

**Et tant pis
pour Sapiens**

Jean-Marc Irlès

Et tant pis pour Sapiens !

Roman



ISBN

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
mêmes partiels, réservés pour tous pays.

Dépôt légal : 2017
© Jean-Marc Irlès

Contact auteur: jean-marc.irlès@hotmail.com
Site auteur : www.jean-marc-irlès-ecrivain.com

Editions A P E D
Association Parisienne d'Édition et de Diffusion



Définition du virus prophage :

Un prophage est un virus inoffensif qui colonise les bactéries. En général il reste sous cette forme inoffensive tant que la bactérie n'est pas agressée ou stressée.

Mais il peut se réveiller brusquement sous l'effet d'un événement extérieur et devenir virulent.

Genèse

Le tsunami

Le bruit apaisant des vagues sur le sable égrenait la fraîcheur douce de son chuintement sans cesse répété. L'humidité du matin que le soleil n'avait pas encore dissipé happa le jeune homme. D'un nouveau coup de rein il poussa une dernière fois l'embarcation dans l'eau claire et sauta dedans lestement. La petite embarcation basculait d'un bord sur l'autre au gré des vaguelettes qui la berçaient sans violence.

Un coup de rame éloigna du bord le frêle esquif. Il put enfin faire démarrer le moteur dont les toussotements poussifs s'entendaient à peine au milieu des cris perçants des sternes et des mouettes.

Les oiseaux marins se disputaient déjà leur petit déjeuner en volant au ras des flots. Certains s'élevaient pour mieux plonger sur leurs proies à grande vitesse.

Et tant pis pour Sapiens

À les voir si nombreux ce matin tandis qu'il dirigeait la proue de sa barque vers la passe largement ouverte devant lui, il pensa que la pêche serait bonne.

Au large de l'île d'Yeu, d'où il partait, l'îlot des Chiens Perrins qui émergeait à peine de l'eau s'approchait déjà très vite. Il y serait bien à rêvasser toute la journée dans la cabane de pêche, un ponton carrelet bâti sur pilotis, que son grand-père avait construite il y avait bien longtemps dans une petite crique, face au continent, dos à l'océan. La marée haute lui permettrait de s'en approcher sans problème et de s'apponter à la terrasse.

À l'est, côté continent, le soleil crevait à présent l'horizon. Ses lueurs orangées teintaient l'océan de reflets ignés dantesques qui se déformaient sans cesse avec le mouvement perpétuel de la houle. Au nord-est, vers l'île de Noirmoutier, de rares petits nuages roses flottaient dans une légère brume. Ils semblaient dessiner dans le ciel un tableau pictural sorti tout droit de l'imagination d'un peintre impressionniste matinal encore mal réveillé.

Une mouette qui disputait un poisson à une sterne grise à tête noire le frôla. Cette dernière ouvrit son bec rouge pour crier d'un air offusqué après la voleuse. La mouette lui répondit et pour ce faire, lâcha sa proie qui tomba sur le pont de la barque.

Jean-François ramassa vivement le poisson et l'enfouit dans son panier à vif. Il servirait d'appât. La

Et tant pis pour Sapiens

sterne, pas farouche, se posa sur le plat bord et regarda le jeune homme comme pour réclamer son dû. Il la chassa d'un geste de la main.

La mer s'était creusée un peu. Le courant marin s'était renforcé. Sur son tribord, une autre barcasse le rattrapait. Bientôt le pilote lui fit de grands signes.

– Ohé Jean-François, cria-t-il, tu es arrivé quand ?

– Salut Francis. Je suis là depuis hier.

– Et ta première visite est pour le carrelet.

– Ben oui. Je dois retrouver mes racines après une année passée à Paris.

– Bien passé tes études ?

– Oui ça va.

– Ok. Bonne journée. Je dirai à Manon que tu es parmi nous.

– D'accord. Bonne pêche.

Son ami d'enfance vira de bord et s'éloigna pour relever ses paniers et ses lignes de fond signalées par des drapeaux à ses couleurs, hissées sur des mâts flottants. Jean-François ralentit pour virer vers le pontage de sa cabane de pêche familiale. Il arrima la barque et se hissa lestement sur la terrasse. Il trouva la clef à son endroit habituel et pénétra en se baissant un peu dans la petite maison qui permettait dans le temps à son grand père de surveiller ses bancs d'huîtres.

Et tant pis pour Sapiens

Tout en humant l'odeur forte des filets séchés et des casiers à crevettes stockés sur des étagères, il vérifia rapidement le contenu du cabanon pour s'assurer que rien n'avait été volé. Il restait de la dernière visite de son père ou de son frère quelques bouteilles de bière, du charbon de bois et des brindilles de branches de pin bien sèches. Sur la petite table au centre de l'unique pièce, il aperçut une boîte d'allumettes et un transistor qu'il brancha immédiatement.

Les piles fonctionnaient encore. La station radio diffusait, à cette heure-là, des informations générales. Le gouvernement avait décidé d'accorder une subvention aux élèves issus de familles défavorisées à condition qu'ils réintègrent les cours abandonnés, une équipe de scientifiques français avait découvert le mode de fonctionnement de certains virus au comportement bizarre, le club de Paris Saint Germain venait de gagner la demi-finale de la coupe de la Ligue en football... Il chercha la radio locale.

La cabane de pêche tournait le dos à l'océan. Sur le continent en face de lui, au fond de la baie, les habitations de la ville de Saint-Jean-de-Monts parsemaient de perles blanches le vert tendre des pins maritimes et celui plus soutenu des chênes liège. Quelques lumières brillaient aux fenêtres des petits immeubles qui bordaient le front de mer, comme un collier de perles blanches aux reflets nacrés. Dans le lointain, par-dessus les dunes ancestrales qui formaient

Et tant pis pour Sapiens

de nos jours la forêt domaniale, le soleil s'élevait dans le ciel bleu azur. Jean-François pensa à un poème de Jean Mostaran.

Le silence du matin :

*Plaine étendue suave, où coule une rivière,
Entends-tu le silence
Qui chute du soleil
Quand la nature entière,
Sans grande violence,
... S'éveille ?
Et toi, rivière indolente qui serpente
Au long des pentes
Douce et lente
De la plaine paresseuse,
Mère nourricière heureuse
Aux vapeurs brumeuses,
Entends-tu cette voix singulière ?
Écoute,... la nuit s'endort...
Écoute,... le soleil prend son essor
Vers sa lumière...*

Et tant pis pour Sapiens

La radio locale lançait avec insistance des messages d'alerte relatifs à un tremblement de terre sous l'océan au large de l'Angleterre. Jean-François n'avait jamais entendu d'alerte de ce type. Un tremblement de terre dans cette région ? Il resta incrédule. Un mini raz de marée était possible disait la radio. Incroyable ! Il ne s'en préoccupa pas plus que ça car il pensa que les journalistes n'avaient rien à raconter d'intéressant et se focalisaient la dessus pour retenir l'attention de leurs auditeurs.

Il était venu ici pour se ressourcer et y rester la journée, jusqu'à la prochaine marée haute en tout cas, et il ne laisserait rien lui gâcher sa journée.

Le clapotis de l'eau sur les pilotis de la plate-forme lui rappelait son enfance. Il découpa en petits morceaux le poisson lâché par la sterne, en mit quelques-uns dans le filet carré et le fit descendre au fond de l'eau.

Ensuite il lança deux lignes avec ses cannes après avoir enlevé les moulinets de leur sachet plastique protecteur. Il n'y mettait pas d'amorces, les hameçons leurres suffisaient à attirer la convoitise des poissons qui passaient dans le coin.

Il ferma la radio qui grésillait un peu pour être plus à l'écoute de l'Atlantique. Puis il se laissa emporter par un moment de nostalgie, oubliant pour un temps la trépidation de sa vie parisienne. La première fois qu'il était venu ici, c'était avec son grand-père. Le vieil homme aux cheveux blanc avait une barbe frisée qui le

Et tant pis pour Sapiens

chatouillait quand il lui faisait des bisous. Sa douceur et sa patience exemplaire avait appris à Jean-François à écouter l'océan.

– Tu sais, mon pioupiou, il faut toujours écouter la mer. Ses vagues parlent, et les oiseaux lui répondent. Ils chantent ensemble des mélodies apaisantes et parfois aussi ils te préviennent d'un danger.

– Il y a du danger sur la mer, Pépé ?

– Oui mon pioupiou. Je t'apprendrai les dangers. Mais il y a aussi des choses merveilleuses. La mer connaît tes pensées. Quand tu l'écoutes bien elle te souffle souvent les réponses aux questions que tu te poses.

Et justement, Jean-François avait besoin d'écouter l'océan après cette année trépidante passée à la capitale. Il y habitait seul, avait appris à se suffire à lui-même, à entretenir son petit univers. Et puis il avait étudié, il avait fait des rencontres, il avait découvert un nouveau monde, à la fois immense et concentré, bruyant et poétique, accueillant et sans solidarité, uniforme et si beau, sauvage et universel. La vie à Paris n'avait absolument rien de commun avec celle de sa chère Vendée. Il avait besoin de faire le point et de se retrouver.

Il rêvassait ainsi, détendu et quasi somnolent quand il entendit, venant de très loin, des appels dont il ne comprenait pas les mots. Il se releva un peu pour essayer de comprendre, mais la mer était bruyante ce

Et tant pis pour Sapiens

matin et il ne comprenait pas les mots. Il ne comprenait pas les mots mais percevait nettement l'angoisse dans la voix. Et l'océan, avec ses vagues étranges ce matin, lui lançait un cri d'alarme.

Il se leva de sa chaise longue et constata, sans le noter vraiment, que la mer était anormalement basse. Il put voir un peu plus loin sur l'eau une embarcation rapide et moderne qui approchait à toute vitesse de sa maison. Le pilote avait un bras tendu et semblait lui montrer quelque chose derrière lui. Il se retourna et son visage se décomposa brusquement.

Une vague de huit à dix mètres de haut fonçait droit vers la côte et allait submerger le petit îlot au ras des flots dans les secondes qui venaient. Il réalisa qu'il n'aurait pas le temps de détacher sa barque et de quitter l'appontement.

Le niveau de l'eau monta soudainement en heurtant violemment les rochers de la petite île. L'écume l'entoura brusquement, la vague furieuse submergea le ponton carrelé complètement. La force de la mer arracha les pilotis et démembra les structures. Jean-François s'accrocha comme il put à un poteau mais il fut emporté par la puissance des flots. Il se débattait mais ne pouvait pas lutter contre la force de ce tsunami. Un gros morceau de bois le heurta violemment sur le côté et la douleur lui coupa le souffle quelques secondes.

Le rouleau de la vague le bascula vers le fond et il évita de justesse un rocher qui l'aurait certainement

Et tant pis pour Sapiens

assommé. Son bras heurta l'écueil sous-marin. Il ressentit une vive douleur. Le mouvement le ramena à la surface au moment où le filet du carrelet allait l'emprisonner. Il crut voir une ombre se précipiter sur lui et comprit qu'on le happait vers le haut. Sans trop savoir comment, il se retrouva penché à demi sur un bord de bateau où, par réflexe, il s'accrocha des deux mains avant de basculer de l'autre côté, à l'intérieur de l'embarcation.

– Vous allez bien ? Lui demanda une voix féminine.

Un peu groggy, il ne répondit pas tout de suite. Il avait mal sur le côté, son bras le lançait, il était trempé, il ne savait plus vraiment où il était.

Il regarda vers la voix et découvrit une femme au visage fermé, les cheveux en bataille, vêtue d'un gilet orange et accrochée à la lice du bastingage par un solide bout torsadé rouge et jaune.

– Vous vous sentez bien ? répéta la femme.

– Oui. À peu près. Un peu secoué.

– Passez ce gilet de sauvetage.

Le petit bateau n'était plus brinqueballé d'un bord à l'autre. La vague était passée et l'océan s'était calmé. Plus loin, la vague atteignait la côte et passait par-dessus le parapet.

Là où ils étaient l'eau semblait se retirer vers le large et se creusait. La femme se tenait debout les deux mains sur le petit volant à droite de l'entrée de la

Et tant pis pour Sapiens

cabine. Elle se retournait sans cesse pour regarder ce jeune homme qu'elle venait de sauver.

– Il va sûrement y avoir une deuxième vague. Accrochez-vous avec un bout.

– Je vous remercie. Sans vous je ne sais pas ce que je serais devenu, dit-il en obéissant.

– Solidarité marine. Pas besoin de me remercier.

– Vous me faisiez des signes, c'est bien ça ?

– Oui, je naviguais sans but réel, plongée dans mes réflexions quand j'ai vu au loin cette vague arriver. En cherchant un endroit où m'abriter je vous ai aperçu allongé et sans méfiance.

– Merci encore.

Il se tourna vers l'îlot des Chiens Perrins mais ne vit que des rochers qui dépassaient à peine de l'eau.

– Mais où est donc ma maison ?

– Je crois qu'elle a été emportée.

– Et ma barcasse ?

– Votre quoi ?

– Ma barcasse. Ma barque. Vous n'êtes pas du coin, vous. Je ne vous connais pas.

– Non en effet. Je suis de Paris. Enfin à côté, pas très loin.

Une autre vague moins haute mais très puissante aussi se dirigeait tout droit vers le littoral. Le bateau fut

Et tant pis pour Sapiens

soulevé sans être malmené et redescendit après le passage de l'onde destructrice. Puis l'eau se retira de nouveau quelques minutes après. Ils passèrent ce temps à tourner sur l'eau sans voir le moindre esquif. Jean-François pensa à son ami. S'en était-il sorti ?

– Je vous propose de vous emmener sur le continent. Vous êtes blessé.

– Mais il faut prévenir ma famille.

– On les prévient par téléphone. Moi aussi je dois rassurer ma famille. Je fais un dernier tour et l'on y va.

Ne trouvant aucune trace de l'autre pêcheur, son ami d'enfance, ils rentrèrent vers l'estacade de Saint-Jean-de-Monts, près du terrain de golf, luttant contre les flux et reflux incessants de l'océan. Ils y arrivèrent une heure après.

Le niveau de l'eau était encore très élevé. Les petites installations portuaires étaient quasiment détruites. La côte ravagée était sous presque un mètre d'eau. Le bas des immeubles et les commerces étaient inondés. Les premières maisons n'étaient plus que des ruines. L'appontage était impossible sur l'embarcadère détruit.

La femme appela la gendarmerie avec la radio du bord pour savoir quoi faire d'autant que son passager avait encore très mal au côté et devait passer un examen médical. Elle eut un peu de mal à joindre le poste de commandement mais après quelques essais infructueux son appel fut pris. Jean-François n'entendit pas les échanges car il était allongé,

Et tant pis pour Sapiens

souffrant dans la cabine. Il s'était à moitié assoupi, assommé par la douleur. Quelque temps après, une vedette de secours arriva, des marins-pompiers le prirent en charge pour l'emmener vers l'hôpital de Challans.

Il réalisa soudain qu'il ne savait même pas qui était cette femme qui l'avait sauvé.

– Comment vous appelez-vous ?

– Isabelle. J'irai vous voir à l'hôpital si vous y restez.

– Moi c'est Jean-François. Notez mon tel.

Il le lui donna alors qu'il était transbordé.

Pendant le trajet, le jeune homme fut soigné et reçut des calmants. Il s'endormit à moitié et sombra dans une sorte de délire. Il se revoyait enfant, à l'école primaire, au moment de ses premières craintes. Un « grand » du CM2 semait la terreur dans la cour pendant les récréations.

Il ne supportait pas les injustices que cela causait aux plus faibles, et bien que lui-même fût plus petit que la brute, il avait fini par intervenir. Le grand costaud l'avait rossé sans difficulté, mais Jean-François avait gagné l'estime de tous, et cela n'avait pas de prix pour lui.

Aujourd'hui, il venait d'être sauvé par une femme. Il ne la remercierait jamais assez.

Un réveil douloureux

Au loin, dans le brouillard laiteux de son cerveau, une sonnerie de téléphone stridente résonnait de façon insistante. Mais pourquoi personne ne répondait ?

Cela énervait Jean-François qui finit par se réveiller complètement et saisit le combiné posé sur la tablette à côté du lit.

« Tiens, ce n'est pas mon lit ça ! Mais qu'est-ce que je fous ici ? » Pensa-t-il.

– Allô, oui ?

– Jean-François ?

– Ben oui. Bonjour, qui êtes-vous ?

– Isabelle. Vous allez bien ?

De quoi se mêlait cette Isabelle ? Il ne connaissait aucune fille de ce prénom. Un tambour jouait la rumba dans sa tête, il se sentait dans un brouillard épais et son côté lui faisait mal à chaque respiration.

– Qui êtes-vous ?

– Isabelle. Vous vous souvenez ? Je vous ai sauvé du tsunami il y a deux jours.

Et tant pis pour Sapiens

Mais que racontait-elle, cette folle ? Il eut un haut le cœur car il venait de tenter de s'asseoir sur le lit et une douleur aiguë lui avait transpercé tout le haut du corps.

– Jean-François, vous allez bien ? C'est quoi ce cri ?

– Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Vous devez faire erreur. Et puis j'ai sommeil et j'ai mal partout.

Il raccrocha le téléphone et essaya de se rendormir. Mais son corps lui, se réveillait et les douleurs fusaient de partout.

« Mais c'est quoi ça ? Qu'est-ce que je fais ici dans une chambre toute blanche dans un lit qui n'est pas le mien ? Et puis on dirait que je suis passé à la moulinette. J'ai pris une biture ou un camion en pleine poire ? »

Une femme habillée en blouse blanche, infirmière ou doctoresse, entra à ce moment-là dans la pièce avec un grand sourire rouge écarlate et de beaux yeux bleus très clairs pétillants de malice.

– Bonjour monsieur. Alors on se réveille enfin ? Comment vous sentez-vous ?

Décidément, tout le monde voulait avoir des nouvelles de sa santé. Petit à petit les souvenirs lui revenaient.

– Bonjour. Je suis ici depuis quand ?

Et tant pis pour Sapiens

– Depuis le tsunami. Cela fait deux jours. Vous avez trois côtes cassées, le cubitus fêlé, un gros hématome à la tête, des contusions un peu partout. Vous vous en êtes bien sorti. On vous a opéré avant-hier quand les sauveteurs vous ont ramené.

– Ah. Et qui est Isabelle ?

– Je ne connais pas d'Isabelle. Donnez votre bras, celui qui n'est pas blessé, je vais vous prendre la tension.

Elle s'activa sur lui pendant que les souvenirs remontaient de plus en plus clairement dans sa tête. Le visage d'Isabelle lui revenait très bien à présent. Il se souvenait de tout ce qui était arrivé.

Cette Isabelle lui avait effectivement sauvé la vie. C'était une belle femme brune entre deux âges, aux cheveux longs, souples, brillants. Elle devait être grande. Sa silhouette svelte et sportive surgissait sans cesse de sa mémoire. Il se souvenait aussi d'une voix chaude et chantante. Il lui devait d'être encore vivant.

Il se remémora sa première matinée de vacances, son départ à l'aube naissante, la mise à l'eau du bateau familial, la rencontre avec son ami Francis, la cabane et le carrelet. Puis le choc avec la vague énorme et le visage d'Isabelle.

Il essaya de se souvenir où était sa maison, mais seule la silhouette de cette femme lui revenait en tête. Il réalisa enfin qu'il avait une maison sur l'île d'Yeu. Et il revit encore le visage d'Isabelle.

Et tant pis pour Sapiens

Il se rappela être arrivé de Paris la veille de sa partie de pêche et des yeux d'Isabelle, des cheveux d'Isabelle, du sourire d'Isabelle, de la voix d'Isabelle.

Mais pourquoi était-ce elle qui revenait sans cesse dans son cerveau ? Il ne savait qu'une chose : sans elle, il ne serait plus là.

Pendant ce temps à Londres

Dans son petit village de Skagen, au Danemark, Kéria priait avec ferveur au deuxième rang du petit temple protestant. Elle était à genou, les coudes posés sur la planchette gris clair du prie-Dieu, les mains jointes. Ses yeux fermés ne lui permettaient pas de voir le baptistère blanc réhaussé d'or qui trônait au milieu de la nef, juste devant l'autel.

Au plafond, un lustre de style rococo pendait devant une maquette de navire – un magnifique trois mats qui rappelait le destin de presque tous les hommes du village – suspendu lui aussi au-dessus de l'allée centrale du temple. De chaque côté de cette allée centrale des bancs aux sièges bleu clair comme la mer et aux dossierets gris adoucis par un rectangle blanc sur le pourtour pouvaient accueillir environ deux cents fidèles. Ces bancs de prière étaient surmontés par deux mezzanines aux balustres blancs. L'une d'elles, adjacente aux immenses fenêtres qui s'ouvraient vers l'océan, supportait d'autres bancs réservés aux fidèles qui ne voulaient pas communier lors des célébrations de messes. L'autre mezzanine, en face, une coursive étroite en fait, se terminait par une sorte de balcon face à l'autel, réservé à l'orgue.

Et tant pis pour Sapiens

Le temple était très clair, presque entièrement peint en blanc. Le bas des murs, sur une hauteur d'un mètre, était recouvert d'une couleur orange soutenu. Ses murs latéraux s'ouvraient en six immenses baies vitrées hautes de plusieurs mètres, larges de trois terminées par des arches romanes. Le jour s'y engouffrait à plein, enfin pendant la période d'été bien sûr, un peu moins en ce début d'automne. Le sol en marbre blanc brillait de tous ses éclats, reflétant une couleur curieuse faite de ce mélange du blanc des murs et de l'orange des soubassements.

Kéria était baignée de la lueur pâle qui pénétrait dans le temple par tous les côtés. Mais elle ne voyait pas cette blancheur laiteuse qui inondait aussi deux vieilles femmes. Toutes deux assises sur les chaises en bois disposées latéralement aux bancs de prière, face au baptistère, elles regardaient Kéria avec curiosité.

L'autel sobre et austère était réhaussé d'une croix dorée avec un soleil qui dardait ses rayons vers le Christ en souffrance. Deux cierges brûlaient de chaque côté. Derrière, contre le mur arrondi, une immense croix en bois portant Jésus crucifié dominait la représentation d'un globe terrestre dont on ne voyait quasiment que l'océan.

Le silence était absolu. Il fut interrompu par un sanglot de Kéria. Les deux vieilles femmes se signèrent en murmurant quelque chose.

Consciente d'avoir perturbé leur prière, ou bien parce qu'elle avait fini la sienne, la jeune femme se leva

Et tant pis pour Sapiens

et sortit après avoir fait une dernière gémflexion face au chœur du temple.

Dehors, le pâle soleil danois l'éblouit malgré tout. Elle cligna des yeux pour adapter sa vue à ce blanc moins laiteux que dans le temple. Elle marchait vite. Son intention était manifestement de ne pas traîner dehors. Elle n'avait aucune envie de rencontrer une connaissance et d'être obligée de faire un bout de conversation.

Entrée enfin chez elle, Kéria repensa à sa décision. Elle partait pour Paris rejoindre Najcemar. Assez curieusement en fait, elle l'avait rencontré à Londres au Muséum d'Histoire Naturelle. Elle s'était heurtée à lui dans le grand escalier de bois majestueux qui menait en paliers aux salles des étages. Elle quittait les lieux, plongée dans ses pensées liées aux merveilles qu'elle venait de découvrir tandis qu'il arrivait. Ils avaient discuté quelques instants et il l'avait tout de suite invitée à boire un thé. « Entre expatriés » lui avait-il dit après avoir reconnu son accent danois.

Sans vraiment se présenter ni dire d'où ils étaient, ils avaient discuté de tout et de rien, du temps et des nuages, de la beauté de l'automne et des arbres brunissants, du chant des oiseaux et de la grâce des écureuils. De tout et de rien.

Kéria si réservée habituellement lors de ses premières rencontres, avait parlé sans retenue de ce qu'elle aimait et Najcemar, tombé sous le charme,

Et tant pis pour Sapiens

s'était épanché aussi. Ils s'étaient quittés tard le soir après un repas pris dans un fast-food.

Le lendemain, Najcemar l'attendait devant le muséum pour faire la visite qu'il n'avait pas faite la veille après sa rencontre avec la jeune fille. Ils avaient rendez-vous devant l'entrée du musée, sous le porche immense flanqué de ses deux tours.

Il voulait voir une exposition entomologique car il pensait que des insectes pouvaient être liés à la propagation de certains virus étranges. Pour ce professeur de droit international, l'interaction de certaines bestioles, comme il disait, pouvait expliquer des comportements agressifs insoupçonnés. Cela avait été constaté dans le monde entier sur des hommes et des femmes connus pour leur calme et leur placidité. Il convenait donc, pour lui, si ces gens n'étaient plus responsables de leurs actes à cause d'un virus transmis par les insectes, d'assouplir les peines pénales encourues et ce bien sûr dans tous les pays.

Kéria était arrivée encore toute émue de leur rencontre de la veille et surtout de la nuit qu'elle avait passé à penser à lui. Elle était tombée raide amoureuse de cet homme mûr qui devait bien avoir le double de son âge.

– Bonjour Kéria. Vous avez pu venir. Je n'y croyais pas trop.

– Oh mais je n'aurais pas voulu rater ce rendez-vous. Votre conversation m'a séduite et puis c'est un

Et tant pis pour Sapiens

peu à cause de moi si vous n'avez pas pu voir votre expo hier.

– Oui c'est vrai. Mais tout compte fait, je suis encore à Londres deux jours et je pourrai la visiter plus tard. Je pensais plutôt vous proposer de découvrir la ville.

– Ah ! Cela me ferait vraiment plaisir, oui. Je n'aurai pas l'occasion de revenir ici avant longtemps.

– Eh bien, allons-y.

Leur promenade autour de Londres se révéla être pour Kéria une visite féerique. Najcemar était un conteur merveilleux. Sa voix chaude et son sourire enjôleur la captivaient. Elle avait passé plus de temps à le regarder qu'à jeter un œil sur les monuments, les boulevards et les squares chargés d'Histoire de la capitale anglaise. Najcemar s'était aussi confié un peu plus et elle avait appris avec ravissement qu'il habitait Paris et travaillait à la Sorbonne.

– Je suis professeur de droit international à la Sorbonne, à Paris.

– Mais c'est extraordinaire ! Moi aussi. Enfin, je veux dire moi aussi je suis à la Sorbonne.

– Vrai ? Mais vous n'avez pas l'accent français, dit-il en plaisantant.

– Et vous non plus, monsieur.

– Oh, ne me dites plus monsieur, appelez-moi Najcemar. Je suis finlandais. Et vous ?

Et tant pis pour Sapiens

– Moi c’est Kéria, du Danemark.

– La vie est étrange, ne trouvez-vous pas ? Nous sommes danois et finlandais, nous nous rencontrons par hasard en Angleterre, nous vivons tous les deux en France à Paris et nous travaillons tous les deux à la Sorbonne. C’est merveilleux, non ?

– C’est absolument sidérant, sauf que je ne travaille pas, j’étudie. J’ai vingt-deux ans.

– Ah oui. Bien sûr. Suis-je bête. J’en ai cinquante-cinq.

Quand elle lui avait révélé qu’elle commençait sa deuxième année d’études dans la même université, ils avaient échangé leurs numéros de téléphone. En fin d’après-midi ils s’étaient quittés en se promettant de s’appeler une fois rentrés sur Paris.

Le lendemain, elle était comme prévu, rentrée au Danemark. Elle devait s’envoler trois jours après pour Paris où elle habitait depuis un an afin de suivre ses études en Histoire des civilisations. Depuis, elle n’avait cessé de penser à lui et elle retournait en France davantage pour le retrouver que pour ses études.

Car cet homme de cinquante-cinq ans, né sur les bords du lac Ladoga, en Finlande, était pour elle, un signe du ciel. C’était l’homme qu’elle voyait en rêve depuis son enfance. Elle savait que sa vie dépendrait de lui.

Rendez-vous à Saint-Jean-de-Monts

Quelques jours étaient passés pendant lesquels Isabelle l'avait recontacté régulièrement. Jean-François ressentait à chaque appel téléphonique un désir plus grand de connaître cette femme. Sa voix douce mais ferme lui plaisait beaucoup. Il essayait de lui faire comprendre qu'il aimerait bien la revoir car elle commençait vraiment à lui manquer.

Isabelle avait de son côté du plaisir à discuter avec ce jeune homme qui lui devait la vie. Elle le trouvait très mûr pour son âge et en même temps la fraîcheur de ses mots, de son ton et de sa voix aussi la charmaient. Il semblait avoir une grande culture et s'exprimait admirablement. Elle avait de plus en plus envie de le revoir.

Jean-François s'était enfin décidé à lui fixer un rendez-vous. Mais il voulait la voir sur le continent. Elle fut troublée par cette proposition et par le lieu. Elle réfléchit et crut comprendre pourquoi Jean-François avait choisi cet endroit. Elle se sentait prête à en accepter les conséquences.

Jean-François lui avait donné rendez-vous au Belem, un restaurant-bar de la rue piétonne de Saint-

Et tant pis pour Sapiens

Jean-de-Monts, près de la plage. Il avait délibérément choisi ce café car l'enseigne du célèbre trois mâts, parlait de voyages et de nouveaux horizons. Il comptait bien proposer à la belle Isabelle des voyages vers des horizons inconnus.

La station avait bien souffert du tsunami, mais il y avait eu peu de victimes, on déplorait seulement quelques blessés plus ou moins touchés. Les gens avaient été courageux, la mairie les avait bien aidés. Les stigmates n'avaient pas encore tous disparu, mais les endroits les plus en vue avaient déjà retrouvé un aspect attirant.

Isabelle arriva avec un grand sourire, ses cheveux bouclés noirs balançant au gré de sa démarche. Elle avait l'air décidée, très joyeuse et décontractée. Elle était rayonnante et tous les hommes attablés la regardaient. Il se leva fièrement pour l'accueillir et elle sembla apprécier cette marque de politesse si rare de nos jours.

– Bonjour madame lui dit-il.

– Quelle horreur ! Je ne suis pas « madame ». Pour vous jeune homme, je suis Isabelle.

– Bonjour Isabelle. Je rêvais que vous me fassiez cette remarque.

– Eh bien ça, c'est fait. Pourrait-on aussi se tutoyer ?

Et tant pis pour Sapiens

– Si vous voulez. Enfin, je veux dire si tu veux. Mais...

– Oui, je sais le coupa-t-elle. Je pourrais être ta mère. Mais je t'ai sauvé, beau garçon, alors j'ai des droits sur toi.

– On peut dire ça comme ça, oui. Mais de toute façon, vous, euh... tu peux faire de moi ce que tu veux, me demander ce que tu veux. Depuis notre rencontre fortuite je ne pense qu'à toi.

– Et pourquoi m'avoir invitée ici en face de l'île, sur le continent ? En plein après-midi ? J'ai pu venir avec le bateau de midi, mais j'aurais du mal à retourner à Fromentine prendre le dernier bateau du soir.

– Ici nous ne sommes pas connus.

– Ah ?

Un léger silence suivit. Elle sourit de manière étrange et reprit :

– Et ?

– Et je rêvais de te tutoyer d'ici à demain matin.

– Ah ! Direct. Tu es direct. Qu'est-ce qui te fait penser que je pourrais accepter de passer... tout ce temps avec toi ?

– Tu es venue, non ? Je te plais donc aussi sourit-il.

– Et intelligent en plus. Jeune, direct, intelligent et arrogant.

Et tant pis pour Sapiens

– Je ne sais pas ce qui m’arrive. J’ai l’impression que tu es en moi. Voilà, c’est ça. Je t’ai dans la peau, comme un microbe que j’aurai chopé quand tu m’as pris par la main dans l’eau, pour me hisser dans ton bateau.

– Un virus plutôt alors. Humm. C’est curieux. Et ça te fait quoi ?

– Rien. Simplement tu es en moi. Et à présent que tu es là, je suis sûr que je suis en toi aussi.

– Oui c’est vrai. Je ne sais pas ce qui m’arrive non plus. Je suis venue dès que tu me l’as demandé. J’ai tout laissé en plan et je suis venue. Je savais ce que tu allais me demander et je suis venue.

Une serveuse s’approcha de leur table et prit leur commande. Ils se regardèrent sans parler. Une fois servis, ils burent en silence encore un moment, se délectant l’un de l’autre. Ils lisaient leur émoi et leur trouble dans leurs yeux avides de découverte. Puis Isabelle s’adressa à Jean-François d’une voix douce et basse, comme pour partager un secret.

– Tu parlais de m’avoir dans la peau tout à l’heure, comme si tu avais attrapé un virus. Eh bien c’est exactement ça. Oui. C’est exactement ce que je ressens aussi. Et sais-tu dans quoi je travaille ?

– Non répondit-il un peu surpris de cette digression curieuse.

Et tant pis pour Sapiens

– Je suis chercheuse. Dans le domaine des bactéries et des virus justement. Pour le compte d'un laboratoire pharmaceutique international. Et avec mon équipe nous avons découvert très récemment un nouveau type de virus prophage dont on ne sait vraiment pourquoi et comment il fonctionne.

– C'est quoi un virus prophage ? Demanda-t-il, intrigué.

– Comment dire ? C'est un virus qui est en toi, qui fait sa vie tranquillement sans t'ennuyer, qui se multiplie et occupe petit à petit tout ton corps. Et puis, un jour, comme ça, sans qu'on sache pourquoi, il devient actif ; enfin, maintenant on sait à peu près pourquoi : il se passe un événement extérieur qui l'active. C'est ce que j'ai découvert récemment.

– Je crois que j'en ai entendu parler récemment à la radio. Tu vas avoir un prix.

– C'est encore trop tôt pour le savoir. Mais c'est une découverte majeure qui pourrait, par exemple, expliquer les coups de foudre rajouta-t-elle en riant de sa blague.

– Ah, je vois, répondit le jeune homme qui traduisit mentalement « je suis malade de toi à cause de ce virus ».

– Mais pas seulement. Cela pourrait être à l'origine des meurtres en séries, des dictatures soudaines, des changements comportementaux bizarres et souvent

Et tant pis pour Sapiens

dangereux... J'en passe et des meilleures. C'est un briseur de vie.

– Ok. Et pour revenir à nous ? Dit-il un peu largué.

Après cet aparté qui semblait incongru dans leur situation présente, Isabelle revint sur terre.

– Excuse-moi. Mais cela expliquerait si bien notre réaction. Tu sais, j'ai un enfant. Un garçon de ton âge à peu près. Au fait quel âge as-tu ?

– Vingt ans, et toi ?

– Vingt ans. Mon Dieu. Mathieu a deux ans de plus que toi.

– Qui est Mathieu ?

– Euh... C'est mon fils.

– Et je suis étudiant en littérature à la Sorbonne.

– Mais tu habites où ?

– Près de Paris, dans une résidence pour étudiants. Un appart'hôtel en fait. À Maisons-Alfort près de Créteil et de...

– Oui, je connais le coupa-t-elle. Près de Charenton le Pont.

– Tout près. Juste au pont. Et toi ? Où habites-tu ?

– Moi, c'est à Saint-Maur-des-Fossés.

– Mais nous sommes quasiment voisins, s'exclama Jean-François.

Et tant pis pour Sapiens

- Mon Dieu, oui. Comment vais-je faire ?
- Faire quoi ?
- Rien. Tout. Te résister.

Et ils firent connaissance. Ils se dirent des choses importantes et d'autres futiles. Ils rirent et allèrent se promener sur l'immense boulevard qui longe la magnifique plage de sable fin de Saint-Jean-de-Monts. Ils finirent par s'allonger sur le sable près de la statue des « Oiseaux ». Le soir arriva et ils allèrent manger dans une crêperie en bord de mer.

La nuit était tombée à présent et Jean-François se fit soudain timide. Il ne savait pas trop comment amener la suite. Son manque d'expérience fit sourire intérieurement Isabelle qui savait bien ce qu'il cherchait à dire. Il la conduisit jusqu'à une petite place où s'était installé un marché nocturne de gadgets destinés aux touristes.

- Le marché du soir dure jusqu'à deux heures du matin. Tu veux y aller maintenant ou l'on se repose un peu avant ?
- Où veux-tu te reposer ?
- Ben tiens, regarde il y a là un petit hôtel. On y va ?
- C'est peut-être complet ? S'amusa Isabelle.
- Non. Euh, j'y ai réservé une chambre. Pour moi. Alors si tu veux te reposer...

Et tant pis pour Sapiens

– Je veux bien y aller, mais pas pour me reposer lui répondit-elle, coquine.

En fait, ils dormirent très peu.

Isabelle ne fit aucune difficulté bien que ce fut la première fois qu'elle trompait son mari. Elle vivait cette aventure dans un état second. Elle était follement tombée amoureuse de ce garçon bien trop jeune, mais ne ressentait aucun remords. Pour elle, l'amour excusait tout. Elle n'y croyait pas une semaine auparavant, et pourtant, là, elle pensait que l'amour excusait tout.

Elle avait complètement effacé de son esprit son mari, son fils, son éducation traditionaliste, la peur du qu'en dira-t-on. Voilà. C'était ça. En fait c'étaient l'éducation, la tradition et la peur du qu'en dira-t-on qui freinaient les gens. Pour elle, le cap avait été franchi. Son amour fou, imprévu, hors des normes, qu'elle éprouvait pour ce jeune homme inconnu, dépassait tout, excusait tout. Elle se donna avec fougue et surtout avec un immense plaisir.

Le lendemain, ils retournèrent dans l'île d'Yeu par le bateau de midi. Ils discutèrent pendant le petit temps de voyage et décidèrent de se revoir dans l'île même dès le surlendemain. Arrivés à Port Joinville, ils se serrèrent la main très poliment au moment où un jeune homme les abordait.

– Bonjour Maman. Tu as fait bon voyage ?

Et tant pis pour Sapiens

– Bonjour Mathieu. Je te présente... comment déjà ? Excusez-moi.

– Jean-François. Mais je te connais dit-il à Mathieu. Tu as fait la régates l'an passé ?

– Oui. Toi aussi ?

– Non. Je m'étais inscrit trop tard. Mais tu as gagné admirablement.

– Merci.

– Eh bien les garçons je vous laisse discuter boutique. Moi je rentre à la Sicardière.

– Bonne journée, Madame.

– Bonne journée Jean-François.

– Tu connais ma mère depuis longtemps ?

– Non. Juste sur le quai à Fromentine. J'habite au Caillou Blanc. Et toi ?

– Rue des Sicardières.

– Eh bien, on pourrait se revoir si tu veux.

– Ok. Demain plage de Ker Châlons vers 10 h 30 ?

– Ok. À demain Mathieu.

– Tchao !

Jean-François était tout content d'avoir fait si opportunément connaissance du fils d'Isabelle. Cela pourrait peut-être se révéler délicat, mais être aussi une belle occasion d'aller voir sa nouvelle conquête.

Et tant pis pour Sapiens

Isabelle, de son côté, était encore toute étonnée de son aventure. Elle ne la regrettait pas, non, mais cela lui correspondait si peu. Elle qui défendait toujours le respect des traditions et de la parole donnée, comment avait-elle pu tromper si facilement son mari ?

Elle avait une amie qui était assez libre et ouverte sur les mœurs et la fidélité à la parole donnée. C'était souvent l'occasion de manifester sa différence sur ces sujets lorsqu'elles en discutaient. Isabelle était « une ringarde » disait son amie. Et c'est vrai que pour elle, le mariage par exemple était quelque chose d'important. Lorsque l'on disait au maire puis au curé, devant témoins, que l'on s'engageait à la fidélité, et jusqu'à ce que la mort nous sépare, cela avait vraiment valeur d'engagement solennel.

Isabelle était dans tous ses comportements, ses idées, assez rigide sur les principes et les traditions. Sa culture personnelle et l'éducation stricte qu'elle avait reçue dans son enfance, la classaient dans la catégorie des conservateurs. Pour elle le « devoir » passait avant.

Elle pensa donc très vite ne plus revoir ce jeune homme après sa folie passagère. Mais elle changea d'avis plusieurs fois dans la journée et le soir venu, elle ne savait toujours pas si elle irait au rendez-vous du jeune Jean-François.

Le rendez-vous de Kéria

Le téléphone sonnait de l'autre côté de la porte. Kéria se dépêcha d'ouvrir et se précipita sur le combiné. Elle avait le pressentiment que c'était Najcemar.

– Allô ?

– Kéria ?

– Bonjour Najcemar. Je suis heureuse de vous entendre.

– Bonjour. Quel bonheur d'entendre votre voix.

– Vrai ?

– J'ai une folle envie de vous faire une bise pour vous souhaiter la bonne journée.

– Eh bien, venez dit-elle en riant.

– D'accord, c'est où ?

– 56 rue des Trois Frères à Montmartre.

– Préparez le café, j'arrive dans un quart d'heure.

Il était là depuis quelques minutes et buvait son café à petites gorgées précautionneuses. Elle le dévorait des yeux et lui parlait sans même savoir de quoi. Face à lui,

Et tant pis pour Sapiens

elle perdait tous ses moyens. Il était là, près d'elle, si beau, si intelligent, si gentil, si doux.

Mais comment savait-elle qu'il était doux ? Ils n'avaient fait que discuter jusqu'à présent et même si elle ne pensait qu'à se blottir contre lui, il ne semblait pas avoir la même envie.

Pourtant, il avait répondu à son invitation et il était venu immédiatement comme s'il n'attendait que cela. Alors quoi ? Qu'est-ce qui le retenait ? Il devait bien voir qu'elle avait une envie folle de lui.

Comme s'il avait percé ses pensées, il lui dit tout à coup :

– Kéria, vous êtes une jeune femme très plaisante et très attirante. Je suis tombé sous votre charme savez-vous.

– Avez-vous l'intention de profiter de votre visite chez moi pour vous montrer plus entreprenant Najcemar ? Lui dit-elle pleine d'une folle espérance.

– Je suis marié, Kéria. Je suis marié et j'ai deux enfants de votre âge.

– Et vous avez envie de moi, je le sens.

– Et j'ai envie de vous. Et vous ?

– J'ai honte. Savez-vous que j'ai longuement prié, chez moi à Skagen dans le temple où j'ai été baptisée ? J'ai prié parce que j'avais envie de vous et que pour Jésus c'est un péché.

Et tant pis pour Sapiens

– Jésus a dit de nous aimer.

– Luther a dit de s'aimer dans le mariage, et Jésus a condamné l'adultère.

Najcemar changea brusquement d'attitude et se mit à la tutoyer.

– Tu n'es pas concernée, tu es célibataire. Et puis la bible dit « Tu ne convoiteras pas la femme d'un autre ». Or je ne suis pas une femme.

– Vous jouez avec les mots et les symboles, répondit-elle en relevant dans un geste inconscient sa jupe déjà courte.

– Viens répondit-il avant de la prendre doucement dans ses bras et lui donner leur premier baiser.

Quelques heures plus tard, ils se rhabillèrent et sortirent prendre un pot dans un petit bistrot de Montmartre, très typique et très français. Leurs mains se touchaient par-dessus la nappe à carreaux rouges et blancs. Elle prit un coca, Najcemar commanda une bière. Ils restèrent un moment sans parler, puis il lui dit qu'il souhaitait la voir régulièrement.

C'était exactement ce qu'elle attendait.

Kéria avait été élevée dans la pensée et la culture luthérienne assez stricte en vogue dans son petit village de pêcheurs. Pourtant, à Skagen, on se libérait vite de cette empreinte car la vie n'y était pas très facile. Les hommes qui partaient en mer, parfois pour des semaines, ne rentraient pas toujours. Les veuves

Et tant pis pour Sapiens

étaient plus nombreuses ici qu'à Copenhague, la capitale davantage tournée vers le continent, et la vie faisait que ces jeunes femmes accueillent volontiers des hommes dans leur lit en dehors du mariage. Les hommes mûrs, que la mer n'avait pu vaincre, étaient plus appréciés car prétendument plus forts et plus expérimentés.

Et puis de nos jours, la jeunesse du village le quittait très vite pour aller faire ses études ailleurs, dans les grandes villes du pays. Les jeunes étaient plus ou moins laissés seuls face aux tentations diverses et Kéria, comme beaucoup d'autres, avait mené des expériences variées qui lui avaient forgé une philosophie libérée.

Elle attendait aussi cet homme mûr que sa mère avait choisi pour remplacer le père disparu, cet homme qui l'avait rendue si heureuse.

Elle avait donc bien quelques scrupules vis-à-vis du fait que Najcemar était marié. Mais comme, à ce stade de leur relation, elle ne se projetait pas sur le futur de leur rencontre, rien ne s'opposait à ce qu'elle profite des bons moments que Najcemar lui offrirait dans les jours à venir.

Les vacances de l'île d'Yeu

Isabelle redevenait une ado et libérait sa libido et son insouciance. Elle qui passait son temps à réfléchir, à rechercher des indices dans le monde subatomique des cellules et des bactéries, se sentait soudain dégagée de toutes ses responsabilités. Le laboratoire était loin. Les collègues étaient loin. Le monde à sauver était loin, ici dans ce décor sauvage et dépouillé où l'océan claquait ses vagues dans l'espoir de croquer ces rochers impudents qui s'opposaient à son mouvement conquérant.

Toute l'île était un théâtre d'aventure. Depuis Port-Joinville, elle aimait partir sillonner à vélo l'une ou l'autre des quatre routes qui partent en éventail pour s'enfoncer dans les terres. Sa promenade préférée l'emmenait au Vieux Château en ruines qui faisait face au grand large, sur la côte opposée au continent. Mais tous les lieux où Jean-François lui donnait rendez-vous étaient riches d'histoire et de légendes fabuleuses.

Elle se souvenait de celle du homardier « Le Hardi », parti en pêche par un beau jour de mai 1788, qui ne revint jamais alors que la mer avait été calme et belle toute la journée. Son capitaine et ses trois

Et tant pis pour Sapiens

matelots furent pourtant souvent aperçus errant dans les landes des bords déchiquetés de la côte ouest. Parfois même, les avait-on vus se cachant dans la forêt dense du côté du Grand Phare, à l'extrême sud de l'île, pour surprendre les amoureux allongés sur les aiguilles odorantes des pins.

Il se racontait que la femme du capitaine avait eu des faiblesses pour l'un des matelots. On les avait parfois vus se retrouver dans la forêt près du Grand Phare et des langues trop bavardes s'étaient déliées. Le capitaine l'avait appris par une lettre anonyme et avait voulu se venger en jetant par-dessus bord son rival.

Mais l'un des deux autres matelots voulut défendre son collègue et jeta à la tête du patron pêcheur un cageot de homards qu'il venait de remonter. Le capitaine, pris dans les cordages, avait basculé dans l'eau, assommé. Le jeune séducteur, qui n'était pas mauvais bougre, avait voulu le sauver et il avait plongé pour le remonter, mais ils avaient sombré tous les deux. D'après la légende, les deux autres matelots n'avaient pas su ramener le homardier qui s'était finalement déchiré sur les rochers acérés au large du Vieux Château. C'est depuis ce temps là, à cause de la lettre anonyme parait-il, que le Grand Phare est appelé le Phare des Corbeaux.

L'été se passa de façon merveilleuse. Les amants se voyaient dans le bois de la Citadelle où ils avaient déniché un petit coin discret au creux d'une ancienne dune. Cachés par les frondaisons de chêne liège et de

Et tant pis pour Sapiens

taillis broussailleux, ils s'imaginaient seuls au monde à l'orée de la vie, au jardin d'Éden. Jean-François racontait à Isabelle émerveillée par son style, la vie au milieu de ce monde idyllique où tout n'était que douceur et beauté.

Ils se retrouvaient aussi parfois sur la côte sauvage, face à l'océan, près du lieu-dit de La Meule, dans une grotte à même les roches battues de la « Tempête à Yeu » un petit promontoire narguant l'Atlantique. Et là, ils vivaient les aventures haletantes du pirate « Œil de verre » qui dirigeait avec force, courage et sauvagerie son bateau contre les galions anglais de Sa Majesté. Jean-François luttait contre lui et contre les anglais pour sauver sa dulcinée Isabelle, princesse galloise otage des anglais et enlevée par « Œil de verre ». La lutte gagnée, Jean-François recevait d'Isabelle la récompense méritée.

Parfois, ils se rejoignaient au Caillou Blanc et s'en allaient vers l'île des Chiens Perrins avec le bateau du frère de Jean-François, qui n'avait pas été détruit par le tsunami. La maison de bois et le ponton avaient disparu mais le couple passait son temps allongé sur le sable d'une crique minuscule. Isabelle soignait le jeune homme blessé dans le naufrage de leur navire. Il le méritait bien car c'était grâce à lui qu'ils avaient atterri sur cette île perdue. Les naufragés finissaient par retrouver une vieille barcasse dans l'île et retournaient vers la civilisation à la fin de leur escapade.

Et tant pis pour Sapiens

Elle arrivait à leurs rendez-vous à bicyclette. Les cheveux dénoués, la jupe légère qui flottait au vent marin, le sourire largement déployé. Elle riait pour un oui pour un non. Ses yeux avaient retrouvé leur éclat de feu.

Son fils et son mari ne la reconnaissaient pas. Denis croyait à tous ses mensonges et acceptait toutes ses excuses de retard. Ou du moins, le pensait-elle.

– Tu es totalement transformée, chérie. Que t’arrive-t-il ?

– Je ne sais pas. Je me sens libérée. Peut-être parce que nous avons abouti dans notre recherche et que nous avons enfin coincé ce virus prophage que l’on cherchait depuis si longtemps.

– En tout cas, toutes tes promenades te fatiguent un peu trop, non ?

– Non. Pourquoi dis-tu cela ?

– Ben... nous n’avons plus vraiment d’intimité. Enfin, tu vois...

– Ah. Vous les hommes. Il n’y a donc que cela qui compte ?

– Non, mais ça compte aussi.

Elle pirouettait d’un éclat de rire en pensant à Jean-François et jusqu’à présent était arrivée à s’en sortir ainsi. Elle vivait des instants merveilleux et ne se rendait pas vraiment compte du mal qu’elle pourrait faire à son mari et son fils. Elle n’éprouvait aucun

Et tant pis pour Sapiens

regret, aucun remords. Elle se sentait autorisée à faire ce qu'elle faisait au nom de son amour. Ce qu'il se passait entre elle et Jean-François, n'était pas sale. C'était au contraire de la beauté pure, de l'amour. Et l'amour excuse tout.

Jean-François, passait son temps entre elle et la petite bande des amis de Mathieu. Celui-ci ne lui parlait jamais de sa mère, et contrairement aux espoirs de Jean-François, il ne l'avait jamais invité chez lui, à la Sicardière.

Les trois semaines de vacances d'Isabelle prirent fin et elle repartit sur le continent, pour Paris, reprendre son travail. Le jeune homme trouva un prétexte pour rentrer lui aussi. Il ne pouvait plus se passer d'elle.

Il l'avait dans la peau et les heures passées loin d'elle lui provoquaient des douleurs terribles dans le ventre. Il avait du mal à respirer. Sa tête lui semblait vide et il éprouvait un vrai manque partout dans son corps.

Il arriva à Maisons-Alfort six jours après le retour d'Isabelle.

La Sorbonne

On était déjà fin septembre et la rentrée universitaire avait lieu aujourd'hui. Jean-François avait hâte de retrouver sa fac, la Sorbonne. Il pénétra dans l'immense cour d'honneur flanquée de ses ailes identiques et qui se terminait par la façade d'entrée vers la coupole avec ses six colonnes. Les statues de Pasteur et d'Hugo encadraient les marches qui menaient à la connaissance. Ils étaient la science et la recherche aidées par la littérature et l'humanisme éclairé, au service de l'apprentissage culturel universel.

On était loin, très loin de l'homme de Neandertal que nous, homo sapiens, avons remplacé en l'éradiquant sans que l'on sache vraiment comment. Il y avait une section de paléontologie à la Sorbonne, très active, et dont un groupe d'étudiant travaillait sur le sujet de la cause de disparition des Néandertaliens.

Des centaines d'étudiants déambulaient dans les couloirs chargés d'Histoire de l'université. Tous parlaient de leur retrouvaille après cette période de vacances. Les nouveaux étudiants, un peu perdus, se reconnaissaient à leurs pas hésitants et leur regard ébloui. Jean-François entra bientôt dans son

Et tant pis pour Sapiens

amphithéâtre dont la chaire en bois était surmontée par un magnifique tableau représentant la sagesse distribuant son savoir au peuple avide de connaissances.

Cette année Jean-François avait décidé de travailler plus fort, d'être plus assidu aussi malgré, ou à cause de son engagement avec Isabelle qu'il comptait bien voir régulièrement et le plus souvent possible. Car leur liaison durait toujours au plus grand bonheur du jeune homme. Elle était une chercheuse brillante et il voulait être à son niveau. Sans le lui dire, il avait décidé, en plus de ses cours, d'écrire un livre sur leur amour.

Il devait avoir quelque chose de changé physiquement car nombre de ses copains et copines de fac de l'année précédente le lui firent remarquer.

– Tu as un regard plus profond. Tu portes des lentilles ?

– Non. Pourquoi cette question ?

– Tu as mûri. Ton visage est moins tendre, moins rond que l'année dernière.

– Ah, tu trouves.

– Tu fais du sport ? Tu as l'air plus carré, mieux bâti.

– Ces vacances m'ont changé à ce point ? C'est peut-être le tsunami.

– Le tsunami ? Celui de la Vendée ? Oh, raconte, raconte.

Et tant pis pour Sapiens

Et il dut raconter plusieurs fois la catastrophe, ses blessures et sa convalescence. Il ne parla cependant jamais d'Isabelle et de leur liaison. Une pudeur de mâle l'en empêchait. Il était pudique comme tous les hommes en général quand ils parlent d'une femme précise et comme les hommes amoureux en particulier.

La journée passa ainsi, plus à se faire reconnaître qu'à reprendre gentiment la suite de juin. Pour la plupart des étudiants, rien n'avait changé. Ils racontaient tous la même histoire de vacances.

Enfin pas tous. Il y avait Jean-François qui sortait de la masse innombrable des élèves ne serait-ce que par son aventure de vacances et il y avait aussi dans la foule anonyme une jeune étudiante danoise qui semblait perdue et recherchait manifestement des yeux la personne qui la sauverait. Jean-François ne la connaissait pas, il ne la rencontra pas. Il ne la rencontrerait probablement jamais. Enfin en principe.

En réalité, cette jeune personne n'était pas perdue, elle cherchait des yeux un professeur. Kéria ne trouva pas Najcemar dans la foule, d'autant plus qu'il n'était pas ce jour là dans la même partie de l'immense université.

La rencontre

Najcemar et Kéria avaient décidé de se revoir dans un bistro éloigné de la Sorbonne pour ne pas risquer d'être reconnus par des étudiants ou des profs. Le premier rendez-vous eut lieu pas très loin de chez Kéria, au restaurant « L'Arsouille », dans la rue même où elle habitait.

La salle du bar était pleine de sa diversité humaine. Au milieu des poteaux rouges qui ressortaient sur la boiserie murale et les affiches publicitaires, ils trouvèrent une petite table à côté du flipper bruyant. À côté d'eux, il y avait un autre couple. Kéria sourit en le voyant car ils étaient exactement leur inverse.

La femme était plus âgée que l'homme. Ils se regardaient avec une si grande intensité que l'on voyait bien qu'ils étaient amants. Kéria jeta un coup d'œil sur Najcemar et lui vit cette même ferveur dans les yeux.

– À quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle en français, leur langue commune ici.

– À notre si étrange destin.

– Étrange et si beau.

– Oui, si étrange et si beau.

Et tant pis pour Sapiens

Najcemar se pencha pour lui déposer un baiser sur les lèvres et se faisant, il renversa un verre sur la table d'à côté.

– Oh, je suis désolé.

– Ce n'est rien. Seule la nappe est tâchée.

– Garçon, s'il vous plaît, une bouteille pour ce monsieur et cette dame.

– Mais non, mais non, laissez.

– Si, si. J'y tiens. Il ne sera pas dit qu'un finlandais aura renversé un bon vin français sans réparer cette offense.

– Ah, je me disais aussi, cet accent...

– Quel accent ? Dit-il en rigolant.

Et très vite la conversation s'enclencha entre les deux couples. Ils échangèrent sur tout et finirent la soirée chez Kéria, un peu plus loin. Ils se quittèrent tôt le matin et Isabelle rentra chez elle après avoir déposé Jean-François.

Trois jours après, il reçut un appel téléphonique de Najcemar.

– Vous m'avez bien dit que vous êtes étudiant à la Sorbonne ?

– Oui. En littérature médiévale pour l'instant.

– Ok. Kéria est en histoire des civilisations. Elle aurait besoin de quelqu'un pour l'aider à rédiger un

Et tant pis pour Sapiens

topo sur les prémices de la Renaissance. Vous pourriez l'aider ?

– Ben c'est-à-dire que... Pourquoi pas ? Mais j'ai moi aussi des études à rendre...

– Monsieur Cuvillier est d'accord pour attendre un peu.

– Vous connaissez mon prof ?

– Je le connais bien. Nous avons déjà échangé sur vous. Il vous aime bien. L'an passé vous lui avez rendu un début de thèse sur la littérature d'après Chrétien de Troyes et son « Lancelot ou le Chevalier de la charrette » qui lui a bien plu.

– Oui, c'est bien ça.

– Si vous aidez Kéria, je saurai vous être utile. Réfléchissez bien.

– Pas besoin de réfléchir longtemps. Je vous dis ok.

Et de ce jour, se mit en place entre les deux couples une relation fructueuse, riche et régulière. C'est ainsi qu'ils se rencontrèrent une fois par semaine tous les quatre et Jean-François devint le meilleur ami de Kéria.

Ils échangeaient très librement sur tous les sujets. Un jour Kéria demanda au jeune homme comment allait Isabelle en ce moment.

– Ben... bien pourquoi, s'étonna-t-il.

Et tant pis pour Sapiens

– Je ne sais pas vraiment. Je trouve qu'elle change depuis quelques temps. Peut-être a-t-elle besoin de se reposer ?

– Ah, ce n'est pas le moment. Elle est sur le point de faire une découverte essentielle sur son fameux virus prophage auquel personne ne comprend rien jusqu'à présent.

– Alors c'est cela qui la perturbe. Mais il lui faut changer d'atmosphère.

– Oui ? Et que proposerais-tu ?

– On devrait aller voir un concert de musique. Tu aimes le hard ?

– Oui plutôt, oui.

– Moi j'adore. Il va y avoir un concert sur Paris dans quelques semaines avec un groupe australien.

– Ouais, j'adore AC/DC. C'est quand ?

– En novembre prochain, mais ce n'est pas AC/DC bien sûr.

– Oui, hélas. C'est qui ?

– Les Hards Ayers Rock des aborigènes de la région d'Uluru.

– OK. On leur fait la surprise. Tu commandes les places ?

– Je m'en occupe.

Le drame du concert Hard Rock

Les jours avaient passé rapidement. Isabelle ne se sentait pas bien. Jean-François aussi commençait à ressentir des impressions bizarres dans son corps. Mais cette semaine allait se terminer en apothéose avec le concert de hard rock.

– Ton mari a accepté sans problème que tu viennes à ce concert ?

– Je crois qu’il a compris que je vis des moments très particuliers.

– Et toi, tu es contente d’y aller ?

– Oui. Je vais « voir en vrai » cette musique que tu aimes.

– Avec ton esprit jeune et ouvert, je suis sûr que tu vas apprécier. Tiens, voilà nos amis Najcemar et Kéria.

– B’jour vous deux leur cria Kéria en affichant un sourire éclatant.

Après les salutations habituelles, ils se dirigèrent vers l’entrée du bâtiment situé au bord du périphérique. Il y avait déjà une queue non négligeable. Prenant leur mal en patience, ils discutèrent joyeusement avec les autres fans.

Et tant pis pour Sapiens

Enfin, ils purent pénétrer dans la salle mythique. Ils étaient debout sur le côté droit en regardant la scène, à vingt mètres à peine des artistes, près des hauts parleurs.

L'espace était empli de fans aux cheveux longs et blousons cloutés décorés d'aigles et d'éclairs. Les filles étaient maquillées de traits noirs très prononcés. Certaines avaient les cheveux violets, d'autres verts.

Au milieu de cette foule compacte Isabelle commençait déjà à ressentir une certaine oppression. La densité de gens présents ici créait une promiscuité qui semblait l'étouffer un peu. Elle avait envie de repousser loin d'elle tous ces gens. Elle se sentait comme agressée.

Le groupe de rock entra en scène et démarra tout de suite avec un morceau vif, entraînant et bruyant. Les guitares saturaient déjà, le batteur était quasiment en transe au bout de deux minutes, le chanteur hurlait en secouant ses cheveux longs devant ses lunettes rouges.

Isabelle sut tout de suite que ce style ne lui plaisait pas vraiment et qu'elle allait passer une soirée plutôt pénible.

Les morceaux s'enchaînèrent et l'ambiance monta. Les hauts parleurs à côté d'eux déversaient leurs vibrations à une allure très rapide. Les spectateurs hurlaient avec le groupe de chanteurs. Tout à coup, elle entendit des cris qui n'étaient pas les vociférations de joie précédentes. C'étaient des sons secs et saccadés

Et tant pis pour Sapiens

qui ne collaient pas avec la musique. Son corps réagit quand elle sentit un mouvement de foule anormal. Jean-François la regarda d'un drôle d'air. Puis tout bascula dans l'horreur.

Isabelle ressentit des frissons dans tout son corps. Ses muscles se durcissaient. Elle eut l'impression qu'elle changeait de forme. Affolée, elle eut l'impression que ses bras s'allongeaient, que ses jambes s'arquaient, que ses mâchoires s'élargissaient.

En même temps, son cerveau commença à lui lancer des messages d'alerte. Il fallait qu'elle réagisse à une agression qui menaçait sa vie et dans ces conditions, son instinct de survie lui ordonnait de réagir. Il lui était insufflé de combattre l'ennemi, celui qui lui barrait la route et la menaçait. Quelque chose prenait possession d'elle. Cette chose lui intimait l'ordre de tuer pour survivre.

Une force inouïe la porta vers un homme affalé au sol. Elle le souleva, le prenant par le dos et le tint debout en avançant au milieu des spectateurs qui tombaient en criant tout autour d'elle.

– Jean-François, suis-moi, hurla-t-elle d'une voix rauque.

– Je suis là Isabelle. Puis il se retourna et cria à son tour : Kéria, Najcemar restez avec nous.

Il ne savait pas ce qu'il se passait. Il ne comprenait pas ce qui leur arrivait. Il ressentait seulement une envie de sauver sa peau à n'importe quel prix. Quelque

Et tant pis pour Sapiens

chose le picotait au plus profond de lui, ses muscles lui faisaient mal. Sa respiration s'accéléra, il se mit à haleter. Alors, imitant Isabelle, il prit une jeune femme ensanglantée qui pleurait devant lui et avança avec son bouclier humain désarticulé qui criait de la lâcher.

Il sentit les impacts des balles frapper le corps de son pantin. Il voyait Isabelle avancer elle aussi vers le tireur. Elle bifurqua brusquement sur la gauche, lâcha le corps du malheureux qui lui servait de protection et s'engouffra dans un couloir sombre.

Il lâcha le cadavre de la jeune femme et suivit Isabelle. Les quatre amis avancèrent à tâtons dans le noir de cette sorte de tunnel. Ils trouvèrent une porte qui s'ouvrit sous la pression du loquet et ils y pénétrèrent.

La pièce était toute petite. Il y avait des étagères, un meuble et des espèces de grosses bonbonnes. Sans allumer la lumière, ils s'enfermèrent dans le réduit et bloquèrent la porte avec ce qui leur semblait être un meuble. Puis ils se turent sur l'ordre d'Isabelle.

De l'autre côté les tirs s'espaçaient petit à petit. Les cris se taisaient, les supplications ne s'entendaient plus. Ils perçurent des voix qui parlaient une langue gutturale. Au bout d'un moment le silence complet se fit. Quelqu'un essaya alors d'ouvrir la porte de leur réduit. Kéria ne put retenir un cri.

Dans le couloir, quelqu'un tira une rafale qui éclata en partie la porte. Isabelle poussa un cri inhumain et

Et tant pis pour Sapiens

arrachant le meuble qui bloquait l'ouverture, se précipita dans le noir les bras tendus en avant. Elle accrocha un cou d'une main et des yeux de l'autre. Le cou craqua, la trachée artère broyée, puis elle arracha les yeux de l'assaillant qui hurlait en s'étouffant.

Jean-François réagit de la même façon inhumaine et sauvage en se jetant sur un autre homme. Il lui arracha son arme avec une force inouïe et lui en asséna un coup terrible sur le crâne avant de le mordre au cou pour l'étouffer aussi, comme l'aurait fait un loup. Dans la pénombre, Kéria le vit devenir plus grand, plus massif, avec une sorte de gueule à la place de la bouche. Elle pensa à un diable qui se déchaînait. Une image lui vint en tête : un Néandertalien.

Il y avait de la fumée âcre dans le couloir. Cela sentait la poudre. On entendait quelque part des cris et des gémissements qui reprenaient. Najcemar prit la direction opposée à la salle et les guida dans le noir, les mains collées au mur des deux côtés du couloir.

– Venez par ici dit Najcemar en voyant vaguement dans la fumée des coups de feu luire la boîte de signalement d'une porte de secours un peu plus loin.

Il actionna la barre antipanique et la porte s'ouvrit sur l'extérieur. Ils surgirent dans une espèce de cour. Il referma la porte derrière eux et ils se blottirent tous les quatre les uns contre les autres derrière un groupe de grosses poubelles.

Et tant pis pour Sapiens

Dehors, dans la rue, ils entendaient les voitures de police, les hurlements des sirènes de secours, des ordres qui fusaient. Isabelle se calmait et reprenait un aspect humain. Jean-François faisait de même. Ils se regardaient tous deux sans rien dire. Kéria et Najcemar terrorisés semblaient ne s'être aperçus de rien.

Ils restèrent immobiles jusqu'à ce que tout se calme et qu'on les évacue, choqués. C'est seulement à l'hôpital qu'ils commencèrent à échanger un peu.

– Mon Dieu quelle horreur déclara Kéria.

– On s'en est sortis, c'est un miracle lui répondit Najcemar.

– La police nous a sauvés ajouta Jean-François.

– C'est surtout Isabelle. Je ne sais pas trop ce que tu as fait, mais tu nous as sauvés.

– J'ai rien fait. Ce n'est pas moi. Je ne sais pas ce qu'il s'est passé.

– Et toi aussi Jean-François tu as assommé l'autre gangster.

– Mais non, mais non. Il est tombé quand je lui suis rentré dedans en me sauvant.

– Tu l'as mordu. Je t'ai vu ! Tu ressemblais à un ours diabolique.

– Mordu ? Tu crois ? Je ne sais pas, j'étais paniqué.

– On va dire à la police que vous êtes des héros.

Et tant pis pour Sapiens

– Surtout pas. Ils ne vont pas nous lâcher après. Non, non. Laissez tomber leur ordonna Isabelle.

– Isabelle a raison renchérit Jean-François. Nous connaissons bien notre police. Ne disons rien, ça vaut mieux.

– Comme vous voulez répondit Kéria, étonnée par cette demande.

– Si vous le souhaitez, dit Najcemar sans grande conviction.

Ils purent quitter l'hôpital à l'aube après s'être fait recenser et avoir subi quelques examens médicaux. Ils se séparèrent abasourdis et encore choqués. Najcemar rentra directement chez lui ainsi que Kéria, chacun séparément. Isabelle et Jean-François rentrèrent ensemble avec la voiture d'Isabelle.

En chemin, Jean-François put enfin parler librement.

– Que nous est-il arrivé, Isabelle ?

– Je ne sais pas.

– Ce n'est pas normal n'est-ce pas ?

– Non. Ce n'est pas normal mais j'ai peur de ce que cela pourrait être.

– Cela pourrait être quoi ?

– Je pense que j'ai été contaminée par le virus prophage sur lequel je travaille et que je t'ai contaminé ensuite.

Et tant pis pour Sapiens

– Quoi ? Nous sommes contaminés par un virus ?

– J'en ai peur. Nous avons réagi comme mes animaux de laboratoire. On a été littéralement « transformés » en bêtes sauvages sanguinaires et diaboliques quand notre esprit a compris que nous étions en danger de mort.

– Mais ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible ! Je t'ai vu te transformer en une espèce de... de... de monstre difforme !

– Je crains que oui. Toi aussi tu as réagi comme une bête sauvage. Mais ne t'inquiète pas. Je vais y réfléchir et je vais trouver une solution. En attendant n'en parles à personne. À personne, tu m'entends ? Personne. Pas même Kéria et Najcemar.

– Ok. Je te fais confiance.

Et elle le déposa près de sa résidence étudiante, au niveau du pont sur la Marne, avant de filer vers Saint Maur des Faussés en longeant la rive gauche de la rivière.

Ce soir-là, ils ne se firent pas la bise en se quittant. Elle se contenta de lui presser la cuisse en le regardant dans les yeux.

Il se demandait bien comment il avait pu être contaminé.

L'enquête policière

Les policiers qui enquêtaient sur l'attentat firent un rapport étrange à leur hiérarchie. Il y était dit quelque part que deux personnes qui semblaient bien être des terroristes, n'avaient pas été tuées par les forces d'intervention. Il semblait même qu'ils n'avaient pas été tués par leurs amis terroristes ni qu'ils s'étaient suicidés.

Les premières constatations avaient été poussées et le résultat démontrait qu'ils avaient été tués par un loup ou un chien d'attaque pour l'un et par un animal plus puissant encore pour l'autre, genre ours, muni de griffes puissantes.

– Capitaine Lambert, vous me creusez ça. Voyez si un animal de garde est abrité sur le lieu de spectacles. Si non, cherchez plus loin, auprès des spectateurs ou du voisinage.

– Bien monsieur le commissaire divisionnaire.

– En attendant, aucune communication là-dessus à la presse, ok ?

– Bien compris monsieur le Divisionnaire.

Et tant pis pour Sapiens

Le capitaine reprit donc son enquête. La relecture des rapports de ses subordonnés indiqua que les deux terroristes morts bizarrement avaient été retrouvés tout près l'un de l'autre, dans un couloir qui mène à une sortie de secours. Il retourna sur les lieux pour vérifier la disposition exacte de ce couloir. Le sang n'avait pas encore été nettoyé ni sur les murs ni au sol. Mais il y avait partout des traces de pas. Ce ne serait peut-être pas exploitable pour des traces d'ADN cependant il ordonna quand même des prélèvements de sang pour analyse.

Il constata que la porte d'un réduit était complètement fracassée. Des tirs avaient fait exploser le bois du vantail. L'intérieur était encore complètement bouleversé. Une table était renversée, des grosses bouteilles d'eau jonchaient le sol. L'une d'elle, vidée, était déchiquetée par une balle et le sol était encore humide. Il actionna la barre d'ouverture de la porte de secours avec précaution après avoir fait faire un relevé d'empreintes. Il sortit dans une courette relativement étroite encombrée dans le fond par des poubelles d'immeuble. Il y avait des traces de pas au sol et le mur semblait avoir été frotté.

– Lieutenant Duroc, il y avait des survivants ici ?

– Je me renseigne mon capitaine.

– Voyez qui était caché là et convoquez-moi ces gens au plus tôt. Je veux un rapport là-dessus avant la fin de la semaine prochaine.

Et tant pis pour Sapiens

– Très bien mon capitaine.

Son équipe effectua des prélèvements au sol et sur les murs avant que tout le monde ne rentre dans les bureaux.

Le lieutenant Duroc lança immédiatement les investigations. Il ne tarda pas à trouver qui était caché dans cette courette. Il fit téléphoner aux rescapés et les convocations furent établies rapidement.

Kéria fut la première à être interrogée. Elle raconta qu'après avoir été découverts, par sa faute, ils purent s'enfuir dans la courette, en passant par-dessus des cadavres. Mais, dit-elle au policier qui l'interrogeait, elle ne se souvenait pas très bien des circonstances exactes de leur fuite.

Jean-François fut reçu quelques heures après.

– Alors racontez-moi comment cela s'est passé. Vous étiez dans la courette.

– Oui. Nous nous sommes cachés derrière des poubelles en attendant les secours.

– Vous étiez combien, cachés là ?

– Je ne sais plus vraiment. Quatre ou cinq, je crois. Pas plus.

– Des hommes ? Des femmes ?

– Des hommes et des femmes. Mais quelle importance ?

– Et vous êtes arrivés là comment ?

Et tant pis pour Sapiens

- Comment ? Mais par l'issue de secours.
- Êtes-vous sortis de la salle de spectacles par cette issue de secours ?
- Ben oui.
- Vous ne vous êtes pas caché dans un réduit ?
- Ah si si. Maintenant que vous le dites. Oui bien sûr. Oh, excusez-moi je suis encore traumatisé, vous savez.
- Que s'est-il passé dans ce réduit ?
- Rien. Enfin au début. Et puis une femme a crié et ils ont tiré à travers la porte. On est tous sortis en courant. J'ai suivi quelqu'un dans le noir et l'on est sorti dans la cour.
- Il y avait des cadavres dans le couloir ?
- Je ne sais plus. On respirait de la fumée et ça sentait la poudre. J'étais incapable de penser.
- Jean-François se mit à tousser sèchement. Il sortit un mouchoir et toussa encore.
- Excusez-moi. C'est encore un reste de fumée de la semaine dernière.
- Pas grave. Rien d'autre à me signaler ? Il n'y avait pas d'aboïement ?
- Aboïement ?
- Oui. Vous n'avez pas remarqué de chien ?
- Non. Je ne m'en souviens pas. Désolé.

Et tant pis pour Sapiens

Le policier n'insista pas davantage et le pria simplement de rester à la disposition de la police pour le cas où.

Isabelle vint voir le lieutenant le lendemain.

– Bonjour madame, pouvez-vous me dire avec qui vous étiez à ce concert ?

– J'étais avec un ami de mon fils.

– Et votre fils ?

– Non, il n'a pas pu venir, au dernier moment.

– Bien. Vous pouvez me donner le nom de cet ami ?

Elle le lui donna sans difficulté.

– Ah, oui. Je l'ai vu hier. Alors pouvez-vous me dire ce que vous avez remarqué en sortant du petit bureau où vous vous étiez réfugiés ?

– Mais rien. Je n'ai rien remarqué. Cela sentait la poudre et le sang. Il y avait encore des tirs un peu partout. On a couru par-dessus des corps étendus au sol. Je crois bien que j'ai failli tomber. Je me suis rattrapée à quelque chose de gluant. C'était horrible. Horrible, dit-elle en éclatant en sanglots.

– Encore une toute dernière question, madame. Y avait-il un chien ou un animal quelconque dans ce couloir ?

– Non. Je n'ai rien remarqué.

Et tant pis pour Sapiens

Puis ce fut le tour de Najcemar. Rien de plus ne sortit de cet interrogatoire et l'inspecteur put faire son rapport au capitaine.

– Ils étaient quatre. Deux français, un finlandais et une danoise. Ils n'ont rien remarqué de particulier dans le couloir. Pas d'animal, rien.

– Qui a parlé d'animal ? Vous ?

– Ben oui. Les témoignages concordent à peu près, mais ils étaient passablement troublés, vous savez.

– Oui, c'est compréhensible. Mais vous n'auriez pas dû parler d'animal, lieutenant. Bon. En tout cas, pas un mot à la presse. Il y a déjà des rumeurs dans les journaux sur les tortures qu'ont subies certaines victimes, alors ce n'est pas la peine d'en rajouter. On ferme cet aspect du dossier, vu ?

– Vu. Et il tendit son rapport au capitaine qui s'en saisit rapidement pour le relire.

L'enquête sur l'attentat s'orienta alors officiellement vers quelque chose de plus politiquement correct.

Le réveil des prophages

La gifle

Les mois avaient passé sans problème majeur. Il pouvait sembler que rien de dangereux ne soit venu perturber la vie des différents couples. Mais cela ne veut absolument pas dire que tout fut calme et sans nuages. Ils vécurent chacun, en fait, des événements dramatiques.

Ainsi Najcemar eut une grave dispute avec son épouse à propos de ses sorties intempestives et de ses retards fréquents. Il habitait rue de Vaugirard, un appartement cossu au troisième étage d'un immeuble bâti à la mode haussmannienne. L'atmosphère feutrée des lieux ne tolérait aucune dispute, aucun cri, aucun écart de type « populaire ».

Et tant pis pour Sapiens

Sa femme Corine travaillait au CNRS. Elle y avait un poste élevé de décisionnaire à haute responsabilité en lien avec les instances gouvernementales qui lui prenait beaucoup de temps.

Elle n'avait jamais pu s'occuper correctement de leurs deux filles Justine et Blandine. Najcemar avait dû assurer. Avec son poste de maître de conférences adjoint à la Sorbonne, il avait eu du temps, pensait-elle. Et même maintenant qu'il avait gravi quelques échelons, il pouvait se libérer comme il voulait.

Désormais leurs filles étaient adultes, elles n'habitaient plus chez leurs parents et menaient leur propre vie. Corine espérait que leur couple pourrait se retrouver.

Elle commençait à prendre du recul dans ses fonctions et formait son futur remplaçant à qui elle confiait de plus en plus de dossiers. Cela lui laissait un peu plus de temps à consacrer à leur couple.

Malheureusement, pour Najcemar c'était le contraire. Corine ne comprenait pas qu'il soit de plus en plus occupé, de plus en plus pris par son travail et ses élèves. Elle n'imaginait pas un seul instant qu'il puisse avoir une liaison extraconjugale.

Pour elle, il avait toujours été tout le reste de sa vie en dehors du boulot. Il était la force et la douceur. Il était le havre où elle aimait se réfugier le soir en entrant du travail, épuisée après des discussions sans fin sur des positions stratégiques et des décisions

Et tant pis pour Sapiens

difficiles à prendre. Elle lui parlait peu et rarement de ses soucis professionnels, mais Najcemar savait lui parler de sa voix chaude rassurante. Son accent légèrement russophone, avait le don de l'apaiser et de la calmer.

Elle avait toujours aimé leurs soirées en tête à tête, une fois les filles couchées. Elle se blottissait alors sur le canapé au creux de son épaule et se laissait bercer par sa voix. Il lui racontait souvent des histoires extraordinaires de sa voix chaude en roulant les « R » à la mode russe.

« Je me souviens d'un jour où nous étions partis, mon frère, mon père et moi à la chasse au renne dans la steppe de Laponie. Nous y étions depuis quelques jours, nous en avions déjà attrapé deux jeunes. Un matin, nous entendîmes les grognements furieux d'un gros ours. Il attaquait une femelle renne quasiment deux fois plus petite que lui. Mon père a tué l'ours et nous avons récupéré la femelle blessée pour la soigner.

« Eh bien, figure-toi que les deux petits l'ont immédiatement reconnue et elle aussi leur a fait la fête. C'était leur mère. Elle nous suivait à distance depuis leur capture, deux jours avant, dans l'espoir de les délivrer sans doute, quand elle s'est fait surprendre par le plantigrade. Alors, nous l'avons soignée puis nous les avons libérés tous les trois. »

Najcemar avait eu une vie riche durant son enfance. Et à présent elle était faite de rencontres et de contacts avec les autres professeurs bien sûr, mais aussi avec les

Et tant pis pour Sapiens

étudiants. Il lui en parlait parfois aussi. Ces jeunes gens étaient une mine d'or pour la nation, disait-il, leur avenir se dessinait brillant et porteur d'espoir. Cela la rassurait et lui donnait la force de continuer son combat pour la modernisation des modes de fonctionnement de l'État.

Mais elle aimait aussi quand la main baladeuse de son mari venait explorer la courbe de ses seins avant de descendre doucement le long de son ventre. Elle sentait monter la douce chaleur qui l'envahissait et s'offrait avec délice aux doigts gourmands qui plongeaient en elle.

Elle se laissait alors emporter vers des rivages lointains, où la voix de Najcemar lui contait des histoires de rennes, de lacs gelés, de tempêtes de neige et d'aurores boréales au-dessus de sapins enneigés.

Pour elle, depuis le premier jour de leur rencontre, il était un Dieu. Un Dieu nordique charismatique défiant la bise glaciale face aux troupeaux de cervidés qui couraient les steppes désertiques balayées par le froid.

Elle faisait une totale confiance à ce Dieu du Valhalla et s'abandonnait absolument à sa protection masculine, sa puissance animale, sa force mentale comme le faisait la plupart des gens du nord depuis toujours.

Elle prenait tout ce que disait son mari pour argent comptant et s'émerveillait de son immense culture. Il avait la capacité de lier tous les événements entre eux,

Et tant pis pour Sapiens

à toutes les époques, et présentait toujours l'ensemble des situations en les replaçant dans leur contexte international contemporain. Il était merveilleux. Il était beau, il était doux, il était protecteur et il la rassurait.

Inconsciemment, elle puisait en lui toute l'énergie dont elle avait besoin. Et il servait de réceptacle au trop plein que son esprit ne pouvait parfois absorber. Elle savait avec certitude qu'elle avait un besoin vital de cet homme.

Alors sa surprise fut grande quand la conversation avait mal tourné un soir où il était encore entré après elle.

– Mais où étais-tu encore Najcemar ? Je suis rentrée depuis une bonne demi-heure.

– J'étais en train de discuter avec un groupe d'étudiants.

– Mais moi je t'attendais. Je n'aime pas rentrer et trouver la maison vide.

– Tu n'aimes surtout pas que je ne sois pas là à t'attendre, à ton service exclusif.

– Que dis-tu là ?

– La vérité.

– Tu m'as toujours habitué à être là quand je rentrais fatiguée de mon travail.

– Et quand MOI, je rentre de MON travail, qui est là pour m'accueillir ?

Et tant pis pour Sapiens

– Ton travail te fatigue ?

– Non, bien sûr que non. Je ne suis pas directeur au CNRS. Je ne suis qu'un petit prof de la Sorbonne.

– Tu es mon mari et j'ai besoin de toi, lui répondit-elle, peinée par sa remarque.

– Et moi j'ai besoin de vivre ma vie et non la tienne.

Najcemar se sentait attaqué par Corine qui semblait vouloir l'obliger à être exclusivement à son service. Son cerveau commençait à réagir et lui envoyer des messages de défense.

– Mais enfin, que t'arrive-t-il ? J'ai juste envie de me reposer un peu en mettant ma tête à ton épaule.

– Et moi j'ai juste envie d'être important pour la femme que j'aime.

– Tu es important pour moi.

– Ah ? Sur quel programme je travaille cette année ? Quel amphi m'a-t-on attribué ? Combien d'étudiants suivent mes cours ? Est-ce que je m'entends bien avec le nouveau directeur des études ? Où dois-je aller faire ma prochaine conférence ?

– Mais... Mais je ne sais pas, non, dit-elle en réalisant soudain la situation.

– Ah ! Tu vois comme je suis important à tes yeux !

– Tu es de mauvaise foi. Tu es important pour moi, pas par ce que tu fais dans ton boulot, mais...

Et tant pis pour Sapiens

– Ah et puis stop, la coupa-t-il. Tu ne m'écoutes même pas. Je ne suis qu'une épaule. Tu ne me vois pas, tu ne fais pas attention à moi. Alors basta comme disent les français du sud.

– Ne dis pas ça. Ce n'est pas vrai.

Elle se rapprocha de lui et tendit sa main pour le caresser. Elle avait envie de se serrer contre lui, de lui demander pardon. Il prit mal ce geste. Crut-il qu'elle allait porter la main sur lui ? En tout cas son cerveau lui envoya un ordre de combat.

– Ah non ! Pas de ça ! Je ne suis pas ta chose ! Fiche-moi la paix.

Tout en parlant il saisit la main qu'elle lui tendait en la serrant de toutes ses forces, tandis qu'il envoyait son autre main violemment sur sa joue.

La gifle atteignit Corine avec vigueur et claqua sèchement. S'il ne l'avait pas tenue par son autre bras, elle serait probablement tombée.

Il fut lui-même surpris de son geste. Toute sa personne s'élevait contre ce geste. Il travaillait justement sur la pénalisation de ces gestes incontrôlés.

Il recherchait s'ils étaient dus à un phénomène extérieur ou à quelque chose associé à l'inconscient de la personne. Et tout à coup, il réalisait qu'il venait de céder à une impulsion brutale complètement incontrôlée. Il fut troublé au plus haut point. Une force diabolique avait failli l'entraîner vers des actes

Et tant pis pour Sapiens

irréremédiables. Il était à deux doigts de briser leur vie à tout jamais.

– Je vais me coucher, lui dit-il sans même lui demander pardon pour la violence de son geste.

Pétrifiée, Corine resta un long moment debout au milieu du salon. Enfin, elle s'assit sur le canapé et se mit à pleurer. Que leur arrivait-il ? Qu'arrivait-il à Najcemar ? Il ne l'avait jamais traitée ainsi.

Elle décida de se préoccuper davantage de lui dès le lendemain. Elle l'aimait trop pour le laisser s'éloigner. Elle voulait retrouver le Najcemar qui l'avait enchantée à Saint Pétersbourg il y avait presque trente ans maintenant. Cela avait été leur première rencontre.

Elle se promenait avec une amie dans la ville impériale, tout près de la Finlande, lorsqu'elles avaient entendu un orchestre jouer une musique slave devant une brasserie.

Un homme s'était mis soudain à danser au milieu de la rue, seul. Très vite la circulation des voitures s'était arrêtée. Une femme avait rejoint le danseur tandis que les spectateurs se mettaient à frapper dans leurs mains.

Puis soudain d'autres personnes les avaient rejoints. Le charisme de cet homme était si fort que les gens venaient le rejoindre en pleine rue pour danser avec lui.

Ils furent acclamés par la foule qui s'était mise à chanter alors que tous les automobilistes sortaient de

Et tant pis pour Sapiens

leurs véhicules et participaient avec joie à cette liesse collective impromptue.

C'est bientôt tout le quartier qui se mit à danser et à chanter. Mue par une force indicible, elle rejoignit aussi ce jeune homme qui avait initié le mouvement et quand le morceau fut fini et que chacun reprit le cours normal de sa vie, elle était restée avec lui et ils avaient fait connaissance.

Elle avait découvert un homme extraordinaire. Elle lui avait offert sa virginité le soir même et ne l'avait plus quitté.

Najcemar avait été son unique amour et représentait pour elle sa seule raison de vivre. Il fallait qu'elle fasse des efforts car ce qui arrivait était sûrement de sa faute. Cette nuit-là, elle dormit dans une chambre des filles pour la première fois.

Les problèmes d'Isabelle

Isabelle quant à elle supportait de moins en moins son mari. Denis était journaliste pour une radio périphérique et menait une vie plus ou moins décalée. Il était souvent appelé à pratiquer des horaires que l'on ne pouvait qualifier de « fonctionnaire ». La nature même de l'actualité demandait une disponibilité totale en plus des émissions thématiques régulièrement programmées sur la station de radio.

Il travaillait dur, il travaillait beaucoup, il travaillait longtemps, il travaillait avec une multitude de gens. Ses contacts professionnels nombreux couvraient la totalité du spectre des catégories socioprofessionnelles. Il avait un carnet d'adresses fabuleux et sa vie sociale était très développée. La principale qualité de son travail était la curiosité, la communication et la diffusion.

Cela ne facilitait pas leur relation. Ils étaient rarement ensemble, ils ne parlaient pas beaucoup de leur travail respectif, ils ne partageaient plus grand-chose désormais. Ils s'éloignaient de plus en plus l'un de l'autre.

Et tant pis pour Sapiens

Mais le plus gros problème auquel Isabelle dû faire face vint de son travail. À l'inverse de son mari, Isabelle travaillait en secret sur sa recherche avec une toute petite équipe. Son travail était très confidentiel et ne se prêtait pas à être connu du grand public bien au contraire. Plus même, le secret quasi absolu était requis et tout devait se faire dans le cadre d'un strict processus contraignant. Elle avait établi avec ses cinq équipiers des protocoles très innovants pour déceler la nature du virus prophage qu'elle traquait.

Pour être dans son équipe, il fallait être curieux, persévérant, peu disert voire taciturne en plus d'avoir nécessairement les connaissances techniques très pointues. Ses collaborateurs devaient être entièrement et uniquement concentrés sur leurs recherches.

Depuis quelques années, ils planchaient sur ce virus prophage diabolique qui provoquait en se désinhibant des réactions meurtrières. Ils avaient déjà réussi à l'isoler, à le décrire, à commencer à comprendre comment il fonctionnait, se développait et il restait à savoir comment l'empêcher de devenir un virus dangereux déformant les perceptions du cerveau des mammifères. Elle avait déjà découvert quelque chose de majeur.

Mais elle sentait que l'un de ses collaborateurs n'était plus en phase. Cela la contrariait. Du coup, elle le traitait différemment des autres. Jusqu'au jour où il lui demanda d'avoir un entretien privé. Elle lui donna rendez-vous le soir même après les heures habituelles

Et tant pis pour Sapiens

de travail. Plus vite on percera l'abcès, mieux cela vaudra pensa-t-elle, irritée.

Leur entretien se passa très mal. Son collaborateur se permit même de critiquer son entêtement vis-à-vis de ce virus et lui annonça que désormais il refuserait de manipuler les animaux infectés ou même le virus simplement excité dans une coupelle de culture. Il pensait que cela était trop dangereux car ils ne maîtrisaient pas la solution en cas de contamination.

Isabelle se sentit contestée et agressée dans son autorité et son rôle de leader de l'équipe. Elle entra alors dans une colère disproportionnée. La femme de ménage qui s'occupait des bureaux et des couloirs le soir après les heures de travail habituelles l'entendit hurler :

– Quittez ces lieux immédiatement et n'y revenez plus ! Je vais vous faire muter dès demain dans un autre service.

– C'est mon souhait le plus cher. Je pars immédiatement et vous n'êtes pas près de me revoir ici, lui répondit-il en criant aussi.

Il quitta le bureau d'Isabelle et se dirigea vers la sortie sans même saluer la femme de ménage qui resta éberluée. Elle travaillait ici depuis plus de quinze ans et c'était bien la première fois qu'elle assistait à ce genre d'éclat.

Isabelle resta quelques minutes dans son bureau qu'elle arpentait nerveusement depuis le milieu de

Et tant pis pour Sapiens

l'entretien pour tenter de se calmer. N'y parvenant pas, elle décida de quitter à son tour les lieux et de rentrer chez elle. Ce soir elle ne devait pas voir Jean-François et elle ressentit un manque dans son cerveau et dans son ventre.

Elle prit la direction du parking et salua la femme de ménage en entrant dans l'ascenseur qui descendrait au sous-sol. Elle était encore furieuse contre cet idiot qui ne comprenait pas le but de leurs recherches. Elle avait bien fait de le virer du service car il était devenu un danger.

Elle eut la surprise de voir Mercier encore là. Manifestement, il l'attendait pour l'abreuver d'insultes au lieu de rentrer directement chez lui avec son métro. L'entretien tourna très mal. La bête diabolique qui sommeillait en elle se réveilla et ce fut le drame. En arrivant chez elle, une heure et demie après, Isabelle appela Jean-François pour lui dire qu'elle avait dû résoudre ce problème.

– Il devenait dangereux pour tout le monde, tu comprends ?

– Dangereux à ce point ?

– Oui, sinon cela ne se serait pas passé ainsi. C'est de sa faute. J'ai besoin de toi maintenant.

Jean-François resta silencieux à l'autre bout du fil.

– Jean-François, tu es là ?

Et tant pis pour Sapiens

– Oui, oui. Je réfléchis. Écoute, viens me rejoindre au « Moulin Brûlé ». On va en discuter.

– Ok. J’y serai dans vingt minutes.

– À tout de suite.

Il quitta la résidence étudiante et se dirigea à pieds vers les bords de Marne. Le « Moulin Brûlé » était un bâtiment municipal moderne construit sur une petite île à la place d’un ancien moulin à eau du bord de Marne qui avait été détruit par le feu bien des années auparavant. Une sorte de jardin, plutôt un petit parc entourait la construction.

Isabelle arriva quelques minutes après lui. Ils discutèrent un moment dans la voiture pour savoir quoi faire exactement. La conversation fut animée mais ils se mirent assez vite d’accord sur la marche à suivre. Il n’y avait pas trente-six solutions. Elle fit redémarrer la voiture pour l’arrêter quelques centaines de mètres plus loin, près de la passerelle de l’écluse de Maisons-Alfort. Ils mirent alors à exécution leur plan machiavélique sans être dérangés et rentrèrent chacun chez eux. Les crevettes de la passe à poissons installée à l’écluse allaient se régaler.

À son retour chez elle, Denis était debout dans le salon, un verre à la main. Il la regarda d’un air bizarre.

– Tu entres seulement maintenant ?

– J’ai eu un entretien difficile avec Mercier.

– Ah ? À cette heure-ci ?

Et tant pis pour Sapiens

– Nous avons décidé de nous séparer répondit-elle en éludant la question. Enfin, j’ai décidé de me séparer de lui.

– Tu l’as viré ?

– Non, je lui ai proposé une mutation, mais il a très mal pris la chose.

– Mais pourquoi te séparer de lui ?

– Il ne voulait plus travailler sur le projet. Il devenait dangereux.

– Dangereux ?

– Oui. Je ne peux pas vraiment t’expliquer, mais notre recherche a atteint un seuil extrêmement délicat où nous avons absolument besoin de discrétion et de prise de risque.

– Tu me fais peur là. En quoi est-ce dangereux ?

– Je ne peux pas te le dire.

– Je dois le savoir. Si tu travailles sur des virus dangereux, tu n’as pas le droit de me mettre en danger, ni ton fils d’ailleurs.

– Mon fils est le tien aussi je te rappelle, dit-elle en haussant le ton.

Et à partir de ce moment-là une violente dispute éclata entre eux. Le ton monta, les mots durs fusèrent, dépassant leurs pensées. Les reproches et les vieilles rancunes ressortirent et Isabelle se jeta sur Denis ongles en avant et lui lacéra le visage profondément.

Et tant pis pour Sapiens

Elle était déchaînée et Denis prit véritablement peur. Il ne dut son salut qu'à sa fuite dans sa chambre qu'il ferma à clef. Aucun des deux ne put dormir cette nuit-là.

Le lendemain, les collègues s'étonnèrent de l'absence de Mercier, mais Isabelle ne leur dit rien de particulier à part qu'il avait demandé à changer de service et qu'elle avait accepté.

– Il doit être aux services des ressources humaines à chercher un nouveau poste conclut-elle simplement.

Chacun retourna à ses coupelles, ses têts et ses animaux de laboratoire sans rien demander de plus. Ils savaient tous que Mercier avait demandé un entretien et connaissant Isabelle, ils se doutaient bien que cela avait dû mal se passer.

Au même moment, le responsable de l'entretien de l'immeuble remarqua en faisant sa tournée journalière dans le parking, des tâches sombres par terre. Il pensa qu'une voiture avait perdu de l'huile et fit faire immédiatement nettoyer le sol par une autolaveuse. Le parking retrouva dans l'heure son aspect normal.

Le soir du troisième jour d'absence de Mercier, une chercheuse de l'équipe, mademoiselle Duroc, demanda aux autres s'ils avaient des nouvelles. Personne n'avait eu leur collègue au téléphone. Isabelle leur déclara qu'elle allait voir avec le service du personnel où en était la recherche de mutation de son ancien collaborateur.

Et tant pis pour Sapiens

Le lendemain matin, elle en rediscuta avec son équipe. Isabelle prit un air sombre et leur déclara que Mercier n'était pas allé voir le service des ressources humaines. Personne ne l'avait revu depuis leur entretien. Comme il était célibataire, ils décidèrent d'aller le voir chez lui.

Les deux collègues désignés, un homme et la femme qui s'en était inquiétée la première, trouvèrent porte fermée et personne ne répondit à leurs tentatives d'appel. Inquiets, ils décidèrent cette fois d'alerter la police. Quelques heures après, la police trouva l'appartement vide.

Mercier avait disparu.

Le cas Mercier

Les policiers de la section de recherche qui avaient été chargés de l'affaire Mercier, ne savaient comment prendre cette enquête. Il n'y avait en fait aucune plainte formelle, seulement l'inquiétude de ses collègues. Toutefois, la nature du métier de cet homme pouvait soulever question.

– Il faut chercher dans les relations de ce Mercier avec éventuellement des puissances étrangères. Voir aussi, comme il est célibataire, s'il n'y a pas une histoire de mœurs là-dessous. Et rechercher aussi bien sûr, dans les hôpitaux, les cadavres non réclamés etc.... La routine quoi, déclara le commissaire à une petite équipe d'enquêteurs.

Et c'est ce qu'ils firent. Ils découvrirent que Mercier fréquentait un groupe de joueurs de poker. L'un des gars était ukrainien et ils commencèrent donc par le questionner en premier.

Mais très vite, ils constatèrent que cela ne menait nulle part. L'ukrainien était un homme simple, sans histoire, marié et travailleur. Le groupe se voyait une fois par semaine pour jouer mais jamais les sommes mises en jeu ne dépassaient les cent euros. C'était leur

Et tant pis pour Sapiens

habitude. Le motif d'espionnage disparaissait ainsi que celui d'une dette de jeu.

Pour les autres relations que Mercier avait, rien de franchement anormal non plus. Des bonnes relations de voisinage réduites à leur plus simple expression certes, mais bonnes. Pas de copine attitrée, ni de copain. Pas de problème avec des mineurs éventuels, sauf peut-être une jeune fille d'une quinzaine d'année de l'immeuble voisin avec qui on le voyait parfois. Un enquêteur fut dépêché auprès de la demoiselle.

– Bonjour mademoiselle. Je suis le policier chargé de la recherche de monsieur Mercier.

– Paul a disparu ? Lui répondit-elle en pâlisant brusquement.

– Vous ne le saviez pas ?

– Non, il n'est pas venu à notre rendez-vous avant-hier et il n'a pas répondu à mes messages, mais...

– Vous aviez rendez-vous chez lui ?

– Non chez moi. C'est plus pratique.

– Quelle est la nature de vos relations avec monsieur Mercier ?

– Ben il me donne des cours de rattrapage en physique, chimie et biologie.

– Ce n'est pas votre petit ami ?

– Vous êtes fou, c'est un vieux ! Il a au moins trente ans !

Et tant pis pour Sapiens

Cela mit un terme définitif à l'entretien avec la jeune adolescente. L'enquêteur avait trente-cinq ans et il reçut la réflexion de la jeune fille comme une gifle.

La recherche continua sur son ordinateur où l'on découvrit qu'il utilisait un pseudonyme pour des rencontres d'un soir avec des femmes. Mais rien d'anormal là-dedans non plus. Une rapide enquête auprès des demoiselles rencontrées ne donna rien de particulier.

Aucun corps non réclamé ne traînait dans les hôpitaux ni à la morgue. Aucun patient amnésique ou sans identité nulle part, aucune recherche dans l'intérêt des familles non plus. Une rapide enquête auprès des ports d'embarquement touristique et des aéroports fut effectuée sans résultat.

Ses comptes bancaires ne cachaient rien, ils ne furent plus activés ainsi que sa carte bancaire. Il n'avait pas de voiture et il ne fut enregistré ou repéré nulle part. L'affaire fut classée, bien que tout indique un départ précipité.

Mercier avait disparu de son plein gré semblait-il, en tout cas ce fut la conclusion officielle de la police qui referma le dossier.

L'écrivain assassin

Jean-François s'était plongé dans ses études en espérant que cela lui ferait oublier les événements liés au concert et à ce Mercier. Mais cela ne suffit pas. Aider régulièrement Kéria avait plutôt tendance à le ramener à ce traumatisme au lieu de l'en éloigner. Même si sa présence lui faisait souvent du bien. En fait c'est elle qui lui donna l'idée.

– Tu crois qu'il faut rédiger nos textes comme si c'étaient des épreuves littéraires ?

– Mais oui. Un argumentaire ou une description bien écrite, utilisant des termes parfaitement choisis met ton correcteur dans de bonnes dispositions.

– C'est facile pour toi car tu as des dispositions naturelles pour l'écriture.

– Tu trouves vraiment ?

– Ah oui. Tu as un style coulant, clair, enjoué. À te lire, on croirait que les événements les plus sombres de l'Histoire sont en fait des comédies de boulevard.

– Ce n'est pas forcément bon ce que tu dis.

Et tant pis pour Sapiens

– Tu vois, je m’exprime mal. Je veux dire au contraire que c’est hyper attirant, facile à lire et très compréhensible. Tu devrais écrire des livres.

Depuis cette conversation, Jean-François s’était mis sérieusement en tête d’écrire un roman. Cela l’occuperait vraiment et pourrait lui servir de soupape. Il réfléchit au contenu et trouva l’idée. Il décida de rédiger un livre qui parlerait de ce qui se passait en ce moment dans leur groupe. « Le Frankenstein Pastoral » traiterait de la recherche biologique au sein de l’institut Pasteur. Avec un dérapage incontrôlé à un moment et une épidémie qui se répandrait dans le monde entier.

Il en avait parlé à Isabelle. Elle n’apprécia pas du tout l’idée.

– Tu ne peux pas faire ça. Tôt ou tard quelqu’un fera le rapprochement avec moi.

– Pas du tout. Mon personnage principal sera un homme, buté et imbu de sa personne, qui travaillera à l’institut Pasteur.

– Mais à un moment ou autre tu me demanderas des précisions, des exemples, et là, on reconnaîtra mes recherches.

– Non. Je ne te demanderai rien. J’inventerai des anecdotes, des situations qui n’ont rien à voir avec nous. Je ferai un travail d’écrivain.

Et tant pis pour Sapiens

– Je veux que tu me mettes au courant de tout ce que tu écriras avant de le montrer à qui que ce soit d'autre.

– Tu veux que je sollicite ta permission ? Tu plaisantes, j'espère.

– Non ce n'est pas ça mon amour, dit-elle en réalisant qu'elle allait le braquer. Le sujet est trop grave et il vaut mieux être à deux à réfléchir à ce que tu écriras. Tu n'as pas besoin de ma permission, je serai ton coach et je te guiderai.

– Mon coach ?

– Oui. Je te dirai quand tu iras trop loin, je te conseillerai quand tu t'éloigneras du sujet, ou quand ton texte aura besoin d'une digression.

– Mais ce sera mon livre. Tu es bien d'accord ?

– Évidemment. Ce sera ton livre mon chéri.

Il se mit donc à faire les recherches préliminaires sur Internet. Il sollicita un rendez-vous auprès d'un chercheur de l'institut Pasteur pour pouvoir visiter les lieux et décrire les vrais bâtiments, la véritable ambiance, les odeurs, les couleurs, les gens qui y travaillaient.

Il lui fallait aussi trouver une histoire vraisemblable et pour cela il se mit à faire des recherches dans la bibliothèque de la Sorbonne. Mais comment trouver dans cet immense rassemblement de livres de tous les temps ceux qui pourraient lui apporter les éléments

Et tant pis pour Sapiens

dont il aurait besoin ? Il demanda à un bibliothécaire à qui il avait déjà eu affaire et cela lui facilita les choses.

– Je voudrais trouver des livres qui parlent d’une épidémie.

– À quelle époque votre épidémie ?

– Peu importe. Je veux une épidémie qui soit due à un microbe inconnu. Et si en plus c’est un genre vampire, ce sera super.

– Genre vampire ?

– Oui, je veux dire une épidémie qui transforme les gens en monstres. Ça existe ça ?

– Je vais chercher. Cela risque d’être long. Je vous dirai cela dans quelques jours.

Jean-François commença l’écriture du livre en rédigeant le scénario global puis en résumant les chapitres. Il mit une attention particulière à relater la fin de l’histoire pour que cela lui serve de fil rouge tout au long du livre et maintienne de la cohérence à son récit.

C’est l’un de ces jours-là qu’Isabelle l’appela alors qu’ils ne devaient pas se voir. Elle était bouleversée. Elle voulait absolument le voir et il lui donna rendez-vous près d’un bâtiment du bord de Marne à Maisons-Alfort, le « Moulin Brûlé ». Le virus s’était encore manifesté et Jean-François avait dû aider Isabelle à trouver une solution pour palier le problème soulevé.

Le lendemain matin, il rencontra le bibliothécaire.

Et tant pis pour Sapiens

– J’ai peut-être trouvé ce qu’il vous faut. Mais je ne comprends pas ce qui motive cette recherche.

– Une pure curiosité.

– Liée à ce qui vous est arrivé ?

– Ce qui m’est arrivé ? Que voulez-vous dire ? De quoi parlez-vous ?

– Je parle du massacre du Zénith et de l’enquête policière.

– Je ne comprends pas.

– Mon beau-frère travaille à la police. Il m’a raconté qu’il avait soupçonné un prof et deux étudiants de la Sorbonne de tremper dans une drôle d’histoire liée au massacre.

– Et alors ?

– Alors il m’a donné des noms. Pour lui servir de sonnette d’alarme.

– Et il vous a donné mon nom ?

– Oui. Et aussi le nom d’une étudiante danoise, d’un professeur finlandais et d’une chercheuse de chez Blozer Inc.

– Je ne vois pas pourquoi le fait d’avoir été sur place le soir du drame nous place sur une liste noire.

– Moi non plus je ne vois pas. Mais si vous cherchez un truc tordu dans le passé qui débouche sur un carnage, là ça me sonne aux oreilles. Et je me dis

Et tant pis pour Sapiens

que mon beauf pourrait être intéressé aussi. Qu'en pensez-vous ?

– Que voulez-vous répondit Jean-François comprenant à demi-mot la demande.

– La reconnaissance de mon silence.

– Combien ?

– Dix mille euros. Pour ce prix-là je vous donne des titres de livres pour vos recherches et ma parole concernant mon silence auprès de mon beau-frère.

– Quand ?

– Demain.

– Trop court. Pourriez-vous me donner trois jours.

– D'accord. Trois jours. Pas un de plus. Vous me donnez la somme dans un sac plastique ici à la Sorbonne.

– Nous sommes Mardi, je vous apporte cela vendredi soir à la fin de votre service.

– Je finis à dix-huit heures.

– Je serai à l'heure.

Ils se quittèrent et Jean-François atterré, décida de ne rien dire à Isabelle pour l'instant. Il passa son après-midi à réfléchir. À la fin de la journée il avait pris sa décision et il se mit à préparer son plan. Il devrait être d'une minutie absolue.

Et tant pis pour Sapiens

Le samedi matin suivant, un concierge qui faisait sa première tournée avant d'aller ouvrir la petite porte d'entrée donnant sur la grande cour aperçut au sol une forme dépassant derrière la statue de Victor Hugo. Un corps déchiqueté baignait dans une mare de sang.

Il prévint aussitôt sa hiérarchie et peu de temps après, la police arriva. Il fut impossible de reconnaître immédiatement le cadavre. Le corps fut enlevé et ce n'est qu'après les examens d'ADN, d'empreintes digitales et dentaires que l'on sut qu'il s'agissait bien du bibliothécaire, absent depuis quelques jours.

Les errements policiers

Le meurtre du bibliothécaire fit pas mal de bruit et de remous. Lorsque les policiers arrivèrent sur place, ils constatèrent que l'homme qui gisait au pied de la statue de Victor Hugo était méconnaissable. Il avait le visage déchiqueté par des morsures immondes. Il lui manquait des morceaux de chair, ses yeux crevés s'étaient vidés de leur liquide vitré, le nez n'existait plus, des dents arrachées gisaient au sol à côté du cadavre.

Le torse lacéré de traces de griffes profondes légèrement écartées était sanguinolent, l'abdomen ouvert permettait aux viscères de s'étaler hors du corps et dégageaient déjà une puanteur repoussante. L'autopsie révéla qu'il manquait le foie et la rate.

Nul ne put dire qui était cet homme sans papier sur lui. Nul ne savait ce qu'il faisait ici avant l'ouverture des portes et des cours. Personne ne pouvait dire s'il était un étudiant, un professeur ou un salarié de maintenance.

La sauvagerie et la violence du meurtre incita la police à émettre un avis d'alerte à l'assassin. Des affiches furent immédiatement collées partout pour

Et tant pis pour Sapiens

mettre en garde les étudiants et leur conseiller de se déplacer en groupe et jamais seuls.

Les premières investigations s'orientèrent vers l'attaque d'un chien loup ou d'un animal corpulent, assez grand, muni de griffes puissantes. Il s'agissait peut-être d'un ours avec sa gueule large et dotée de dents longues et pointues. Mais le laboratoire scientifique de la police déclara ne connaître aucun animal de ce type.

Ils firent cependant le rapprochement avec les terroristes tués lors de l'attaque du Zénith quelques semaines auparavant. Aussitôt l'enquête prit un tour nouveau. Des rapprochements d'empreintes de crocs et de griffes furent réalisés sur les différentes victimes. Elles ne correspondaient pas tout à fait mais les traces de morsure se ressemblaient beaucoup.

Un inspecteur proposa de réinterroger les rescapés qui avaient été en contact avec ces terroristes. Ils étaient quatre. Mais la hiérarchie repoussa cette idée. Aucun des quatre n'avait d'animal.

Les recherches s'orientèrent vers les cirques pour le cas où un animal se serait échappé, on fouilla aussi dans les zoos. On enquêta dans les élevages de la région. Mais rien ne donna de résultat. Un inspecteur enquêta aussi dans les hôpitaux qui abritaient ou soignaient des patients affligés de malformations diverses. Rien ne se dégagait de toutes ces investigations.

Et tant pis pour Sapiens

L'analyse ADN faite sur le cadavre découvrit deux autres ADN humains, des bribes d'ADN non identifiables et aucun d'animal connu. L'inspecteur branché sur les témoins du Zénith et les patients difformes des hôpitaux demanda à ce qu'on lui communique les ADN des témoins du massacre de l'époque, et fit la découverte de l'ADN de Jean-François parmi elles.

Il le convoqua immédiatement et le reçut dès le lendemain.

– Vous connaissez la victime trouvée l'autre jour dans la cour ?

– Ben non. Qui est-ce ?

– Le bibliothécaire Albert.

– Ah, oui merde ! Oui je le connais. Excusez le gros mot, c'est la surprise. Il m'aidait dans mes recherches. Je l'aimais bien.

– Vous en parlez déjà au passé.

– Vous me dites qu'il est mort, j'en parle au passé !

– Vous ne semblez pas particulièrement affecté, dites-moi !

– Ben je compatis, oui, mais ce n'était pas un ami, juste un gars sympa qui ne méritait pas cette mort horrible. C'est le chien d'un vigile qui l'a tué ?

– Pourquoi le chien d'un vigile ?

Et tant pis pour Sapiens

– Ben comme il a été parait-il déchiqueté, j’ai pensé au chien d’un vigile qui aurait pu l’attaquer.

Le policier ne savait pas qui avait interrogé les vigiles. À dire vrai, il ne savait même pas s’il y avait des vigiles dans l’enceinte de la faculté. Désarçonné, il demanda simplement où était Jean-François cette nuit-là.

– C’était quel jour déjà ? Et puis je n’ai pas de chien ni le moindre animal.

– C’était le 14 septembre. Un Lundi matin.

– J’avais lu dans la presse qu’on l’avait découvert le lundi matin, mais peut-être est-il mort le dimanche, le samedi ou même le vendredi soir ?

Le policier commença à perdre patience et le pressa de répondre.

– J’avoue que je ne me rappelle plus. Je vais y réfléchir et vous dirai ce que je faisais entre le vendredi soir et le lundi matin, à l’heure des pâtées pour chien.

– Foutez-moi le camp ! hurla l’enquêteur qui referma cette piste sur cet échec.

Quand la coquine se déchaîne

Kéria était une ravissante jeune femme gaie, souriante, toujours court vêtue et qui avait une démarche sautillante. Cela donnait à ses jupes un mouvement vertical perpétuel du plus bel effet. Ses boucles blondes ondulaient sans cesse autour de ses yeux bleus très clairs et son nez légèrement relevé donnait à son visage rond un air mutin, voire coquin.

Elle aimait Najcemar depuis le premier regard et leur entente était parfaite. Mais la présence de Jean-François tous les deux jours commençait à produire son effet. Elle était jeune, insouciant, Najcemar éveillait de plus en plus sa nature explosive et gourmande. Elle avait parfois des appétits qui se manifestaient en présence de Jean-François. Ses yeux se mettaient alors à briller et des éclats soudains accrochaient l'attention du jeune homme.

Jusqu'à présent il avait fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Mais il aimait bien ce jeu de séduction et n'hésitait pas lorsqu'il détectait l'éclat dans les yeux de la jeune femme à répondre à sa façon.

– Tu sais que tu as des yeux magnifiques ?

Et tant pis pour Sapiens

– Seulement les yeux ?– Non. Najcemar est chanceux. Tout en toi est splendide.

– Oui, mais nous sommes amis, n'est-ce pas minaudait-elle en remontant sa jambe lentement sur son genou opposé.

– Parfois les amis sont très proches.

– Proches comment ? Comme ça ?

Et elle se collait à lui, sa poitrine ronde aux seins écartés comme ceux des statues grecques frottant ostensiblement le corps du jeune homme. Jean-François s'écartait légèrement en riant.

– Oui comme ça lui répondait-il en posant sa main sur la jambe relevée pour la ramener à une position plus convenable.

Puis il reprenait la suite de ses explications relatives aux cours sur lesquels ils travaillaient. Elle le regardait alors par en dessous et faisait ciller ses paupières à la manière des anciennes stars américaines des années cinquante.

Puis ils éclataient de rire tous les deux.

En général ils se voyaient dans un bistrot pas très loin de chez Kéria, près du métro de la place Blanche. C'était plus pratique pour Jean-François qui rentrait ensuite en passant par la station Étoile où il prenait la ligne une puis la huit qu'il chopait à Reuilly Diderot jusqu'à la station Maisons-Alfort École vétérinaire.

Et tant pis pour Sapiens

Les deux jeunes gens prenaient toujours la même table près de la terrasse car il y avait là une prise électrique où elle branchait son ordinateur. Le Wi-Fi était gratuit, libre et sans limite de temps. Ils travaillaient beaucoup en se servant d'Internet.

Le garçon de café les connaissait bien à présent. Il ne savait que penser cependant car Najcemar les rejoignait parfois et là il était clair que c'était lui l'homme chéri de la demoiselle.

Mais les autres consommateurs du bistrot n'étaient pas aussi fins et pensaient tout simplement que la jolie blonde aux jupes courtes et à l'accent étranger devait simplement avoir la cuisse légère.

– Tu sais il paraît que c'est une danoise, disait l'un.

– C'est comme les suédoises ça, répondait l'autre.

– C'est comment les suédoises ?

– C'est chaud comme de la braise. D'ailleurs regarde. Tout à l'heure elle chauffait le jeune et maintenant elle drague le vieux.

– Et le jeune n'est pas parti.

– Ouais, elle doit aimer les trucs à trois.

– Tu crois ?

– Ben faudrait qu'on lui demande, qu'en penses-tu ?

– Ouais, un soir où elle rentre seule, on la suit et on lui demande.

– D'accord.

Et tant pis pour Sapiens

Et l'occasion se présenta un soir. Najcemar n'était pas venu ce jour-là et Jean-François la quitta après une séance de travail particulièrement difficile qui avait duré et qui les avaient fatigués tous les deux. C'est la raison qui poussa le jeune homme à ne pas la raccompagnait comme il le faisait quand Najcemar n'était pas là.

Elle avait quitté son ami au métro et avait remonté la rue Lepic pour rejoindre son appartement.

Il était tard et la nuit était déjà tombée. Les deux hommes qui la suivaient sans qu'elle s'en rende compte, l'abordèrent gentiment.

– Bonsoir mademoiselle.

– Bonsoir messieurs.

– Votre ami vous laisse entrer seule, ce n'est pas très prudent, dit le plus grand.

– Je suis tout près de chez moi.

– Mais vous risquez quand même d'être agressée, dit l'autre homme.

– Surtout quand on est jolie comme vous.

– Merci pour le compliment.

– On va vous accompagner charmante demoiselle. Vous êtes danoise c'est bien ça ?

– Oui, comment le savez-vous ?

– On vous connaît bien. On fréquente le Lux Bar nous aussi.

Et tant pis pour Sapiens

– On connaît vos deux amis aussi rajouta le grand.

– Vous semblez aimer la présence des hommes on dirait, petite coquine.

– Que voulez-vous dire ?

– Nous sommes deux et vous êtes seule. On pourrait s’amuser à trois.

Kéria se mit alors à réaliser le risque. Dans la rue, personne. Aux fenêtres, personne. Les magasins, fermés. L’angoisse commença à monter.

Ils étaient arrivés à hauteur de la rue Joseph de Maistre et de la rue des Abesses. À gauche, le cimetière de Montmartre. À droite la rue des Abesses déserte. Les deux hommes essayèrent de la forcer à tourner vers la gauche.

– Ma route c’est tout droit.

– Oui mais on connaît un petit endroit sympa et isolé à gauche.

– Cela ne m’intéresse pas. Laissez-moi passer.

– Mais si ma belle coquine. Cela va t’intéresser. Tu vas aimer tu vas voir, dit l’un des hommes en l’attrapant par la taille pour l’embrasser.

L’autre voyou l’attira dans un renfoncement de porte cochère et lui glissa la main sous la jupe. Elle sentit l’haleine alcoolisée du premier tandis qu’elle évitait son baiser. Elle bloqua la main de l’autre et la

Et tant pis pour Sapiens

dégagea brusquement. Son cerveau lui envoya tout à coup un ordre clair. « Tue les ».

Alors elle se déchaîna sans plus se contrôler. Elle sentit que son corps se transformait. Elle ne savait pas en quoi elle mutait, mais quand elle vit la terreur se manifester chez les deux hommes, elle comprit qu'elle devenait un monstre.

La bagarre ne dura pas longtemps. Les deux assaillants se retrouvèrent à terre baignant dans leur sang, complètement défigurés, la poitrine déchiquetée, le ventre ouvert qui laissait s'échapper leurs entrailles.

Kéria se calma aussitôt qu'elle réalisa qu'ils étaient morts. Elle reprit peu à peu son apparence normale et se dépêcha de rentrer chez elle deux cent mètres plus loin.

Elle hésitait à appeler Najcemar. Il lui arrivait la même chose qu'à Isabelle et à Jean-François le soir du massacre au Zénith.

Elle ne comprenait pas. Elle avait peur. Elle était agouissée. Elle décida d'appeler plutôt Isabelle.

– Bonsoir Isabelle.

– Bonsoir Kéria, que se passe-t-il ? Ta voix est bizarre.

– Isabelle, il m'arrive la même chose qu'à toi.

– Comment cela ?

– Je viens de tuer deux hommes qui m'agressaient.

Et tant pis pour Sapiens

– Oh mon Dieu, non !

– Je me suis transformée en bête sauvage, Isabelle .

– Bon. Calme-toi. Personne ne t'a vue ?

– Personne.

– Ok. Nous allons nous réunir tous les quatre pour que je vous explique ce qu'il se passe et nous prendrons nos décisions face à ce problème.

Elle calma la jeune fille du mieux qu'elle put et appela les deux hommes du groupe pour les mettre au courant et leur parler de leur prochaine réunion.

Le mystère de la rue des Abesses

Le groupe de policier qui fut envoyé à Montmartre fit immédiatement le rapprochement avec les attentats du Zénith et le mort de la Sorbonne. Les deux cadavres rue Joseph de Maistre avaient été tués de la même façon sauvage.

Il fallut du temps pour savoir l'histoire de leurs derniers moments. Finalement les inspecteurs purent reconstituer la soirée. Les deux victimes avaient passé quelques heures au café « Le bon coin » comme presque tous les jours. Ils n'avaient parlé à personne et en étaient partis ensemble apparemment. Ils n'avaient jamais eu de problème avec les autres habitués ni avec les consommateurs de passage.

Dans le quartier, beaucoup de commerçants les connaissaient bien et tous les respectaient même si certains les craignaient un peu quand ils avaient bu un ou deux coups de trop. Ils étaient aussi un peu gouailleurs et tenaient parfois des propos crus envers les jeunes femmes qui travaillaient dans les hôtels du coin, mais aucune ne s'était jamais plainte.

Les policiers interrogèrent les filles entre deux clients, et l'une d'elles leur dit qu'ils avaient, ce soir-là,

Et tant pis pour Sapiens

plaisanté avec une jeune femme étrangère qui sortait du même bistrot. Une habituée qui venait souvent là avec son copain.

– Cette fois-ci, elle est rentrée sans son père ni son amoureux.

– Son père ?

– Oui, parfois son père venait la chercher et ils se dirigeaient ensemble vers le haut de la rue, vers la rue des Abesses.

– Et elle connaissait les deux victimes ?

– Ah, ça j'en sais rien. Vous savez, moi je recherche des clients, je regarde pas les habitants du quartier vivre leur vie.

Le patron confirma qu'une demoiselle suédoise ou quelque chose comme ça venait trois ou quatre fois par semaine retrouver un jeune homme français. Ils travaillaient sur des dossiers et parlaient souvent d'histoire. Elle était jeune et jolie, habillée assez court et plutôt sexy. Parfois un troisième homme venait les rejoindre et il repartait avec elle. Probablement son père car il avait lui aussi un accent bizarre.

L'enquête se poursuivit pour découvrir qui était cette jeune femme. Mais elle ne revint pas retrouver ses amis et d'ailleurs les deux hommes qui l'accompagnaient toujours ne revinrent pas non plus. Les interrogatoires du voisinage menés rue des Abesses et rue Joseph de Maistre ne donnèrent rien.

Et tant pis pour Sapiens

Bizarrement, aucun policier ne pensa à la jeune danoise du Zénith qui habitait pourtant dans le coin.

La police orienta alors son enquête vers les familiers des victimes. Certains n'étaient pas très nets. Le fils d'un des deux gars était un drogué notoire, l'autre avait divorcé parce que sa femme le trompait. Il avait une maîtresse qu'il voyait de temps à autre quand le mari n'était pas là. En questionnant la famille, ils découvrirent que la fille du plus grand accordait ses faveurs au plus petit et elle reconnut qu'elle se faisait parfois payer par des voisins.

– Oui, je l'ai même vue une fois faire ça avec son père leur déclara un jeune type à moitié drogué.

L'enquête fut donc approfondie dans cette direction et finit par se perdre dans d'autres affaires sordides qui n'avaient rien à voir avec leur recherche initiale. Finalement, les policiers qui n'avançaient pas sur ce dossier le mirent de côté pour travailler sur des affaires nouvelles.

À ce stade-là, personne n'eut l'idée de mettre une seule et même équipe sur les trois crimes, à part de noter le nom d'un enquêteur unique à prévenir si d'autres faits similaires se produisaient.

L'explication

La réunion eut lieu trois jours plus tard chez Kéria pour plus de discrétion. Cette dernière accueillit ses amis avec un petit sourire contrit. Elle était manifestement marquée, ses traits étaient tirés, ses yeux rougis manquaient de sommeil, ses cheveux mal coiffés tombaient sur un chemisier terne et une jupe froissée.

Les autres ne valaient pas mieux. Najcemar semblait avoir vieilli de dix ans, Jean-François était blême et Isabelle était saisie de tremblements incontrôlés. Elle prit immédiatement la parole pour ne pas laisser aux autres le temps d'exprimer des ressentis qu'elle aurait du mal à juguler. Elle savait bien que les mots posés sur une idée sont plus forts lorsqu'ils sont entendus.

– Je vais vous expliquer la genèse de notre mal. Puis je vous dirai où nous en sommes dans les recherches et nous discuterons des solutions qui s'offrent à nous. Je vous demande toute votre attention car le début est assez technique.

Ses trois amis acquiescèrent en hochant de la tête. Kéria était assise en face d'elle avec les deux hommes

Et tant pis pour Sapiens

installés de part et d'autre. Isabelle commença ses explications.

– Lorsqu'un virus prophage attaque un organisme vivant il pénètre d'abord une bactérie et s'y reproduit jusqu'à ce que cette dernière meure et expulse tous les virus. Ils vont alors infecter d'autres bactéries du même genre et ainsi de suite. Mais parfois, et c'est le cas qui nous préoccupe aujourd'hui, les virus prophages s'endorment dans la bactérie au lieu de se reproduire. On appelle ça une phase lysogénique.

– Tu veux dire que ce n'est pas courant ?

– En tout cas, nous ne connaissions pas cela avant ma découverte. J'ai fait une communication au monde scientifique international à ce propos et du coup il y a plusieurs équipes qui travaillent dessus maintenant. Sauf que dans notre cas précis, le virus en question attaque les cellules nerveuses et non des bactéries.

– C'est quoi la différence ?

– Attendez. Il me faut d'abord finir mon explication. En gros, les virus qui sont en phase dormante communiquent avec les bactéries environnantes et leur demandent de bloquer la multiplication des virus qui les contamineront pour qu'ils s'endorment aussi. J'ai appelé cela l'arbitrium. C'est astucieux car la bactérie, elle, continue de se multiplier et donc le virus se multiplie aussi sans risquer de tuer la bactérie. Vous comprenez ?

Et tant pis pour Sapiens

– Je crois, oui. En fait, si c'est le virus qui se multiplie, il tue la bactérie et quand toutes les bactéries sont tuées, il meurt aussi, forcément, dit Kéria.

– Et s'il dort, la bactérie continue à vivre et c'est elle qui se multiplie compléta Jean-François.

– Oui, mais quand le virus attaque-t-il l'organisme ? demanda Najcemar.

– Bravo, vous avez compris. Le virus se réveille à un moment clef, se développe très vite et perturbe la communication des bactéries entre elles. À ce jour, et c'est l'objet de mes nouvelles recherches, nous ne savons pas ce qui déclenche le réveil du virus. Or je vous ai dit que dans notre cas, ce virus prophage attaque les cellules nerveuses et non les bactéries, mais il agit exactement pareil.

– Donc, ce virus déclenche en nous une réaction à un moment donné, demanda Najcemar.

– Oui. Et il dicte à notre cerveau une transformation physique et une réaction de défense primaire, animale ; une réaction de survie, par l'intermédiaire de notre système nerveux.

– Et tu ne sais pas où, quand ni comment cela se déclenche ?

À partir de là, ils se mirent à échanger sur les différentes possibilités et Isabelle leur répondit du mieux qu'elle pouvait. Jusqu'au moment où Najcemar posa la question que redoutait Isabelle.

Et tant pis pour Sapiens

– Mais au fait, comment le virus contamine-t-il les gens ? Comment avons-nous été touchés par cette horreur ?

– ...Eh bien, hésita-t-elle, je pense que c'est en le touchant. En touchant un sujet contaminé. Par simple contact.

– Tu veux dire que tu as contaminé Jean-François qui a sans doute infecté Kéria lors de ses cours et elle m'a transmis le virus aussi ?

– Comment cela Najcemar tu as eu une manifestation de la maladie ? Demanda Isabelle.

La conversation s'emballa. Chacun raconta les derniers événements et ce qu'il avait caché jusque-là. La situation était plus grave qu'Isabelle le pensait. Et puis Najcemar, avec sa finesse d'esprit habituelle assena le coup de grâce.

– Mais alors, nous avons probablement contaminé nos conjoints, nos enfants, nos proches collaborateurs etc....

– Qui à leur tour... murmura Isabelle.

Un silence total s'abattit sur le petit groupe atterré. Ils réalisèrent qu'ils étaient peut-être, sûrement même, à l'origine d'une épidémie de violence meurtrière inouïe.

La discussion reprit lentement. Ils étaient plus graves à présent. Leur cas personnel les dépassait et ils mesuraient pleinement toute la gravité de la situation.

Et tant pis pour Sapiens

Ils pensèrent à prévenir les institutions mais très vite ils comprirent que cela les conduirait immédiatement en prison pour assassinat sans résoudre pour autant le problème.

Ils décidèrent que ce n'était pas la meilleure façon de trouver la solution pour arrêter la violence de la maladie et sa propagation. Isabelle décida de communiquer au monde scientifique le danger de la prolifération pour que des équipes travaillent dessus.

Jean-François nota que pour eux, la violence s'était déclenchée par l'angoisse, la peur de mourir. Ils échangèrent longuement sur cette idée. C'était sûrement le chemin à suivre. Il fallait déstresser pour éviter le déclenchement du processus. Ils devaient s'appliquer à diminuer leur stress et à trouver le moyen de supprimer le virus.

– Et que se passe-t-il pour nos chers virus prophages lorsque le phénomène s'est déclenché et que la bactérie est morte ? demanda Najcemar qui avait toujours la bonne question.

– Mais oui. Bravo, oui. La solution est bien là. C'est ça, dit-elle en réfléchissant tout en parlant. Les virus ont développé une communication pour parler aux bactéries et aux cellules afin de les endormir ou de les réveiller quand le moment est venu. Il faut donc trouver le moyen de leur donner l'ordre d'entrer en phase lysogénique, en phase de repos donc, dès les premiers symptômes. Et pendant ce temps nous chercherons aussi le vaccin pour guérir complètement.

Et tant pis pour Sapiens

- Et en attendant ?
- En attendant, on va se calmer et l'on va chercher à se détresser. Qu'est-ce qui vous changerait le plus les idées ?
- Changer d'environnement.
- Des vacances et un grand voyage.
- Un séjour dans une île lointaine.
- Une croisière au paradis.
- Je m'en occupe dit Najcemar.

Ils parlèrent aussi longuement des interrogatoires qu'ils avaient subis et des enquêtes en cours. Ils se sentaient cernés. Pourtant Kéria pensait qu'ils s'en étaient plutôt bien sortis et comme personne ne les recherchait à sa connaissance, pour les crimes de Montmartre elle remonta le moral de tout le monde. Ils décidèrent néanmoins de ne plus fréquenter le bar pendant quelque temps. Najcemar décida cependant d'avancer le voyage et leur proposa de partir dès les vacances de Toussaint qui arrivaient dans les jours suivants.

Ils étaient heureux d'avoir presque trouvé la solution. Déjà, ils sentaient en eux comme une transformation salvatrice. Ils se quittèrent plein d'espoir et avec un moral retrouvé après qu'Isabelle leur ait dit qu'elle activait son équipe sur la recherche liée à la communication des prophages.

Le voyage de rêve

Destination Caraïbes

Najcemar se renseigna donc auprès de plusieurs agences. Il était trop tard pour trouver une croisière maintenant, mais Nouvelles Frontières lui proposa à prix « dernière minute », un séjour à Sainte-Lucie, une île des Antilles encore peu connue du grand public, au sud de la Martinique.

Il y avait un vol quotidien vers Fort de France, avec leur compagnie dédiée Corsair, puis une navette aérienne de dix minutes de vol pour Castries la capitale de Sainte-Lucie. Pas de formalité administrative, la carte nationale d'identité suffisait et le passeport de résident étranger en France aussi.

Najcemar les réunit à nouveau chez Kéria :

Et tant pis pour Sapiens

– Il n’y a que six heures de décalage entre la France et Sainte-Lucie. En partant à midi, nous arriverons neuf heures après, mais il sera là-bas quinze heures seulement.

– C’est une île française demanda Kéria ?

– Oui et non. Elle fut française mais convoitée par les anglais. Aujourd’hui elle est indépendante mais reconnaît la Reine d’Angleterre comme chef d’État. On y parle l’anglais et le créole, un dérivé du français, répondit Najcemar.

– Et ça coûte combien le séjour ?

– L’agence nous propose un bungalow pour trois mille euros la semaine et le vol à huit cent euros aller-retour par personne. Cela ferait mille trois cent euros chacun.

– Je ne comprends pas tes comptes. Nous sommes quatre, non ?

– Non. Il y aura aussi ma femme et probablement le mari d’Isabelle. Nous ne pouvons partir pour un tel voyage sans eux.

– Cela va compliquer les choses reprit Jean-François.

– J’y ai pensé. On dira que vous êtes en couple Kéria et toi. Il y a trois chambres.

– Pour moi ça me va déclara Isabelle.

Et tant pis pour Sapiens

– Pour moi aussi en ce qui concerne l'hébergement, mais mille trois cent euros, ça me fait beaucoup dit Kéria.

– Moi pareil enchérit Jean-François. Et il y aura la nourriture et les faux frais en plus. Je ne sais pas si...

– Je prends en charge ton voyage le coupa Isabelle.

– Mais je ne peux pas...

– Tu me rembourseras cet été quand tu auras travaillé.

– Je fais pareil pour toi Kéria.

– Mais Najcemar, je ne travaillerai pas cet été.

– On s'arrangera. Allez, c'est dit, on part. Je confirme la réservation. Préparez vos valises pour samedi prochain.

– Dans trois jours ?

– Dans trois jours.

Il ne resta plus qu'à convaincre Corine et Denis. Quand Najcemar en parla à sa femme, elle accepta tout de suite, toute heureuse d'avoir une occasion magnifique de resserrer les liens avec lui.

Elle pensa aux discussions passionnées qu'ils avaient encore il y avait quelques années voire quelques mois quand ils se retrouvaient dans un bistrot du quartier latin autour d'un déjeuner rapide. Elle se remémora les sorties au théâtre et les visites aux expositions culturelles de la ville.

Et tant pis pour Sapiens

Elle se replongea dans les journées délicieuses passées en vacances dans le Luberon, quand ils partaient se promener à travers la nature si riche de la région, et découvraient ensemble avec leurs fillettes la beauté sauvage des paysages.

Elle se vit vivre une semaine de rêve avec l'homme qu'elle aimait dans cet environnement exceptionnel et y aller avec ses amis ne la gênait pas.

Ce fut un peu plus difficile avec Denis. Lui ne se projetait pas sur un avenir incertain. Le problème qui le rongait était justement lié à la présence de Najcemar dans le groupe d'amis. Il soupçonnait sa femme d'entretenir avec lui une relation coupable. Isabelle dut se faire très convaincante et lui promettre de passer son temps avec lui presque exclusivement pour réussir à le décider.

Mais le problème venait aussi du remplacement de Denis pour ses émissions radiophoniques. Il trouva toutefois un collègue qui fut accepté par le rédacteur en chef de la radio et il put partir aussi.

Kéria était toute heureuse de ce voyage. Elle apprendrait à mieux connaître la femme de son amant, elle le verrait vivre avec sa femme et pourrait en tirer des conclusions. Elle se demandait en effet si Najcemar était distant ou pas avec son épouse, quel type de conversation il pouvait avoir avec elle, quel ton utilisait-il avec elle et surtout s'il la regardait avec amour, tendresse ou indifférence.

Et tant pis pour Sapiens

Et puis, elle observerait aussi comment Jean-François vivrait le quotidien d'Isabelle auprès de son mari. Serait-il jaloux, énervé, sans réaction notable ? Tenterait-il de la voir en cachette pendant cette semaine si particulière ?

Et comme Jean-François et elle seraient dans la même chambre tous les soirs, elle pourrait peut-être voir aussi quel était le niveau de sa séduction sur le jeune homme.

Jean-François restait le moins emballé par ce voyage mais il pensa que cela l'éloignerait de Paris, des enquêtes et que passer une semaine dans une île paradisiaque lui ferait le plus grand bien. Il craignait toutefois la présence de Denis et devrait surveiller ses réactions si Isabelle avait des gestes de tendresse ou plus envers son mari.

Aucun des quatre ne pensa aux conséquences que pouvaient avoir la promiscuité des couples par rapport à leur maladie ni aussi et surtout, vis-à-vis de la contamination possible des habitants de l'île. N'allaient-ils pas faire de ce paradis un enfer ?

Un éden nommé Cap Maison

Ils se retrouvèrent le samedi qui suivit à l'aéroport Charles de Gaulle. Les deux conjoints, Corine et Denis, se présentèrent aux autres et Denis, méfiant, salua froidement Najcemar.

– C'est vous qui avait eu cette idée fumeuse ?

– Vous voulez dire fabuleuse, c'est ça, répondit le Finlandais marquant un étonnement certain. Je ne suis pas encore un parfait francophone.

– Ouais c'est ça. Dans ce paradis je serai là tout le temps à profiter de ma femme et il ne faudra pas que quelqu'un d'autre s'en approche. C'est clair ?

– Oh mais si Sainte-Lucie est un paradis, ce n'est pas l'Éden avec son serpent tentateur. Et puis vous ne serez pas seul à protéger Isabelle, il y aura aussi Jean-François et même moi, si besoin, lui répliqua finement Najcemar.

Denis fut troublé par cette réponse mais ne voulut pas creuser davantage. L'embarquement était annoncé. Ils se dirigèrent vers la salle dédiée et peu de temps après les trois couples étaient confortablement installés dans l'avion. Le voyage se passa bien, le temps leur

Et tant pis pour Sapiens

parut court grâce au service permanent des hôtes et aux films qu'ils purent visionner sur leur écran personnel.

La chaleur légèrement moite de la Martinique les accueillit. Il faisait un beau soleil, le ciel d'un bleu plus soutenu qu'en métropole ressortait mieux au-dessus de la flore si verte et ses fleurs si colorées. L'air marin se mêlait aux senteurs fruitées des cultures voisines. Ce mélange d'effluves capiteux avait tendance à les rendre légers, heureux, béats.

Leur correspondance se fit une heure après. Le petit avion ne contenait que dix places et ils eurent l'impression qu'ils volaient dans une limousine de luxe. Un peu bruyante, certes, mais le voyage fut très court.

Sainte-Lucie était une petite île montagneuse volcanique très verdoyante. L'avion survola le relief, le pilote leur indiqua les deux pitons, les monts emblématiques du sud de l'île qui figurent d'ailleurs sur le drapeau national, avant de se poser sur la petite piste de l'aéroport George F.L. Charles, premier Premier Ministre de l'île lors de l'indépendance, à deux kilomètres de la capitale Castries.

Ce fut magnifique car la piste d'atterrissage longe une splendide plage de sable fin. Ils avaient la mer à leur gauche, bleue, translucide par endroits, et la verdure flamboyante de couleurs vives sur leur droite.

Un mini car les attendait pour les emmener jusqu'à leur location, au nord de l'île face à la Martinique, dans

Et tant pis pour Sapiens

le complexe de Cap Maison. Situées au sommet d'une colline qui se terminait par une falaise, plusieurs villas constituaient un petit village de type colonial dont les rues étaient toutes fleuries. Leur petite maison avait trois chambres qui s'ouvraient toutes sur une terrasse circulaire, un vaste salon, une cuisine et deux salles d'eaux.

– Regarde Jean-François, s'extasia Kéria. La baie vitrée de la chambre donne sur un vieux fort en bas de la falaise, tout au bord de la mer.

– C'est absolument fabuleux lui répondit-il en ouvrant la partie coulissante de la baie.

Aussitôt un agréable vent s'engouffra dans leur chambre en faisant frissonner les voiles qui servaient de rideaux. Le lit à baldaquin vit également ses voilages blancs vaporeux bouger sous la caresse du vent léger. Kéria le remarqua immédiatement mais ne fit aucune remarque. Aussi loin que portait le regard, la mer bleue reflétait le ciel et les éclats du soleil qui commençait déjà à rougeoier vers l'horizon.

Les deux autres chambres donnaient du côté de la Martinique et surplombaient un espace commun, avec une piscine autour de laquelle des tables étaient protégées de l'ardeur du soleil par de grands parasols en tissu épais écru qui apaisait la vivacité des couleurs renvoyées par les palmiers, les hibiscus, les frangipaniers et les bougainvillées violacées.

– Tu sens cette odeur particulière de l'air ?

Et tant pis pour Sapiens

- On dirait la senteur des bananes répondit Denis.
- Oui, mais il y a autre chose de plus sucré on dirait.
- J'ai cru remarquer en montant tout à l'heure de l'aéroport de la canne à sucre.
- Ce doit être cela. Quel mélange !

Corine et Najcemar étaient eux aussi émerveillés. Ils admiraient depuis la terrasse les petites maisons disséminées le long de la pente douce qui menait à la plage de sable fin en contrebas. Elles étaient toutes blanches, certaines avaient une plate-forme couverte de toile en guise de toit. Ceux-ci étaient tous bariolés de couleurs différentes. Les maisons semblaient avoir poussé sans plan précis et se trouvaient disséminées dans tous les sens, un peu partout, au petit bonheur.

– Cap Maison est une trouvaille merveilleuse mon chéri dit Corine.

– Je ne le savais pas. Mais je crois que l'on aura du mal à quitter cet endroit dans sept jours.

– Ne parle pas de ça. Nous allons en profiter au maximum. Nous serons libres comme ce petit oiseau qui vient butiner le flamboyant devant nous.

– Enfin le paradis, dit-il tout bas en regardant le soleil orange disparaître doucement derrière quelques nuages violets à l'horizon.

– Oui, le paradis mon amour. Pour nous. Pour nos retrouvailles.

Et tant pis pour Sapiens

Ce soir-là, ils dînèrent des victuailles offertes par la direction du complexe hôtelier, simplement de fruits de mer, de langouste servie avec une sauce homardine épicée, accompagnée de légumes du terroir et pour finir d'une glace à la banane chantilly, le tout relevé par un petit vin rosé de Californie très frais.

Puis ils passèrent la soirée sur la terrasse à discuter en admirant le paysage seulement éclairé des lumières parsemant la butte et de la lune qui montait doucement dans le noir profond du ciel étoilé. De temps à autre, on entendait le bruissement furtif d'un petit chasseur nocturne ou le chant roucoulant d'un oiseau de nuit.

Enfin, un peu fatigués par le voyage, ils allèrent se coucher. Kéria fit mine de découvrir seulement à ce moment que la chambre qu'elle partageait avec Jean-François n'avait qu'un seul lit. Large certes, mais unique.

– Comment allons-nous faire demanda-t-elle à son ami ?

– Eh bien, je dors une heure, tu me réveilles et prends ma place pendant une autre heure et ainsi de suite. Qu'en penses-tu ?

– Nooonn. Tu plaisantes dit-elle incrédule.

– Mais oui Kéria, s'esclaffa le jeune homme. Bon, alors si tu me promets de ne pas me violer on dort ensemble.

Et tant pis pour Sapiens

– C'est toi qui dois promettre lui répondit-elle en pensant « même si pour moi ce ne serait pas un viol ».

– D'accord. Il ne t'arrivera rien que tu ne souhaites pas. Promis.

Et il se coucha après s'être déshabillé discrètement. Kéria se dévêtit devant lui sans se cacher le moins du monde et se glissa dans le grand lit soyeux seulement vêtue de son slip. Leur nuit fut assez agitée et électrique car dès que l'un touchait l'autre, il avait une réaction brusque de séparation. Enfin, surtout quand l'une touchait l'autre.

Et puis surtout, dans le courant de la nuit, ils entendirent des bruits très explicites provenant d'une chambre voisine.

Isabelle et Denis, quant à eux, s'allongèrent dans leur lit bien sagement. Mais Isabelle ne pouvait s'empêcher de penser à ce qui risquait s'arriver dans la pièce d'à côté. Elle était nerveuse, ne cessait de bouger et de se retourner dans le lit. Denis, qui ne pensait qu'à ça, ne voulait pas avoir l'air de profiter de la situation pour lui faire l'amour alors qu'ils ne le faisaient plus depuis plusieurs mois.

Comment pourrais-je l'aborder sans qu'elle me repousse se disait-il ? Pourtant il aurait tellement aimé retrouver les instants intenses qu'ils vivaient ensemble dans le passé. Il aurait aimé qu'elle se blottisse contre lui, recroquevillée en chien de fusil contre son torse.

Et tant pis pour Sapiens

Dans ces moments-là, il lui parlait de tout et de rien ou bien encore des gens extraordinaires qu'il avait rencontrés pour ses interviews tout en la caressant doucement du bout de ses doigts sur le dessous des seins, le ventre, les jambes et en remontant avec sa main posée à plat qui ne se refermait sur sa poitrine que lorsqu'il sentait durcir ses mamelons.

À partir de cet instant c'est elle qui donnait le tempo en répondant à son invité par son déhanchement postérieur qui lui massait le bas ventre. Leur nuit était merveilleuse après ces moments intimes d'intense plaisir. Mais il y avait longtemps qu'il avait perdu le chemin et ne savait comment le retrouver sans la mettre dans de mauvaises dispositions à son égard.

Toute la journée, dans l'avion comme depuis leur arrivée, il n'avait eu de cesse de surveiller l'attitude de sa femme vis-à-vis de Najcemar et n'avait rien remarqué de suspect. Il n'avait vu que les regards maternels qu'elle lançait à Jean-François lorsque Kéria se faisait trop câline envers lui.

– Tu as l'air excitée, tendue ou énervée. Que t'arrive-t-il lui demanda-t-il au bout d'un moment.

– Je ne sais pas. La fatigue du voyage peut-être.

– Veux-tu que je te détende avec un petit massage ?

– Un massage comme autrefois ?

– Si tu le veux.

– Et toi, tu le voudrais encore ?

Et tant pis pour Sapiens

– Moi je n’attends que cela depuis longtemps.

Pour toute réponse Isabelle lui tourna le dos, se mit sur le côté et se positionna en chien de fusil.

Denis fut doux et patient à tel point qu’Isabelle monta lentement vers des sommets de plaisirs et l’exprima assez bruyamment. En tout cas, leurs ébats résonnèrent jusque sur la terrasse par les fenêtres ouvertes aux tièdes vents de la nuit.

Cela donna des idées à Corine qui se blottit contre Najcemar et le caressa sans vergogne entre les jambes. Il eut une réaction bien normale, mais comme il avait lui aussi entendu leurs voisins sans savoir vraiment lesquels, il était plutôt énervé et repoussa sa femme.

– Je suis fatigué, laisse-moi.

– Il n’a pas l’air fatigué, lui.

– Qui ? Denis ou Jean-François ?

– Non, ton truc là rétorqua-t-elle en remettant sa main dans l’entrejambe exacerbée de son mari.

– Calme-toi. Tu veux que l’on ameute tout le lotissement nous aussi ?

– Ferme les vitres.

Et comme il ne bougeait pas, elle se leva pour fermer elle-même les baies. Son corps svelte se dessina sous la nuisette vaporeuse quand un rayon de lune l’enveloppa de sa blancheur pénétrante.

Et tant pis pour Sapiens

– Cela ne vient pas de chez les jeunes en tout cas lui dit-elle en se recouchant, ils doivent dormir comme des enfants.

Cela eut le double effet d'apaiser et d'exciter Najcemar qui ne refusa pas, cette fois, les caresses de Corine.

Une matinée tendue

Le lendemain matin, ils furent réveillés par le soleil et le cri perçant des oiseaux dans le ciel. Najcemar ouvrit ses yeux le premier et découvrit Corine emmêlée entre ses membres, la tête enfouie dans le creux de son cou et de son épaule. Il put sentir son odeur légèrement salée par la sueur que son corps dégageait sous l'effet de la température matinale déjà assez élevée.

Cela l'incommodait et il la repoussa sans trop de ménagement pour se lever prendre sa douche. Elle se réveilla à son tour et se rendit compte qu'il la rejetait. Elle en ressentit une amertume vengeresse. Immédiatement, sa colère monta lui redonnant la pleine et totale possession de ses facultés mentales.

- Si je te dégoûte, dis-le carrément.
- Tu ne me dégoûtes pas, C'est ton odeur qui m'indispose.
- Elle ne t'indisposait pas cette nuit quand j'ai remplacé ta maîtresse.
- Tu dis n'importe quoi dès ce matin, la journée va être sympa.

Et tant pis pour Sapiens

– Arrête de me traiter comme ça. Arrête !

– Je te traite comme il me plaît. Ce n'est pas de ma faute si tu sens la sueur.

– Et toi tu sens la trahison !

– Bon c'est assez. Lève-toi, va faire ta toilette et allons prendre le petit déjeuner au restaurant.

Elle se calma un peu et fit ce qu'il lui conseillait. Ils descendirent ensemble quelques instants plus tard et s'installèrent à une table où plusieurs vacanciers dégustaient déjà leur collation du matin.

Ils mangèrent en silence jusqu'à l'arrivée de Denis et d'Isabelle qui prirent place à côté d'eux, les autres touristes ayant fini.

– Vous avez bien dormi ?

– Oui, mais la nuit a été courte répondit Corine.

– Ah ? C'est le décalage horaire, repris Denis.

– Pas seulement, pas seulement.

Un petit silence gêné plana sur le groupe.

– Que devons-nous faire aujourd'hui demanda Najcemar en regardant Isabelle ?

– C'est toi qui as organisé tout cela, non ? Je crois que chacun fait ce qu'il veut ce matin et il y a un tour en bateau prévu cette après-midi.

Et tant pis pour Sapiens

– Oui, c'est ça. Je vais aller confirmer la promenade en mer et voir comment nous pouvons aller voir les fameux pitons.

Les « jeunes » arrivèrent à ce moment-là.

– Bonjour les jeunots s'exclama Corine avec un grand sourire.

– Bonjour tout le monde.

– Alors vous êtes ok pour la découverte de la faune aquatique en bateau à fond de verre cette après-midi ?

– Oui oui répondit Jean-François avec un air bougon.

– Tu n'as pas l'air enthousiaste.

– Si si.

– Tu es malade ?

– Contrarié. Depuis cette nuit.

– Ah bon ? Et pourquoi demanda Corine, amusée.

– Cela me regarde répondit-il, hargneux.

Plus rien ne fut échangé alors et chacun se concentra sur son bol et son assiette de victuailles, jusqu'à ce que Najcemar se lève et déclare qu'il allait au port. Il prit le combi de huit places qu'il avait loué depuis la métropole et qui les attendait sur le parking.

– Attends, je viens avec toi lui demanda Denis.

– Ok mais dépêche-toi.

Et tant pis pour Sapiens

Le groupe se leva et tous remontèrent vers la villa. Les conversations reprirent lentement pour évoquer les visites prévues et les réjouissances aussi. Il était prévu d'assister ce soir même à une sorte de démonstration de danses locales par un groupe autochtone. Le lendemain serait consacré à la visite des volcans des deux pitons en passant par la Soufrière, petit village typique anciennement capitale de l'île.

Najcemar et Denis partirent ensemble vers le port. La route descendait en lacets à travers la flore multicolore. Ils roulaient fenêtres ouvertes et profitaient des senteurs enivrantes exhalées par les fleurs et les plantes tropicales mêlées de l'odeur de la terre humide.

– Alors dis-moi, demanda Najcemar au bout d'un moment, vous avez fait exploser le hit-parade hier soir. Isabelle avait l'air très heureux.

– Ah oui, c'est donc ça. Excuse-nous, on ne s'en est pas rendu compte.

– C'est dans ses habitudes d'être expressive comme ça ?

– Ben, c'est un peu intime ce que tu me demandes lui rétorqua Denis, agacé.

– Oh, c'est juste pour savoir si on doit acheter des boules Quies pour le séjour.

Et tant pis pour Sapiens

– Ouais, ben t'as qu'à t'occuper de Corine comme il faut et c'est vous que l'on entendra.

– Tu sous-entends que je ne sais pas faire l'amour, s'exclama Najcemar vexé.

– Arrête de parler de ça, tu veux ?

La conversation s'arrêta là-dessus car ils venaient d'arriver au port. Ils allèrent voir la marina où se trouvaient les bateaux touristiques et discutèrent avec le pilote du bateau qui leur confirma bien la promenade.

– Vous se'ez avec un aut'e g'oupe de quat' pe'sonnes. Nous pa'ti'ons à quinze heu'es p'écises et la « c'oisiè visite » du' t'ois heu'es, leur déclara le capitaine avec son accent adorable.

– On pourra se baigner aussi ?

– Ah oui. C'est possible. Mais sans masque. Je fais pas la plongée sous-ma'inne.

– Très bien. À cet après-midi alors.

Et ils remontèrent à leur villa après avoir fait un petit tour du centre-ville. Denis était toujours contrarié et ne décrocha pas un mot à Najcemar durant le trajet. Décidément, ce séjour commence mal se dit ce dernier in petto. Il eut une pensée fugace sur le motif initial de leur voyage qui semblait partir en vrille.

Le combat des titans

L'embarquement se fit sans problème et chacun put s'asseoir sur des bancs latéraux, découvrant sous leurs pieds le fond marin. Le paysage féérique qu'ils découvrirent dès le début les laissa pantois. La nature explosait ici sous quelques mètres d'eau. Les couleurs flamboyaient sous les rayons du soleil qui pénétraient profondément dans cette eau claire et pure.

Arrivé au large, près d'un récif, le bateau ralentit et l'un des matelots se mit à l'eau précautionneusement avec un sac à la main. Il commença à éparpiller dans l'eau de la nourriture. Aussitôt des dizaines de petits poissons arrivèrent de toutes parts et le spectacle multicolore émerveilla les touristes.

Najcemar et Jean-François demandèrent à plonger eux aussi. Le capitaine leur conseilla de le faire plus tard et ailleurs. C'était relativement dangereux ici car des prédateurs pouvaient toujours arriver pour manger les petits poissons, mais Najcemar passa outre et sauta par-dessus bord.

Le bruit de son plongeon se répercuta loin au travers des récifs et les ondes touchèrent un squalo qui rodait dans les environs. Il s'approcha, curieux, puis

Et tant pis pour Sapiens

sentit les poissons en nombre et aperçut les nageurs. Le matelot remonta rapidement à bord, mais le requin se précipita sur Najcemar avant qu'il ait eu le temps de se mettre à l'abri.

Le prédateur le toucha d'abord du museau pour tester sa réaction. Une terreur sans nom envahit le finlandais. Le squalo revenait vers lui. Le groupe de touristes suivait cela avec horreur au travers du plancher de verre. Le pilote faisait des tours avec le bateau pour effrayer le poisson géant qui faisait bien trois ou quatre mètres de long.

Najcemar libéra ses virus et la transformation physique commença. Ses épaules s'élargirent et doublèrent quasiment de volume. Ses bras s'allongèrent de moitié ainsi que ses doigts dont les ongles se transformèrent en griffes puissantes. Ses jambes doublèrent en musculature et ses pieds se muèrent en serres acérées. Son visage s'allongea, sa bouche devint proéminente et ses dents se transformèrent en pointes de dix centimètres au moins. Son crâne s'allongea en pain de sucre avec une crête osseuse coupante comme un rasoir.

Le combat avec le squalo commença par une attaque de Najcemar. Après avoir pris une grande respiration en surface, il plongea vers le poisson géant. Il enfonça sa main gauche dans le flan du requin et le mordit juste à côté de son aileron.

Le prédateur des mers se retourna brusquement, la gueule ouverte, toutes dents dehors. Il réussit à

Et tant pis pour Sapiens

effleurer une jambe du plongeur. Sous la douleur, Najcemar réagit en fonçant tête la première dans le flanc du poisson qui s'ouvrit largement. Leur sang se mêlait dans les eaux claires et filait avec le courant. D'autres requins furent attirés sur le lieu du combat.

Les spectateurs étaient médusés par ce qu'ils voyaient. Le groupe comprenait ce qu'il se passait, mais pas les quatre autres touristes. Les deux femmes poussaient des cris horrifiés tandis que les hommes étaient pétrifiés.

Le capitaine se saisit d'un fusil et put tirer sur le requin. Le matelot qui avait nourri les poissons put hisser Najcemar en l'attrapant par un bras quand il remonta pour respirer. Mais celui-ci, tout entier dans son combat pour la survie, le lacéra en profondeur. Le matelot ne lâcha pas prise et réussit à le faire tomber dans le bateau au moment où les autres requins se jetaient sur leur congénère blessé pour le dévorer.

Najcemar se rendit compte immédiatement qu'il était sauvé et retrouva rapidement sa forme humaine devant les autres voyageurs choqués. Le capitaine soigna rapidement le matelot avant de mettre cap vers le port. Corine s'occupa de nettoyer les blessures de son mari.

- Que s'est-il passé demanda une femme du deuxième groupe.
- Un requin l'a attaqué, vous avez bien vu.
- Oui, mais il s'est transformé !

Et tant pis pour Sapiens

– Il est comme ça, c'est un champion de culturisme et il manipule ses muscles comme il veut.

– Mais il a quasiment tué le requin à lui tout seul reprit un homme, sans doute son mari ou son compagnon.

– Non, ça c'est ce que vous avez cru parce que vous étiez choqué et terrifié. Le sang que vous avez vu est le sien. Mais ce n'est qu'une éraflure superficielle. Regardez, sa femme l'a déjà soigné, répondit Jean-François.

Les quatre autres passagers ne crurent pas un mot de cette explication, mais ils n'osèrent insister quand il rajouta :

– Vous avez vu comment il se met quand on l'énerve ? Alors vaut mieux ne pas le mettre en colère et ne plus parler de cela.

Le capitaine ne leur dit pas un mot quand ils débarquèrent, mais s'adressant au deuxième groupe, il leur recommanda de ne pas en parler pour ne pas affoler les touristes et lui bousiller sa saison.

Nos amis remontèrent à la villa silencieusement mais dès qu'ils furent à l'intérieur, les questions fusèrent.

– C'est quoi ce qu'il s'est passé dans l'eau, demanda Denis.

– Najcemar s'est mis en colère répondit Jean-François.

Et tant pis pour Sapiens

- Tu te fous de moi, gamin ?
 - D’abord je ne suis pas un gamin. Alors t’arrête de m’appeler comme ça.
 - Et moi je ne suis pas un imbécile. Alors répond.
 - Demande à ta femme.
 - Isabelle ?
 - Comment avez-vous vécu ces moments tous autant que vous êtes dit-elle pour toute réponse.
 - Moi je commençais à surchauffer répondit Kéria.
 - Moi aussi avoua Jean-François.
 - Et toi Corine ?
 - J’ai ressenti quelque chose de bizarre en moi. Une sorte de bouillonnement. Je n’avais pas peur, j’étais prête à plonger pour l’aider.
 - Alors et toi Denis ?
 - Non mais de quoi parles-tu ? Bien sûr que j’ai éprouvé quelque chose. De la colère, de la crainte, l’envie de tuer ce requin, aussi. Alors tu me réponds ? Que s’est-il passé ?
 - Vous êtes contaminé aussi. C’est ce que nous craignons.
- Et elle se mit à expliquer tout depuis le début. Corine et Denis furent effarés.
- Et tu n’as pas de solution ?

Et tant pis pour Sapiens

– J’y suis presque. Je pense que j’aurai ça dans un mois ou deux. Il faut trouver le moyen de donner aux virus l’ordre d’entrer en phase lysogénique, en phase de repos donc, dès les premiers symptômes de la maladie. Cela bloquera le processus de prolifération de ce virus du diable et le déclenchement de la violence. Pendant ce temps nous chercherons le vaccin pour guérir complètement. Mon équipe travaille d’ailleurs déjà dessus en ce moment. Nous allons bientôt trouver, nous y sommes presque.

Cela calma tout le monde et les tensions diminuèrent petit à petit. Ils décidèrent même d’aller à la fête prévue le soir avec le groupe local de danses et de chants. Après un repas pris sans grand entrain, ils s’installèrent près de la piscine et sirotèrent un digestif maison alcoolisé à souhait.

La soirée fut enfin une belle et bonne parenthèse qui les détendit vraiment. Ils se laissèrent emporter par les rythmes joyeux et insoucians de la musique antillaise. Les filles se firent inviter à entrer dans des danses toutes en rondeurs et en lascivité. Les hommes en furent tout émoustillés. Ils ne tardèrent pas à se mêler aux danseurs locaux pour tenter vainement de rivaliser de souplesse et de grâce.

Les rythmes des tambourins, saccadés et lancinants finirent presque par les envoûter. D’autant que tout cela était largement arrosé d’un cocktail au rhum spécial, très doux, mais très alcoolisé. Ils chantèrent et

Et tant pis pour Sapiens

rirent beaucoup, oubliant complètement leurs soucis du moment.

Quand ils rentrèrent, l'ambiance du groupe était au beau fixe. La nuit fut plus calme sauf chez Kéria et Jean-François. Ce dernier, légèrement ivre et excité eut des idées que Kéria accueillit avec délice et volupté, tout en faisant bien attention à ses expressions vocales.

Sur la route des volcans

Le lendemain fut consacré à la visite des volcans. Ils partirent toute la journée et passèrent des moments inoubliables sur les deux pitons. La vue qui se dégageait des sommets permettait de voir au large l'île Saint-Vincent et quelques îlots des Grenadines.

Le ciel était d'un bleu soutenu parsemé de quelques petits nuages blancs, la mer d'un bleu outremer éclairé du blanc mousseux de la crête des vagues, les volcans d'un vert foncé tacheté d'éclats vifs de jaune, de bleu et de rouge, avec de-ci de-là, des tâches ocrées par le soufre qui s'échappait des gueules fumantes des volcans.

Ils déjeunèrent dans un petit restaurant en plein air où on leur servit des crustacés d'une fraîcheur inouïe. Ils dégustèrent un poisson bleuté dont le flanc était coupé par une ligne orangée bordée de petits points ronds verts. D'abord réticents, puis curieux de goûter ce poisson particulier, ils en apprécièrent grandement la chair goûteuse légèrement épicée.

En rentrant, ils prirent la route du sud par le Vieux Fort, puis traversèrent Preslin sur la côte est, filèrent jusqu'à Dennery avant de repiquer plein ouest vers

Et tant pis pour Sapiens

Castries à travers les collines du centre de l'île. Durant tout leur périple ils discutèrent des merveilles entrevues et ils profitèrent des vents doux qui leur arrivaient de l'océan avec leur goût iodé. Le soleil se couchait déjà et la route qui serpentait au milieu des champs de cannes à sucre devenait moins facile.

Brusquement, au croisement d'un chemin qui sortait d'un champ, une camionnette chargée de tiges de canne leur coupa la priorité et Najcemar dut faire une embardée qui envoya leur minibus au bord du fossé. Aussitôt Denis se précipita vers le conducteur de l'autre véhicule qui s'était arrêté pour les aider.

Denis se fâcha immédiatement car l'autre conducteur était à moitié ivre. Une bagarre éclata entre les deux hommes. Le passager de la camionnette agricole se mêla au pugilat ce qui entraîna Jean-François dans le combat. Les deux européens se laissèrent submerger par la colère et les virus prophages enclenchèrent leur processus.

Ce fut bref mais d'une violence extrême. Avant que Kéria et Corine ne puissent intervenir, les deux îliens étaient déchiquetés. Le groupe fut encore une fois terrifié. Ils ne purent que repousser les victimes sur le bord de la route, les cachant plus ou moins derrière la camionnette. Puis ils reprirent la route en silence vers Castries. Cette fois, leurs vacances étaient bien gâchées.

Ils ignoraient qu'un troisième homme travaillait dans le champ. En entendant la rixe il se précipita sur

Et tant pis pour Sapiens

la route pour voir ce qu'il se passait et aider éventuellement ses parents. Il ne vit pas la voiture du groupe mais découvrit son frère et son père en sang et se jeta sur eux pour essayer d'arrêter les hémorragies. Leur sang et des traces de bave des agresseurs se mélangèrent à une plaie toute fraîche qu'il s'était fait dans l'après-midi avec sa machette.

Il était trop tard pour les victimes. Il prit la voiture et alla chercher du secours dans un îlet situé un peu plus loin. Quand la police arriva, il ne put que leur dire qu'il n'avait rien vu mais qu'il était persuadé qu'un autre véhicule était mêlé à tout ça. La police et les secouristes avaient pas mal piétiné les lieux et il fut impossible de relever des traces exploitables.

Ce soir-là, le groupe d'amis ne dîna pas. Najcemar but plus que de raison au pub de l'hôtel accompagné de Denis. Corine se mura dans un silence farouche. Kéria entraîna Jean-François dans leur chambre pour le consoler du mieux qu'elle pouvait. Isabelle essaya de contacter, en vain, ses collègues en France, avant de s'énerver en comprenant le manège de Kéria.

– Tu vas arrêter tes manigances lui cria-t-elle en rentrant brusquement dans la chambre des jeunes gens.

– Que t'arrive-t-il ? S'alarma Kéria.

– Rien. Simplement je vois bien ton jeu pervers avec Jean-François.

– Arrête ! Lui répondit celui-ci.

Et tant pis pour Sapiens

– Toi tais-toi ! Tu n’es qu’un salaud !

– Calme-toi intervint Corine qui venait de se précipiter elle aussi dans la chambre.

Isabelle se rendit compte de la bourde qu’elle venait de faire. Nul doute que Corine avait maintenant réalisé les liens qui l’unissaient à Jean-François. De là à comprendre le reste aussi, il n’y avait qu’un pas. Et précisément, c’est ce qu’il se passait dans la tête de Corine en voyant le visage blême des deux jeunes gens.

– Oh, le salaud ! Il va me payer ça ! Et toi la putain ne t’approche plus de Najcemar ou je t’étripe comme ces malheureux cultivateurs. Compris ?

Elle sortit comme une folle de la chambre pour aller chercher son mari, en bas au bar. Elle y fut en une minute. Pas assez de temps pour se calmer.

– Salopard s’écria-t-elle. J’ai tout compris ajouta-t-elle en lui administrant une énorme gifle.

Il fut complètement désarçonné et chuta de son tabouret haut entraînant avec lui Denis à qui il s’accrocha. Ce dernier tenta sans succès de se rattraper au comptoir du bar et balaya tous les verres qui s’y trouvaient. Les cris de Corine, la gifle et leur chute firent un bruit énorme qui arrêta toutes les conversations des consommateurs.

Le serveur se précipita pour relever les deux hommes tandis qu’un touriste saisissait Corine pour

Et tant pis pour Sapiens

tenter de la calmer. Elle se dégagea avec une brutalité et une force peu commune, l'envoyant plusieurs pas en arrière. Najcemar se relevait à peine, tenant la main du serveur. Elle lui décocha un coup de pied magistral dans les parties sensibles.

– Tu n'en as plus besoin avant longtemps. Ah, je comprends maintenant. Tu m'as vraiment prise pour une gourde. Cela va te coûter cher, salopard.

– Mais Corine, que t'arrive-t-il gémit Denis encore endolori par sa chute.

– Et toi t'as rien vu non plus !

– Mais calme toi voyons lança-t-il.

– Mais tu fais exprès ou quoi ? Cocu magnifique !

– Moi ?

– Mais oui toi, idiot. Toi et moi. T'as rien vu ? hurla-t-elle en redonnant un coup de pied à son mari cloué au sol.

Deux hommes se saisirent d'elle et la maintinrent fermement en lui demandant de se calmer. Petit à petit, sa respiration reprit un rythme normal tandis que Najcemar se remettait de ses douleurs. Denis qui venait seulement de comprendre avait blêmi avant de se précipiter vers la villa.

– Qu'est-ce que m'a dit Corine éructa-t-il en arrivant, l'air menaçant.

Et tant pis pour Sapiens

– Toi tais toi ! Lui intima Isabelle. C'est pas le moment.

L'air qu'elle avait sur son visage eut pour effet de le calmer immédiatement. Elle ressemblait à un loup-garou. Il en eut une telle peur que cela lui enleva toute velléité de polémique.

La nuit fut glaciale. Personne ne dormit. Personne ne cria plus. Personne ne savait plus quoi faire. Le séjour de rêve qui devait les détendre tournait à l'enfer.

Pendant ce temps, en métropole

Ce même jour en France, le corps horriblement mutilé d'une jeune femme fut découvert au lac de Créteil sur la rive près de la mairie et du centre commercial Créteil Soleil. La victime était à demi déshabillée, un paquet de chez un grand parfumeur était à côté du corps et son sac à main n'avait pas été touché.

Le corps déchiqueté n'avait pas été violé mais les sévices corporels horribles avaient rendu malades les premiers policiers qui avaient enquêté sur le crime. Le jeune jogger qui avait découvert le corps était encore choqué par ce qu'il avait vu.

– Je vous appelle car il y a une espèce de gros animal éventré au bord du lac. C'est horrible, avait-il déclaré au téléphone à la police.

– Quel genre d'animal ?

– Ben je ne sais pas, je n'ai pas reconnu tellement c'est en morceaux.

– Bougez pas, ne touchez pas le cadavre et attendez-nous. Une patrouille sera sur place dans cinq minutes. Le jeune homme s'était bien gardé de

Et tant pis pour Sapiens

s'approcher trop de la chose qui gisait là, mais petit à petit, il finit par reconnaître un corps humain. L'horreur lui apparut alors dans toute sa cruauté et il en fut traumatisé.

Très vite le lien fut fait avec les autres assassinats du même genre. Le policier qui s'occupait de ces cas particuliers voulut immédiatement voir les membres du « groupe de la Sorbonne » comme il les appelait. Mais assez étrangement, ils étaient tous en vacances aux Caraïbes.

Les relevés d'usage furent réalisés et aucune empreinte connue ne fut relevée. Pas de trace répertoriée d'ADN non plus sur la victime. Mais tandis que le policier faisait son premier rapport à son commissaire, le téléphone sonna.

– Allô, commissaire, on vient de nous signaler un nouveau meurtre par déchiqùement sur les quais de Seine près du pont Saint Michel.

– Bon sang. On arrive. En route Julliard. On a un nouveau client pour vous au pont Saint Michel.

Les constats furent les mêmes. Sauf que cette fois, on avait un témoin qui avait tout vu depuis le pont.

– Ils étaient deux. Deux hommes qui avaient l'air de se disputer sur le quai là en bas, c'est pourquoi je les ai regardés. Tout d'un coup y'en a un qui a sorti quelque chose de sa poche.

– Quoi, un couteau ?

Et tant pis pour Sapiens

– Je ne sais pas, de là où j'étais je n'ai pas pu voir. En tout cas l'autre est devenu comme un fou à ce moment-là. Il a presque doublé de volume, comme un chat en colère vous savez. Et puis j'ai entendu des grognements, il s'est jeté sur le premier, pas longtemps. Mais il y eut des cris horribles et puis il a fait littéralement voler la victime à trois mètres de là avant de se sauver.

– Par où ?

– Vers le boulevard Saint Michel. Il a monté les escaliers, on aurait dit un lion. Il est allé directement à la fontaine boire ou se nettoyer. Moi je me suis planqué derrière l'arrondi d'un réverbère. Et puis il est parti en remontant le boulevard vers Saint Germain.

– À quoi ressemblait-il ? Comment était-il habillé ? Il faisait quelle taille ?

Les questions fusèrent et le témoin répondit du mieux qu'il put. Un portrait-robot fut dessiné. Un homme d'une trentaine d'années, caucasien, taille moyenne, plutôt trapu, les cheveux foncés. Il avait un blouson marron, un jean, des chaussures de sport et un sac à dos noir avec trois bandes blanches sur le côté. Il marchait en se déhanchant à chaque pas.

Fort de ce signalement, l'inspecteur Julliard reprit tous les dossiers depuis l'attentat et se mit à les épilucher soigneusement. Il cherchait si l'un des témoins ne ressemblait pas au suspect.

Et tant pis pour Sapiens

– Allô, monsieur l'inspecteur, c'est bien vous qui vous occupez du meurtre du lac ?

– Le lac de Créteil ?

– Oui.

– Oui, pourquoi ? Qui êtes-vous ?

– Je suis riverain du lac et j'ai vu aujourd'hui qu'il y a eu un second crime à Paris. Mais le portrait-robot ne ressemble pas à ce que j'ai vu.

– Ce que vous avez vu au lac ?

– C'est ça.

– Mais pourquoi n'avez-vous rien dit avant ?

– J'étais en déplacement professionnel. Je suis rentré cet après-midi.

– Bon, j'arrive. On va parler de tout ça depuis chez vous. Ok ?

– Ok, je vous attends. Je suis Pierre Dumont et il donna son adresse.

Le portrait qu'il fit de l'agresseur ne correspondait pas du tout à celui que le policier avait déjà. Le suspect était grand, de type africain, mince, les cheveux coupés ras, sans doute crépus. Il était habillé d'un jogging bleu clair et blanc qui avait dû être taché de sang.

– Pourquoi ne pas nous avoir appelés tout de suite demanda le policier ?

Et tant pis pour Sapiens

– J’ai vu un gars qui s’approchait en courant et qui s’est arrêté puis a pris son téléphone. J’ai supposé que c’était pour vous joindre. Je me suis vu être mis en retard dans mon travail pour témoigner et j’ai pensé vous appeler aujourd’hui en rentrant. Ce que j’ai fait.

Le policier avait à présent deux suspects. Son enquête avançait, il fallait maintenant que les morceaux du jeu de patience s’imbriquent, mais il lui semblait qu’il manquait encore beaucoup de pièces.

L’affaire se complexifiait et le commissaire décida de créer une section de quatre policiers chargés de ces cas exceptionnels. Tous pensaient que l’enquête serait longue.

Le retour à la norme

Morosité

Le retour de Sainte-Lucie fut sombre. Les derniers jours des vacances avaient permis cependant une grande explication et la clarification des relations sentimentales entre les différents membres du groupe. Le danger avait été grand de voir l'un d'entre eux céder au virus et créer un massacre général. Mais la certitude pour chacun que lui-même serait condamné s'il cédait à ses impulsions calma les ardeurs belliqueuses.

Pourtant, un tournant venait d'être franchi et des mots de ruptures avaient été prononcés. Ainsi Isabelle renonça à fréquenter Jean-François et Denis lui promit de ne plus en parler. Elle ne savait pas si elle allait tenir vraiment sa promesse car l'amour qu'elle portait à son

Et tant pis pour Sapiens

jeune amant était puissant, profond, et pas seulement sexuel. Elle admirait son style général, son physique, son allure, mais aussi son esprit, sa culture, sa façon de s'exprimer.

Elle pensait qu'il avait un grand avenir devant lui et en particulier dans la transmission narrative et scripturale de l'Histoire avec un grand H. Elle l'encouragea à écrire son livre en lui redemandant d'être prudent sur les révélations personnelles.

Najcemar refusa de se séparer de Kéria, mais celle-ci le rejeta au prétexte que sa religion lui interdisait de briser un ménage. Corine la remercia intérieurement, étant prête à pardonner à son mari qu'elle aimait par-dessus tout. Cette dernière espérait bien reconquérir Najcemar par tous les moyens y compris les approches sexy qu'elle avait pour habitude de tenir pour avilissantes. Quant à lui, il fut bien obligé de faire contre fortune bon cœur ne serait-ce que pour ses filles qui lui en voudraient à mort s'il quittait sa femme.

Jean-François décida de se plonger dans l'écriture de son livre mais exigea sous ce prétexte de pouvoir revoir Isabelle ne serait-ce que pour ses conseils éclairant le sujet. Il se réservait ainsi la possibilité de revoir la femme qu'il aimait même si cela ne serait plus comme avant.

Kéria était tombée définitivement amoureuse de lui et rêvait de le séduire. Après tout il était célibataire, il avait son âge ou presque, il était beau, intelligent, et

Et tant pis pour Sapiens

son avenir était prometteur. Elle décida donc de continuer à lui demander son aide pour le tutorat de ses études.

Le groupe se quitta malgré tout assez froidement après avoir récupéré ses valises à l'aéroport Charles de Gaulle et rentra sur Paris dans trois taxis différents, Kéria ayant choisi de faire la route avec Jean-François. Ce fut le seul véhicule où la conversation fut relativement animée.

– Dis-moi franchement Jean-François, que penses-tu de tout cela ?

– Je crois que rien n'est fini et que nous ne venons que nous accorder du temps.

– Tu penses que le groupe se reverra et que tout recommencera comme avant ?

– Pas comme avant, non. Mais nous nous reverrons ne serait-ce que pour faire le point des avancées scientifiques de l'équipe d'Isabelle.

– Je suis sûre qu'elle va vite trouver la solution.

– Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

– Sa détermination à nous sauver.

– Et à sauver l'humanité.

– L'humanité ?

– Ben oui. Nos petites personnes ne comptent pas vraiment. Imagine que des personnes que nous avons fréquentées soient contaminées. Imagine que d'autres

Et tant pis pour Sapiens

crimes horribles soient commis un peu partout. Imagine que nos proches contaminent eux aussi leurs amis, voisins et ainsi de suite...

– Oh mon Dieu. Et cela peut aller vite ?

– Je ne pense pas non. Mais Isabelle doit aller vite et nous nous reverrons bientôt pour en parler, tu verras.

Leur conversation continua ainsi imprudemment sans tenir compte du chauffeur de taxi qui entendait tout cela. Il ne fit pas trop attention au début, mais quand il entendit les mots « contaminés » et « crimes horribles » il tendit l'oreille et se concentra sur leur discussion.

Quand il les déposa chez Kéria qui tint à inviter son compagnon à finir leur échange chez elle, il appela immédiatement le commissariat où il avait l'habitude, en qualité d'indic de la police, de reporter les propos et attitudes litigieux qu'il pouvait saisir dans son taxi.

– Je voudrais l'inspecteur Duparc de la part de Moktar le bosniaque.

– Allô oui, Moktar, tu as levé un lièvre ?

– Je crois. J'ai entendu des gens parler bizarrement des crimes horribles.

– Tout le monde en parle Moktar.

– Oui mais eux en parlait comme s'ils étaient mêlés à tout ça.

Et tant pis pour Sapiens

– Bon, retrouve-moi au bistrot habituel dans une heure.

Le récit du chauffeur retint l'attention du policier qui contacta aussitôt l'inspecteur Julliard. Ce dernier fit le rapprochement avec Kéria, à cause de l'adresse où le taxi avait déposé les jeunes gens. Il fila immédiatement à son appartement.

– Bonjour mademoiselle.

– Monsieur ?

– Inspecteur Julliard. Je suis chargé de l'enquête sur les « crimes horribles ».

– Les crimes horribles ? De quoi parlez-vous répondit-elle en pâlisant soudain.

– Puis-je entrer ?

– Oh, bien sûr dit-elle en s'écartant.

– Je parle des crimes de Créteil et du pont Saint Michel.

– Je ne suis pas au courant. Je rentre de vacances.

– Vous étiez en vacances où ?

– Dans les îles caraïbes pourquoi ?

– Depuis longtemps ?

– Depuis une semaine. Je suis rentrée hier. Mais à quoi riment toutes ces questions ?

Et tant pis pour Sapiens

– Pendant vos vacances il y a eu de nouveaux crimes commis. Ils rappellent celui du massacre auquel vous avez échappé.

– Ah, et alors ?

Petit à petit elle reprenait confiance. Ces crimes ne les concernaient pas et le policier ne pourrait faire aucun rapprochement dangereux.

– Alors j'ai là deux portraits-robots à vous montrer. Connaissez-vous ces hommes, demanda-t-il en montrant les photos.

Kéria les regarda attentivement mais dut dire non au policier.

– Et la personne avec qui vous êtes rentrée hier ne les connaîtrait-elle pas ?

– Comment savez-vous que je ne suis pas rentrée seule ? Vous me surveillez ?

– Dès que les crimes ont été commis je vous ai mise sous protection policière, mentit l'inspecteur. On ne sait jamais. Après tout deux crimes identiques ont été commis près de chez vous.

– Vous pensez que le tueur pourrait m'attaquer ? Mais pourquoi moi ?

– Je ne sais pas mademoiselle. Sauf si le tueur pense que vous pourriez le reconnaître. En tout cas soyez prudente. Une jolie fille comme vous est souvent l'objet de convoitises malsaines.

Et tant pis pour Sapiens

– Vous me trouvez jolie monsieur le policier, dit-elle en minaudant avec grâce.

– Hem, lui répondit-il en reculant vers la porte. Je vous souhaite une bonne journée mademoiselle.

Elle le suivit et ouvrit la porte en souriant. Ses yeux brillaient étrangement.

– Au fait vous ne m’avez pas répondu pour la personne qui vous accompagnait hier soir.

– Oh, oui bien sûr. Il s’agissait de mon ami Jean-François. Voyez-vous j’applique vos conseils de prudence car je suis rentrée tard de l’aéroport hier. Il m’a raccompagnée en taxi et il est reparti aussitôt après m’avoir déposée chez moi. Vous pourrez le joindre chez lui à Maisons-Alfort je suppose.

Le policier rentra bredouille à son bureau, mais décida d’aller voir Jean-François dans l’après-midi. Sa visite ne donna rien de plus. Le jeune homme ne connaissait pas non plus les hommes des portraits robots. Comme l’inspecteur Julliard ne savait justement rien sur ces hommes, il ne put faire aucun rapprochement les liant au jeune étudiant.

Une fois de plus, l’enquête piétinait lamentablement.

Premiers monstres

Le groupe se réunit donc d'urgence car il semblait que l'épidémie ait commencé. Ils discutèrent longuement, sans toutefois pouvoir prendre de décision. Isabelle leur expliqua que son équipe avançait vite.

– Le problème c'est la réalisation d'organismes microbiens génétiquement modifiés dans le but d'imiter la nature. Or la programmation d'un génome est quelque chose de complexe que personne ne maîtrise encore vraiment et en tout cas pas mon équipe.

– Alors c'est foutu.

– Mais non. Au contraire. J'ai eu l'idée, en conséquence, d'imiter la nature au lieu d'inventer des techniques improbables que nous ne dominons pas encore. Le temps presse et je vais chercher comment copier la nature. Comme le virus s'attaque au système nerveux, je vais mettre mon équipe là-dessus.

Et c'est ce qu'elle fit dès ce moment. Elle étudia presque uniquement la manière dont les prophages communiquaient entre eux avec les bactéries et avec les neurones du cerveau.

Et tant pis pour Sapiens

Son équipe et elle accomplirent des heures et des heures de travail chaque jour de chaque semaine. Ils ne s'arrêtaient jamais. Elle avait instauré un roulement pour les week-ends et plus aucun d'entre eux ne comptait ses heures.

Le problème, c'est que d'autres crimes identiques furent commis en province et bientôt un cas fut signalé en Allemagne, puis en Angleterre et bientôt dans l'Île Sainte-Lucie.

– Cette fois, inspecteur Julliard, vous allez me déshabiller complètement tout votre mini groupe. Je veux savoir tout de leur vie, qui ils fréquentent si leurs amis ont des chiens ou que sais-je, qui sont leurs collègues, qui les collègues fréquentent-ils. Je veux savoir où se promènent tous ces gens-là. Ont-ils des vies parallèles. Sont-ils partis en vacances et si oui, où. Ah, et ont-ils emporté leurs animaux ?

– Je vais tout creuser monsieur le commissaire.

– Et vite !

– Je m'y mets immédiatement avec l'équipe.

Julliard contacta les polices des autres pays concernés et ils lancèrent une alerte internationale. Isabelle avait elle aussi relancé les équipes qui travaillaient sur le sujet dans le monde entier. Mais elle fut obligée, elle se sentit obligée, de rendre compte à la ministre de la Santé.

Et tant pis pour Sapiens

– Bonjour madame la ministre, je vous remercie de me recevoir si vite.

– Mon chef de cabinet m'a dit qu'il s'agissait d'un cas d'une extrême importance. Je vous écoute.

Isabelle parla des virus, de leur reproduction, et de leur activation soudaine. Elle mentionna la disparition inquiétante de son collaborateur, laissant entendre qu'il était probablement impliqué dans la propagation à l'humain de cette chose horrible.

– Et que pouvez-vous faire à présent ?

– Nous cherchons la solution madame, mais nous n'avons pas de gros moyens. Il faudrait disposer de plus de personnel, d'autres équipes.

– Votre virus, il ne va pas se propager à des centaines de personnes quand même ?

– Cela va se développer exponentiellement madame la ministre. Les victimes vont se compter par milliers d'ici quelques mois. Imaginez un CRS contaminé qui craque contre des jeunes lycéens lors d'une manifestation un peu chaude, imaginez un automobiliste qui craque dans des embouteillages, imaginez un parent d'élève mécontent d'un enseignant et qui va régler ses comptes à l'école, imaginez...

– Bon, ça va, j'ai compris. La situation est très grave en fait. Nous n'en sommes qu'au début. Je vais vous donner un maximum de moyens et j'alerte les instances européennes et internationales de la santé.

Et tant pis pour Sapiens

La ministre tint parole et Isabelle se retrouva à la tête de plus de cinquante chercheurs qui consacrèrent tout leur temps à ce virus prophage et à ses moyens de communication.

Un groupe de trois chercheurs se pencha sur les neurones. Bientôt, ils lui firent un rapport très intéressant.

– Madame, les neurones sont reliés par les dendrites qui génèrent, vous le savez, des courants électriques. Ces courants s’ajoutent à ceux des corps cellulaires. Mais nous avons découvert que les dendrites émettent aussi des impulsions numériques et analogiques.

– Oui belle découverte, et alors ?

– Jusqu’ici, on croyait que l’influx nerveux était issu du corps cellulaire du neurone et passait de l’un à l’autre par les dendrites. En fait les dendrites génèrent dix fois plus de courant, participant très activement au travail du cerveau dont elles composent quatre-vingt-dix pour cent du volume.

– Je vois. Ce sont elles qu’il faut maîtriser dans le cas qui nous préoccupe, c’est ça ?

– Tout à fait.

– Alors dites-moi ce dont vous avez besoin pour avancer et allez-y, foncez !

Le travail des équipes changea et le temps passé au laboratoire augmenta encore. Elle n’eut plus le temps de voir ses amis du groupe. Najcemar l’appela une fois

Et tant pis pour Sapiens

ou deux, Corine ne la recontacta jamais, Kéria ne lui avait jamais donné de coup de fil et continua comme ça. Jean-François l'appelait plus souvent, mais il craignait toujours de tomber sur Denis.

Il put lui dire toutefois qu'il avançait bien sur son livre. Il omit de dire que Kéria l'aidait bien entre deux séances de câlins coquins. Il aimait toujours Isabelle, mais il avait fini par succomber aux avances de la jeune Danoise.

Kéria venait parfois le voir à Maisons-Alfort, mais ils se rencontraient plutôt chez elle à Montmartre. Elle adorait le regarder, penché sur son ordinateur à écrire des pages et des pages de son roman.

Il pouvait rester concentré des heures, tapotant régulièrement sur son clavier. Parfois, il s'arrêtait et elle pouvait voir ses yeux absents se plonger dans la suite du livre. Puis il reprenait le mouvement agile de ses doigts sur les lettres dépourvues de sens qui, regroupées par la magie de ses pensées, se transformaient en phrases magnifiques.

Kéria ne pensait quasiment plus à Najcemar. Il avait disparu de ses préoccupations, de ses rêves, de ses centres d'intérêts. Quand Jean-François arrivait, son cœur explosait de joie. Sa vie entière tournait désormais autour de Jean-François. Ils commençaient toujours par se toucher, se caresser, se palper, tout en parlant de leur journée. Puis venait l'heure de dîner avant de se mettre à travailler, lui sur son livre la plupart du temps, elle sur ses cours.

Et tant pis pour Sapiens

– Comment fais-tu pour ne pratiquement jamais travailler tes cours ?

– Mais j’y bosse, crois-moi. D’abord j’arrive à me concentrer très fortement lors des cours, je fais mes recherches à la bibliothèque de la fac, et je retravaille dessus quand je suis chez moi.

– Et pourquoi pas ici ?

– Parce que ici, vois-tu, je fais ce qui te plaît. Et que toi, tu aimes bien me voir en tant qu’écrivain. N’est-ce pas ?

– Oh oui, mon poète français. Tu seras l’égal de Victor Hugo, de Voltaire, de Lamartine, de...

– Oui, on verra. Et toi tu es ma muse.

– Je t’amuse ?

– Oui mais non.

– Ah vous les français et votre façon de parler, lui disait-elle en se jetant dans ses bras pour le couvrir de baisers fougueux.

Le temps passait ainsi. Dur et fatigant pour certains, léger et insouciant pour d’autres. Corine et Najcemar se rapprochaient difficilement et reconstruisaient leur couple petit à petit. Ils travaillaient un peu moins, passaient plus de temps ensemble, sortaient de nouveau au théâtre, visitaient les expositions culturelles. Ils s’étaient remis dans les pas de ce qui les avait attirés l’un vers l’autre au début de leur union, pensant que c’était la bonne solution.

Et tant pis pour Sapiens

Mais dans le pays, les agressions sauvages se multipliaient. Il n'y avait pas de semaine, et bientôt pas de jour, où la télévision ne signalait pas un meurtre par déchiquètement comme disaient les reporters. Les gens commençaient à ne plus sortir de peur de se faire agresser.

Et c'est là que tout commença vraiment à basculer. Sans que l'on sache pourquoi ni comment, un des tueurs ne revint pas à sa forme humaine. Il resta dans l'aspect animal monstrueux et dut se réfugier dans un parc de sa ville.

Il parvint à se cacher pendant quelques heures, mais au bout de deux jours la faim et la soif le firent sortir de sa cachette.

Il faisait pourtant nuit quand il se décida enfin à bouger pour assouvir son besoin de nourriture. Il se dirigea vers un bassin où se déversait une fontaine en forme de déesse antique et put étancher sa soif. Il avait simplement oublié qu'un gardien de nuit faisait la ronde des squares pour en chasser les SDF qui parfois s'y endormaient.

Le gardien aperçut une forme à moitié penchée au-dessus de l'eau et se dirigea sans méfiance vers elle. Le monstre l'entendit au dernier moment. Il fut surpris et réagit brutalement. L'agression ne dura qu'une petite minute. Le corps déchiqueté du pauvre fonctionnaire des parcs et jardins de la ville réveilla la faim lancinante de l'assassin. Il regarda autour de lui et ne voyant personne dans le parc, il assouvit sa faim.

Et tant pis pour Sapiens

La police ne parla pas de cette aggravation de la situation pour ne pas créer de psychose, mais le cadavre à moitié dévoré la désorienta et la fit réexaminer en vain les pistes des animaux évadés des cirques et des zoos.

La solution

Isabelle n'était évidemment pas au courant de cette évolution de la maladie. Absolument rien dans l'étude des symptômes ne l'avait signalé. Son équipe parisienne avait commencé la recherche sur des animaux de style, de genre et de taille différents.

Ils inoculaient les bactéries infectées dans le sang de certains cobayes et directement le virus dans d'autres de la même espèce. Ils étudiaient l'évolution des changements chez les animaux infectés en les mettant dans des situations de stress.

Leurs travaux avançaient bien. Ils comprenaient en analysant les prélèvements de sang des pauvres bêtes comment la transmission et la communication se faisaient. Isabelle travaillait sur le moyen de retourner à la phase lysogénique de sommeil du virus.

– La communication se fait par onde électrique pour tout ce qui vient du cerveau, des nerfs et des neurones. Je pense que c'est pareil dans le cas présent avait-elle dit à l'une de ses équipes. Vous, demanda-t-elle à un autre groupe, vous devriez essayer de titiller les bactéries en phase active avec des courants

Et tant pis pour Sapiens

électriques pour voir leur réaction. Je suis sûre qu'il y a là un chemin à explorer.

Ce fut fait dans des bouillons de culture et après plusieurs tentatives et différents niveaux d'intensité, le résultat fut là. Les virus replongeaient très vite dans leur phase de repos. On fit ces essais directement sur des dendrites et le résultat fut spectaculaire.

Les tests furent immédiatement généralisés sur les prélèvements de tous les animaux et le résultat se confirma. Isabelle en référa à la ministre qui donna le feu vert pour tester la méthode sur les cobayes eux-mêmes.

On testa d'abord ceux qui n'avaient encore pas réagi au virus. On ne constata rien de particulier. Il fallut, pour eux, attendre pour voir si le virus ne se mettrait pas en action un jour ou l'autre.

Mais sur les animaux qui avaient déjà réagi et qui avaient tué d'autres congénères, le succès fut total. Ou quasiment. Seuls les gros chiens comme des bergers pyrénéens ne réagirent pas tout de suite. Il fallut augmenter l'intensité électrique et là, le système fonctionna.

En quelques jours, les tests furent effectués sur des primates de toutes tailles et des animaux à la corpulence plus importante comme des antilopes, des ânes et des vaches. Il apparut que pour les gros mammifères, la dose électrique nécessaire était létale. Assez étonnamment le principe marchait pour les

Et tant pis pour Sapiens

animaux de moins de quarante kilogrammes et pas pour les autres.

Isabelle réunit à nouveau ses amis du groupe initial élargi aux époux.

– Voilà la bonne nouvelle : nous avons trouvé la solution pour les petits animaux.

– Et ça consiste en quoi demanda immédiatement Kéria.

– Pour les petits animaux, ça veut dire quoi, réagit en même temps Najcemar avec son esprit toujours si vif.

– Ben, ça consiste à électrocuter à faible intensité les sujets malades pour inverser le processus. Mais ça ne marche que pour les animaux de moins de quarante kilogrammes.

– Bien. Mais pour les humains ?

– Nous avons testé des mammifères plus gros, mais là l'intensité électrique nécessaire est mortelle. Nous n'avons pas testé d'humain évidemment.

– Le système humain est différent de celui des animaux, non ?

– Oui et non.

– Alors il faut vérifier si l'humain supporterait la dose suffisante à inverser le processus.

– Mais le risque est trop grand.

– Et si vous avez des volontaires ?

Et tant pis pour Sapiens

– Des volontaires ? Je ne vois pas qui.

– Moi, dit Najcemar.

– Tu es fou ?

– Non. J’ai remarqué en moi des changements infimes mais réels. Je suis en train de me transformer en monstre.

– Mais que racontes-tu ?

– Je demande à subir un examen complet pour que l’on vérifie ces changements. Et il faudra me mettre en état de stress important pour que je réagisse, que je me transforme et que vous puissiez voir si je reviens à un état normal ou pas ensuite.

– Ah, mon Dieu, non ! s’écria Corine.

Une discussion passionnée s’engagea entre eux. Mais au bout du compte ses amis refusèrent carrément que Najcemar se sacrifie. Ils se séparèrent sur la promesse d’Isabelle de continuer les recherches.

Chaque jour cependant les humains infectés se multipliaient partout sur le globe. Et ceux qui restaient figés dans leur altérité monstrueuse étaient de plus en plus nombreux. Ils commençaient à se regrouper par petits clans de quatre ou de cinq dans les forêts et dans les montagnes. Conscients de leur humanité perdue ils cherchaient à éviter les zones habitées par les humains pour ne se nourrir que des animaux sauvages.

Mais de plus en plus de dérapages étaient constatés et cela revint vite aux oreilles d’Isabelle et des

Et tant pis pour Sapiens

membres du groupe. Une réunion supplémentaire fut organisée. Ils se résolurent à la terrible vérité. La situation n'était plus sous contrôle.

Pourtant, les chercheurs avaient quasiment trouvé. Ils testaient une nouvelle piste sous forme de stimulateur électrique à petite dose permanente que le sujet pouvait moduler lui-même en cas de survenance de la crise.

Najcemar voulu tester ce système et cette fois ses amis ne s'y opposèrent pas. Ils voyaient le professeur changer physiquement de semaine en semaine alors qu'il faisait tout pour ne pas subir de stress. Malgré cela la maladie progressait. Il fallait faire quelque chose impérativement avant qu'il soit obligé d'être enfermé par sécurité.

– Je sens monter en moi des réactions animales primaires, leur dit-il. J'ai des douleurs insupportables dans mes membres, mes muscles, mes os. Tout se tord en moi. Mes articulations se transforment, mes dents poussent et me donnent des crises abominables dans mes mâchoires.

– Les médicaments classiques ne te font plus d'effet ?

– Non. Et je sens mon esprit dériver aussi. Par exemple, là, je n'ai plus envie de faire l'amour à Kéria. Je te vois et j'ai envie de te manger le foie, et la rate. C'est si bon la rate fraîche.

Et tant pis pour Sapiens

Kéria en fut toute retournée et les autres, horrifiés lui conseillèrent alors de commencer le traitement dès le lendemain. C'est ce qu'il fit. Le laboratoire dirigé par Isabelle le prit en charge et il fut le premier cobaye humain à tester le stimulateur électrique permanent branché directement sur les dendrites du cerveau. Le boîtier extérieur de commandes était facile à fabriquer et à manipuler. L'expérience commença.

Au bout de deux semaines les effets commencèrent à être perçus. Puis tout s'accéléra. Ils purent, avec son accord, le mettre en situation de stress. Il ressentit ses cellules réagir, mais contrôla facilement la situation. Encore quelques semaines et le virus ne réagit plus, Najcemar retrouva son intégrité physique humanoïde.

Isabelle put annoncer sa victoire au monde entier.

Les gouvernements firent des annonces sur tous les supports médiatiques pour inviter les personnes atteintes à se faire connaître pour être soignées. Des centaines de personnes se présentèrent dans les hôpitaux. Quelques mois après, il semblait que plus un seul humain n'était malade.

Isabelle fut proposée pour le Prix Nobel de physiologie appliquée.

Pendant toutes ces semaines qui avaient vu le nombre de malades croître de façon exponentielle, Jean-François avait avancé dans son livre. Chapitre après chapitre, il décrivait le déroulement de la pandémie. Il avait mis autour de la touche scientifique

Et tant pis pour Sapiens

de son roman une merveilleuse histoire amoureuse dans un environnement paradisiaque. Du coup, dans son livre, la nature horrible de la maladie prenait une dimension d'autant plus grande et servait aussi à mettre en exergue la beauté du sentiment que ses héros se portaient. Le livre eut un immense succès et il fut proposé pour le prix Femina.

En fin d'année, les deux amis furent récompensés, l'une par le Nobel en octobre l'autre par le Femina début novembre.

Le dîner des adieux

Le groupe d'amis se retrouva pour fêter la fin de la pandémie et les prix obtenus par Isabelle et par Jean-François. Mais cela ne se passa pas si bien qu'ils pouvaient l'espérer.

La réception avait lieu chez Isabelle et Denis à Saint-Maur-des-Fossés, en bord de Marne. Ce soir-là, le temps clément permettait de s'installer dans la véranda qui donnait directement sur la rivière et son appontement privé.

Corine et Najcemar étaient arrivés les premiers. Ils s'extasièrent dans la véranda.

– Vous avez une chance extraordinaire d'habiter cet endroit déclara Corine.

– Oui, c'est un privilège en effet.

– Vous n'avez jamais eu de problème avec la Marne quand le niveau monte ?

– Non, il y a un peu plus haut un grand bassin de rétention. Pas d'inondation à craindre donc.

– Et le bateau apponté est à vous ?

Et tant pis pour Sapiens

– C'est Denis qui le pilote. Une petite folie qu'il a faite il y a deux ans.

– Et il s'en sert pour aller à Paris ?

– Nous allons partout, dans les deux sens. Nous avons remonté la Marne et l'avons descendue aussi.

– Vous pouvez y dormir ?

– Le bateau est petit, mais oui, nous pouvons y dormir à deux, pas plus.

C'est à ce moment-là qu'arriva Jean-François. Il se mêla immédiatement à la conversation.

– Et on y dort bien, demanda-t-il ?

– Tu ne l'as pas essayé répliqua Denis acerbe ?

– Non, je n'en ai pas eu l'occasion, voyons.

– Ah, je me posais la question justement.

– Ne recommence pas ces enfantillages Denis. Nous sommes entre adultes civilisés.

– Quand cela t'arrange, oui.

Le carillon sonna de nouveau, Kéria arrivait à son tour.

– Bonsoir tout le monde.

– Tu veux essayer le lit du bateau lui demanda Denis agressif.

– Avec toi, non.

Et tant pis pour Sapiens

– Et avec qui alors, Jean-François, Najcemar ou les deux en même temps ?

Isabelle ne put en supporter davantage.

– Muffle ! lui dit-elle en lui décochant un regard foudroyant.

– Laisse, enchérit Kéria. Les hommes sont comme ça. Égoïstes et primaires.

Elle accepta le verre que lui proposait Isabelle et sortit dans le petit jardin en faisant virevolter sa jupe courte.

– Ce soir est un jour particulier, dit-elle. Nous fêtons la fin de l'épidémie des colères assassines. Heureusement. Sinon certains d'entre-nous plongeraient bien de nouveau dans le chaos.

– Ce qui m'énerve c'est de voir que raconter l'histoire d'une trahison peut amener à obtenir un prix littéraire, répartit Denis.

– Oui mais c'est écrit avec talent...

– Avec talent ? Où est le talent ?

– Là. Écoute dit Corine en prenant le livre de Jean-François posé sur la table, comme une coupe sportive, à côté du parchemin du Prix Nobel.

Et elle lut un petit extrait du livre. Tous écoutèrent les mots prononcés d'une voix douce, coulante, aux teints cuivrés. Corine était une conteuse extraordinaire. On la sentait vibrer avec les mots, les sublimant en y

Et tant pis pour Sapiens

intégrant la chaleur nécessaire à la musicalité de son récit.

Quand elle arrêta, un moment de silence suspendit le temps dans la pièce. Denis fut tiré le premier de ce charme par l'appel roucoulant d'une colombe dans les ramures du marronnier du jardin.

– Je reconnais que c'est sublime quand c'est lu de cette manière. Bravo Corine.

– Bravo Jean-François surtout reprit Kéria.

L'atmosphère se détendit un peu et les conversations repartirent sur des sujets plus consensuels. Les sourires revinrent sur les visages mais il persista malgré tout une légère gêne. Isabelle espéra la dissiper totalement en invitant ses invités à passer à table. Elle avait préparé un repas hors des sentiers battus.

En entrée, le duo de glaces à l'avocat et tomate servi avec un Muscat de Rivesaltes surprit les convives qui s'attendaient plutôt à quelque chose de salé. Puis suivit un cheesecake de saumon avec fond de biscuits salés nappé de crème aux herbes sur un lit de lamelles de saumon fumé. Un Chablis Mont de Milieu 2006 arrosa ce plat exceptionnel. Et c'est un pinot noir du Domaine Otter qui fit couler le carpaccio d'ananas aux éclats de pistache avec tomate farcie de couscous aux fruits secs. Ce fut là un dessert extraordinaire aussi surprenant que tout ce qui avait précédé.

Et tant pis pour Sapiens

Le succès du repas fut incontestable. Isabelle avait réussi à surprendre tout le monde et à les régaler. Les conversations étaient loin de celles du début de soirée. Tous étaient gais, enjoués, détendus, légèrement grisés par toutes ces saveurs et ces vins capiteux qui leur avaient été servis généreusement.

Ils ne le savaient pas, mais c'était la dernière fois qu'ils se voyaient tous ensemble. Isabelle avait décidé de ne plus revoir Jean-François car Denis n'arrivait pas à oublier leur liaison et l'avait même menacée de divorcer, de lui faire porter tous les torts et de tout dire à leur fils pour le dégoûter d'elle.

Corine avait été très claire elle aussi avec Najcemar. Il abandonnait toute relation avec Kéria ou elle racontait toute l'histoire du groupe aux médias. Comme il ne voulait pas finir en prison, il accepta de mauvaise grâce mais se promit de ne pas s'en tenir là dans les mois qui suivraient. En la revoyant ce soir il avait réalisé qu'il aimait toujours Kéria et ne rêvait que de la retrouver.

Kéria qui cherchait à séduire définitivement Jean-François comprit également ce soir-là que c'était presque sans espoir avec lui. Elle décida de tourner ses regards vers d'autres garçons qui ne demandaient que ça. Elle eut tôt fait de trouver de nouveaux princes charmants fous d'elle et de son savoir-faire amoureux, mais Jean-François restait toujours présent dans son cœur.

Et tant pis pour Sapiens

Jean-François, lui, souffrit réellement de cette situation. Il aimait profondément Isabelle et s'il avait pu céder un temps à la tentation de Kéria, il n'en avait plus l'intention à présent. Il décida de tenter de reconquérir sa princesse d'Yeu comme il l'appelait.

Il lui envoya plusieurs lettres dont celle-ci :

Bonjour ma princesse,

Tu m'as sauvé la vie un beau jour d'été quand l'océan furieux voulait me la voler. Depuis je ne vis plus que pour ton regard tendre posé sur ma jeunesse. Mais les temps ne sont plus aux baignades d'été et les vents sont contraires à nos amours cachées.

Pourtant mon cœur lui n'a pas changé. Je t'aime tout autant et peut-être bien plus qu'aux premiers jours sur notre île de Vendée. L'orage qui nous menace n'est pas cause de pleurs, au contraire il doit nous rapprocher.

Je pense à tout moment aux jours bénis où la lumière douce de tes yeux décrochait mon sourire. J'aimerais tant te dire encore des toujours comme hier, comme au temps de nos rires. Te souviens-tu de nos contes magiques et de ces mondes étranges où nos cœurs erraient languissant de bonheur au milieu des forêts de notre belle île.

Que de moments radieux avons-nous passé là, blottis l'un contre l'autre, à construire un demain où nos pas enlacés traçaient une route nouvelle. T'en souviens-tu, parfois même il nous arrivait de ne point se parler, béats de notre plénitude et de nos doux baisers, au fond de notre grotte, bercés par le bruit renouvelé des vagues éternelles.

Et tant pis pour Sapiens

Te souviens-tu aussi, de retour à Paris, quand nous refaisons le monde, après tes travaux sur ce maudit prophage, avec nos amis de la Sorbonne dans un bistrot de Montmartre. Et quand nous commentions les livres que j'écrirai quand je serai plus mûr. Que ta voix était douce, et tendre. Si douce et si tendre.

J'ai besoin de ton amour et de ton aide pour écrire ces livres et ces mots qui ne plairont aux gens que parce qu'ils te seront destinés et que je penserai à toi quand je les écrirai. Tu es ma muse, mon double, ma seule raison de vivre.

Alors ma douce aimée, ma vie, mon espoir, toi mon cœur, pourquoi veux-tu nous détacher ? Je t'envoie cette lettre comme on envoie du bateau qui s'éloigne, une bouée à l'homme tombé à l'eau. Sauf que c'est moi qui se noie.

Veux-tu encore de moi ?

Parce que moi, je te veux. Vois-tu, je ne t'aime pas pour le plaisir sexuel, même s'il me plaît de t'en donner. Il est vrai que j'ai parfois le simple désir de toi car j'aime ta façon de faire l'amour, mais si j'ai besoin de ton corps, j'ai aussi besoin de ton cœur, et j'ai surtout besoin de toi. De toi, mon amour.

Reviens-moi. J'ai si mal de toi.

Elle lui répondit qu'elle était désolée. Désolée qu'il n'ait pas été le premier. Elle ne pouvait quitter son mari, ses enfants, son passé ni sa gloire. Il était apparu trop tard dans sa vie. Elle le regrettait mais c'était ainsi. Elle s'était engagée devant le maire, devant des témoins, devant Dieu. C'était trop tard pour lui. Il était le deuxième. C'était ainsi.

Et tant pis pour Sapiens

Jean-François ne se résolut pas à l'oublier. Il suivit de loin Isabelle, sa famille et sa carrière, attendant qu'un jour le destin qui l'avait jeté sur sa route la ramène à nouveau.

Les vies brisées

La laborantine jalouse

Pendant toutes ces semaines, tous ces mois qui passèrent depuis la réussite d'Isabelle, une de ses collaboratrices, mademoiselle Duroc, avait pressenti la vérité sur Mercier le disparu du laboratoire de recherche. Elle l'aimait bien, elle, Mercier. Quand elle avait été chez lui avec son autre collègue, à l'époque de sa disparition, elle s'était tout de suite doutée du drame et c'est elle qui avait insisté pour prévenir la police.

Malgré la conclusion du commissariat, elle pensait qu'il avait perdu la vie, c'était sûr pour elle. Elle pensait maintenant que c'était leur chef de service la vraie responsable mais Isabelle n'avait rien payé pour ce forfait. Elle n'avait rien payé pour tous les autres meurtres dont elle était responsable. Après tout, c'est

Et tant pis pour Sapiens

elle qui avait lancé le processus avec ce virus qui ne demandait rien à personne dans son petit coin. Elle l'avait activé, elle n'avait pas su s'en rendre maître, elle devait en subir les conséquences.

Au contraire de cela, Isabelle avait été récompensée, reconnue pour la qualité des recherches de ses équipes. Elle avait eu le Prix Nobel. Le Prix Nobel ! Pour avoir causé la mort de dizaines de milliers de personnes. Et cela, mademoiselle Duroc ne le supportait pas, ne le supportait plus.

Elle décida de venger Mercier et tous les autres. Alors elle réfléchit à une vengeance. Petit à petit se construisit dans son esprit une sorte d'atmosphère délétère qui déborda du simple cas d'Isabelle. Elle se mit à en vouloir à tous ceux qui soutenaient la chercheuse, puis à tous ceux qui l'admiraient, les voisins, les journalistes, les radios, les politiques qui se servaient d'Isabelle pour asseoir leur image.

Lentement, minutieusement, pendant toutes ces semaines et ces mois, elle prépara son action. Elle mit au point un scénario efficace et dramatique. Elle étudia toutes les possibilités que son plan diabolique ouvrait et après avoir rectifié quelques détails, elle se lança dans la réalisation de sa revanche.

Elle commença par poser trois semaines de vacances qui furent acceptées. Elle se renseigna sur les gardiens qui contrôlaient la sortie des laboratoires afin de faire du charme à celui qui serait là le soir où elle mettrait son plan à exécution. Puis, quatre jours avant

Et tant pis pour Sapiens

le départ, elle récupéra cinq tubes de culture du virus prophage un soir où elle finit plus tard que les autres. Elle les glissa précautionneusement dans un petit sac isotherme qu'elle avait préalablement préparé.

En sortant, mademoiselle Duroc adressa un clin d'œil coquin au surveillant et lui lança un bonsoir agréable. Il la dévora des yeux et la laissa passer sans faire attention à ce qu'elle transportait. Elle se hâta de rentrer chez elle et rangea les tubes dans son réfrigérateur.

Le lendemain, Isabelle n'était pas là. Mademoiselle Duroc en profita pour annoncer à l'équipe qu'elle avait détruit ces tubes par mesure de sécurité. Cela se faisait avec de l'hypochlorite de sodium et personne n'y prêta vraiment attention. Elle remplit les documents administratifs obligatoires dans ce cas-là, et les mit à la signature des notes d'Isabelle.

À son retour, cette dernière l'appela dans son bureau et lui passa un savon pour avoir pris cette initiative. La collaboratrice mit cette erreur sur le compte de la fatigue et rappela à sa chef qu'elle partait en congé le lendemain samedi et qu'elle en avait bien besoin.

– Je vous prie de m'excuser, Isabelle. Vous avez raison, j'aurais dû vous en parler d'abord. Mais nous avons évoqué le fait de les détruire il y a déjà quelques semaines, et je voulais faire place nette avant mon départ en vacances.

Et tant pis pour Sapiens

– Mais enfin, Florence, vous savez bien que je tiens à tout savoir surtout pour ces opérations délicates et dangereuses.

– Oui, mais je suis si fatiguée. Nous avons eu beaucoup de travail et de tensions ces derniers mois. Tous ont pris des congés sauf moi. Vous-même Isabelle vous avez eu l'occasion de vous changer les idées en allant chercher votre Prix. Je suis au bout du rouleau, voyez-vous, près du burn-out. Il est vraiment temps que je parte.

– Vous partez la semaine prochaine, c'est ça ?

– Oui. Je prends l'avion pour la Martinique dès samedi.

– Vous verrez, c'est splendide. Cela vous fera du bien. Reposez-vous et revenez nous en forme. Allez et plus de bêtises à votre retour.

– Merci Isabelle pour votre compréhension.

Isabelle acquiesça et elle signa les papiers réglementaires. Elle ne vit pas le sourire sardonique que sa collaboratrice arborait en quittant les lieux.

Cette dernière partit en vacances pour trois semaines. En fait, elle prit bien l'avion le samedi mais pour le Sénégal et non pour la Martinique. Dès le premier soir, elle sortit de son hôtel et déambula dans les rues de Dakar. Dans la chaleur encore moite de la ville, elle fit vite la rencontre d'un homme jeune et entreprenant avec lequel elle eut une relation sexuelle

Et tant pis pour Sapiens

sur la plage même, avant de l'endormir puis de lui faire une injection. Elle alla ensuite draguer dans une boîte de nuit où elle fit la connaissance d'un autre homme avec qui elle passa le reste de la nuit. Elle en profita aussi pour le droguer et lui faire une piqûre pendant son sommeil.

Elle rejoua la même scène dans la journée qui suivit ainsi que dans la soirée. En deux jours, elle put inoculer le virus à six jeunes hommes. Puis elle prit l'avion pour l'Afrique du sud et fit la même chose à Pretoria. Sa première coupelle était vide.

De là, elle repartit pour le Brésil pendant deux autres jours puis le Mexique. D'où elle s'envola pour l'Australie d'abord à Canberra, la capitale, au sud du pays puis à Darwin tout au nord avant de revenir en Europe en faisant une halte à Shanghai puis à Saint Pétersbourg. Quatre de ses tubes avaient été utilisées.

En rentrant de Saint Pétersbourg, elle passa par Berlin où elle avait organisé avec un collègue allemand qu'elle voyait parfois dans les colloques internationaux la visite d'une centrale d'épuration des eaux usées.

– Tu as pu avoir des bons de visite facilement ?

– Oui, ils organisent toutes les semaines des visites. Je nous ai inscrits facilement. Par contre ils demandent le passeport et le règlement stipule qu'il ne faut pas quitter le guide.

– Pas de problème. Je peux garder ma boîte de pilules quand même ?

Et tant pis pour Sapiens

– Oui bien sûr. Ce n'est pas nos labos hyper contrôlés, non plus.

Ce fut finalement assez facile d'approcher des immenses bacs de décantation, de se laisser distancer d'un mètre en queue de file du groupe et de jeter le contenu de la cinquième coupelle dans l'un des derniers silos d'eau pratiquement pure sans que son collègue allemand s'en aperçoive.

Pendant son tour du monde, elle avait rencontré près d'une trentaine d'hommes qu'elle avait pu infecter sans difficulté. Elle espérait que la contamination des eaux de Berlin allait multiplier les victimes par plus de cent et peut-être davantage si tout marchait comme elle le souhaitait.

Il y aurait bientôt des centaines de cas.

Elle reprit normalement son travail et raconta à ses collègues les merveilleuses vacances qu'elle avait passées à la Martinique. Elle leur montra même de vieilles photos d'elle dans des lieux très connus de l'île, pour assurer éventuellement un alibi futur.

Quelques semaines après, les premiers cas de la nouvelle pandémie ressurgirent un peu partout dans le monde. Berlin fut particulièrement touché. Les autorités ne réagirent pas tout de suite car ils ne voulurent pas créer de panique mondiale. Les médias furent muselés pendant quelques jours. Quelques temps après, Isabelle fut convoquée au ministère de la santé.

Et tant pis pour Sapiens

– Bonjour madame la Ministre. Très heureuse de vous revoir.

– Pas moi. Enfin pas dans ces circonstances.

– Que se passe-t-il ?

– Une nouvelle épidémie du prophage.

– Oh, non pas ça.

– Hélas oui. Comment est-ce possible ?

– Un malade qui arrête de se soigner ?

– Des milliers de malades vous voulez dire ? En Allemagne, en Russie, en Chine, en Australie, j'en passe ! Dans le monde entier Isabelle. Dans le monde entier.

– Mais ce n'est pas possible.

– Plus de cinq mille rien qu'à Berlin, des centaines au Brésil, au Mexique, en Afrique.

– Mais c'est une catastrophe.

– Comme vous dites. Alors que peut-on faire, madame la Prix Nobel ?

– Pourriez-vous me donner le dossier ? Je vais étudier cela.

– Non. Dès à présent vous êtes mobilisée avec les plus grands chercheurs du monde. Vous rejoignez immédiatement une cellule de crise à Genève, à l'OMS.

– J'y serai dès demain madame.

Et tant pis pour Sapiens

– Non. Vous partez tout de suite. Il y a une réunion de tous les chefs de laboratoire de recherche et des meilleures sommités mondiales dans trois heures. Vous y représenterez la France.

– Mais ma valise...

– Vos affaires suivront dans la nuit à votre hôtel. Votre mari préparera cela très bien, et si vous avez besoin de quoique ce soit là-bas, ce sera aux frais de mon ministère. Une voiture vous attend pour vous emmener à Orly. Je compte sur vous Isabelle. Le monde entier compte sur vous. Vous êtes peut-être la seule à pouvoir nous sauver de ce cauchemar.

Isabelle se retrouva donc avec plusieurs dizaines de savants, de professeurs, de chercheurs, enfermée, prisonnière pouvait-on dire, dans un bâtiment discret de l’OMS où ils avaient été transférés en secret.

Les installations techniques étaient parfaites. Les groupes de travail furent constitués rapidement car tout le monde se connaissait déjà à force de se rencontrer dans les colloques et autres réunions internationaux. L’équipe qui travaillait sous la férule d’Isabelle était constituée de brillants chercheurs et ils se mirent à la tâche immédiatement.

Dans le monde, hélas, les malades atteints se mirent eux aussi à contaminer les autres et les assassinats des monstres furent signalés un peu partout chaque jour par dizaines. Les semaines passant, il apparut que des humains restèrent bloqués dans leur altération

Et tant pis pour Sapiens

monstrueuse. Les médias donnèrent rapidement un nom à ces monstres moitié ours moitié loup : les « Loupours ».

Bientôt, les loupours s'organisèrent en groupuscules et se réfugièrent dans les parcs et les forêts qui bordaient les villes et les villages. Ils agissaient en meutes et les forces de l'ordre commençaient à être débordées, comme à New York, où pour la première fois, les loupours sortirent en nombre de Central Park et attaquèrent la population dans les rues. La garde nationale répliqua avec des armes lourdes. La guerre contre les loupours, due aux prophages, venait de commencer.

Le drame de l'île d'Yeu

Jean-François n'avait pas compris. Isabelle lui semblait si amoureuse. Il était prêt à tout pour elle. Les déclarations qu'elle lui avait faites l'avaient anéanti. Il n'arrêtait pas d'y penser dans sa maison familiale de l'île d'Yeu où il était retourné l'été venu.

Isabelle avait rompu avec Jean-François parce qu'elle avait réalisé qu'elle ne pouvait divorcer d'avec Denis. Elle avait essayé d'expliquer cela à son jeune amant. Il ne comprenait pas. Ils eurent une nouvelle conversation téléphonique peu de temps avant qu'elle parte à Genève :

– Je te l'ai déjà dit, je me suis engagée avec Denis devant le maire, devant nos témoins et devant plusieurs dizaines de gens. Je me suis engagée devant le curé et devant Dieu. J'ai confirmé cet engagement à mes enfants en les élevant dans le respect de la parole donnée.

– Mais tu m'as rencontré depuis et tu es tombée amoureuse de moi.

– Oui, mais je t'ai rencontré après. Tu as été le deuxième. Et j'ai déjà pêché en commettant l'adultère. Dieu me punira.

Et tant pis pour Sapiens

– Dieu a dit « aimez-vous les uns les autres ». Dieu est amour, il ne te punira pas.

Alors Isabelle décida de lui mentir.

– Il me punira. Je le sais. Quand Dieu parle d'amour, il parle d'amitié, pas de fornication.

– Ah, parce que pour toi, nous deux ce n'est que de la fornication !

– Mais oui. Qu'est-ce que tu as cru ? Pour la tendresse, la complicité, le soutien, la famille, j'ai ce qu'il faut à la maison avec Denis. Toi ce n'était que pour la gaudriole, les positions exotiques, les fantasmes exaucés, le plaisir, l'excitation de l'interdit.

Elle eut beaucoup de mal à lui dire cela, mais elle cherchait ainsi à le dégoûter d'elle. Il lui fallait tout faire pour qu'il se détache d'elle sans regrets. Elle, elle pourrait supporter ça car elle le voulait et qu'elle avait une maturité qu'il n'avait pas. Mais lui devait se détacher d'elle par dégoût pour ne rien regretter. Elle l'aimait trop pour le savoir malheureux des années durant.

– Mais c'est faux, tu m'aimes, je le sais.

Elle était désespérée. Elle tenta de nouveau l'autre approche, l'autre excuse, celle de la parole donnée.

– Je t'aime, mais pas comme tu le voudrais. Allez, ne rends pas les choses plus pénibles. Ce n'est pas ta faute si tu es arrivé le deuxième. Je m'étais déjà engagée.

Et tant pis pour Sapiens

Elle n'arriva pas à le convaincre. Elle lui demanda pardon et ils quittèrent en se promettant de se revoir un jour peut-être.

De retour à l'île d'Yeu, pour occuper son temps, Jean-François avait entrepris de reconstruire la cabane de pêcheur de son grand-père sur l'îlot des Chiens Perrins. Il faisait la navette tous les jours pour y amener le matériel et le bois nécessaire à la reconstruction. Petit à petit les travaux prenaient forme.

Plongé dans son travail qui lui prenait quasiment toute la journée, il lui arrivait de rentrer à la nuit tombée. Un soir il faillit percuter un récif presque émergé à cause de la marée basse. Il pensa que cela aurait peut-être résolu son problème. Il avait mal d'Isabelle. Son cœur et son corps lui faisaient mal. Il pensait souvent à ce poème de Jean Moktaran, poète de Saint-Jean-de-Monts dont il se rappelait quelques strophes :

Douleur

Quand j'ai mal à la peau

De te quitter trop tôt

Je referme les yeux

Et revis, bienheureux

Et tant pis pour Sapiens

*Ces instants solitude
Où nous quittons ce monde
Pour entrer dans la ronde
De notre plénitude.
Et quand tes yeux de jade
Chavirent dans un cri,
Mon cœur bat la chamade
Pour toi, ma douce amie.
Et j'ai mal de toi !
Et j'ai mal à ma peau
De te quitter si tôt,
De ne pas être toi !
Quand j'ai si mal de toi
Et que l'esprit m'emporte
Au-delà de la porte
Du contrôle de moi,
Je me jette en douleur
Dans mes draps impuissants,
Et mon corps gémissant
Déverse en eux ses pleurs.
Si j'ai si mal de toi,
C'est que je t'aime, je crois.*

Et tant pis pour Sapiens

Les jours passaient mais pas son désarroi. La construction, le ponton carrelé de l'îlot des Chiens Perrins, était quasiment finie. Il ne restait plus qu'à poser le filet carré et son système de treuil. Enfin, tout fut opérationnel et Jean-François passa la nuit complète dans la maisonnette de pêche pour démarrer tôt le lendemain matin. Il décida même d'y rester quelques jours.

Il n'avait pas emmené de radio sur l'îlot. Il voulait se couper du monde extérieur autant que possible. Il ne sut pas que Denis et Mathieu étaient arrivés dans l'île d'Yeu, mais sans Isabelle. Il ne sut pas que Kéria était venue avec eux. Il ne sut pas qu'il se passait des drames dans le monde. Il ne sut pas que plusieurs monstres hantaient déjà le littoral de la Vendée.

Kéria avait tout fait pour accompagner Denis en Vendée afin de se rapprocher de Jean-François. Cela l'arrangeait bien que Kéria tente de faire oublier Isabelle au jeune homme, il avait donc accepté la demande de la jeune danoise. Dès son arrivée elle se mit à s'enquérir de lui. Elle apprit qu'il passait quasiment tout son temps sur l'îlot des Chiens Perrins. Alors elle surveilla sa maison pour l'aborder dès son retour.

Najcemar qui n'avait pas abdiqué et voulait absolument reconquérir la jeune danoise, descendit un week-end à Noirmoutier. De là, il prit le bateau pour l'île d'Yeu et rencontra Kéria au café du Centre sur le quai Carnot.

Et tant pis pour Sapiens

Leur entrevue fut houleuse et Kéria quitta le café car tout le monde les regardait avec curiosité. Elle se dirigea d'abord vers les appointements pour se débarrasser de Najcemar, mais il y avait là aussi du monde et elle eut honte de cette dispute devant tant de personnes.

Alors elle eut la malheureuse idée d'aller vers la gare maritime. Là, l'endroit était assez désert et Najcemar qui se retenait un peu malgré tout jusqu'ici, put se lâcher complètement. La jalousie l'emporta et le virus endormi se réveilla. Kéria ne résista pas longtemps. Elle fut déchiquetée, lacérée, écartelée des membres hauts, sa tête fut en partie arrachée. Son visage écrasé était méconnaissable.

Une fois calmé, Najcemar reprit le bateau pour rejoindre le continent. Le corps de Kéria fut trouvé alors que la navette arrivait à Fromentine. L'enquête aboutit vite à la dispute que nombre de témoins purent décrire, mais l'identification fut longue. Najcemar eut tout le temps de reprendre la route de Paris.

Seul Denis, au courant du rendez-vous de Kéria se douta de ce qu'il s'était passé, mais ne voulut pas trahir Najcemar avant d'en parler avec Isabelle et Corine. Sa femme, à Genève, n'était pas joignable pour l'instant.

Corine horrifiée lui confirma que son mari s'était absenté pour un colloque à Bordeaux et promit de parler de ce crime horrible avec lui dès son retour.

Et tant pis pour Sapiens

Elle prit sa décision avant même qu'il puisse se disculper éventuellement. S'il n'avait pas agi en légitime défense, elle le dénoncerait à la police. Tout devenait trop grave à présent. Il était temps, pour elle, que tout cela s'arrête.

Le choix d'Isabelle

Najcemar venait d'entrer de son voyage meurtrier en Vendée. Corine l'accueillit avec un air sombre et commença immédiatement à le questionner sur son périple.

– Ton séjour à Bordeaux s'est bien passé ?

– Très bien. J'ai pu voir mes homologues comme prévu.

– Le congrès s'est bien passé alors.

– Ben oui. Pourquoi me demandes-tu cela ?

– Tu n'as pas fait de halte en Vendée ?

– Tu es de la police ? Commença à s'énerver Najcemar.

– Arrête de me mentir. Je suis au courant de tout.

– De tout quoi ?

– Denis m'a téléphoné de l'île d'Yeu.

– Ah. Il est au courant.

Puis il reprit après un instant :

– Que croyais-tu ? Que j'allais te céder et renoncer à la femme que j'aime ?

Et tant pis pour Sapiens

– Ah oui tu l’aimes cette garce au point de la bouffer.

– Ce n’est pas une garce ! Arrête de l’insulter.

– En tout cas, toi tu es un beau salaud. Et un assassin en plus.

Najcemar prit conscience seulement à ce moment-là qu’il avait tué la femme qu’il aimait. Durant tout le trajet de retour, il avait pensé à Kéria et à son refus, mais son esprit s’était plutôt orienté vers la vengeance qu’il envisageait contre Jean-François.

Il regarda Corine et réalisa qu’elle allait le dénoncer à la police. Il ne fallait pas. Il ne le permettrait pas. Pas avant qu’il n’ait assouvi son besoin de vengeance. Kéria était morte. À cause de Jean-François bien sûr. Mais aussi à cause de Corine. S’il n’avait pas été marié, Kéria l’aurait gardé comme amant. Et maintenant, elle était morte et Corine vivait. Ce n’était pas juste.

Cette fois, une haine immense le submergea. Il sentit les virus se réveiller, son corps se transforma à nouveau. Corine le regarda avec horreur. Il se muait en espèce de monstre mi ours mi loup. Ses bras s’allongeaient, son visage prenait la forme d’un museau à la gueule démesurée. Des crocs acérés poussaient dans ses mâchoires. Il grognait sauvagement à présent. Ses épaules s’élargissaient, ses jambes grossissaient à cause de ses muscles qui gonflaient.

Corine vit les yeux de son mari virer du bleu clair presque translucide au jaune parsemé de paillettes

Et tant pis pour Sapiens

marron sombre quasiment couleur sang. La main qu'il tendait vers elle se terminait à présent par des doigts noueux au bout desquels des griffes énormes et pointues la menaçaient dangereusement.

Elle voulut fuir, mais n'en eut pas le temps. Najcemar se jeta sur elle et n'en fit qu'une boule de chairs sanguinolentes. Les murs du salon contre lesquels il l'avait plusieurs fois lancée dégouлинаient de sang. La tête de Corine éclata contre l'angle de la table de salon quand il la projeta au sol avant de lui arracher une partie de son visage et de ses yeux qu'il ne voulait plus voir lui reprocher ses actes.

Puis il sortit de chez lui en courant, prit l'ascenseur jusqu'au parking et roula à grande vitesse vers le Bois de Boulogne. Il y abandonna son véhicule et rejoignit les monstres qui s'y cachaient déjà, pour lancer l'assaut vers Paris. Après tout, c'était lui leur chef et il devait les mener à la victoire.

Sans savoir tout cela, Denis avait laissé un message à sa femme dans la soirée. Isabelle en prit connaissance tard dans la nuit. Elle travaillait beaucoup, comme tous ses collègues, pour trouver une solution médicale. D'autres personnalités cherchaient des solutions sociales, d'autres encore des possibilités politiques.

Personne ne trouvait pour l'instant, et les monstres proliféraient d'autant plus que nombre de ceux de la première vague, ne suivaient plus leur traitement

Et tant pis pour Sapiens

électrique et retombaient malades. Isabelle se dit que Dieu la punissait.

Elle l'avait pressenti devant Jean-François. Elle le lui avait dit. Leur amour était maudit, elle était maudite. Elle n'arrivait pas à trouver la solution. Elle ne méritait pas son Prix Nobel. Toute sa vie n'était qu'un immense gâchis. Et maintenant, ses amis eux-mêmes s'entretuaient. Elle avait tout gâché, tout raté. Il fallait que tout cela s'arrête.

Elle avait chaud, elle étouffait. Elle ouvrit la fenêtre de sa chambre au douzième étage de l'immeuble et se pencha pour mieux respirer. En bas, des gens déambulaient, des armes à la main, pour protéger les chercheurs de la vindicte de la population.

Elle avait failli. Il fallait que cela cesse.

Elle devait expier ses erreurs et ses fautes.

Son téléphone sonna. Elle regarda sur l'écran qui l'appelait. C'était Jean-François. Ce cher Jean-François avait toujours le don de tomber au moment où elle en avait le plus besoin. Elle savait ce qu'il allait lui demander.

Et au fond, il n'avait pas totalement tort. Personne ne trouvait la solution au problème du virus. Ils allaient tous être anéantis par ces nouveaux hommes. Peut-être était-ce la suite normale de l'évolution de l'espèce humaine ? Après tout, on ne savait pas comment avaient disparu les hommes de Neandertal. C'était peut-être à notre tour d'être éradiqués.

Et tant pis pour Sapiens

Elle jeta un dernier regard par la fenêtre et prit sa décision.

Denis reçu un appel téléphonique en milieu de matinée. Il pensa que c'était Isabelle qui lui répondait. Sans même regarder qui l'appelait, il décrocha et parla le premier.

– Bonjour Isabelle, tu as eu mon coup de téléphone hier soir ?

– Bonjour monsieur lui répondit une voix masculine qu'il ne connaissait pas. Je ne suis pas votre épouse hélas.

– Excusez-moi, j'attends son appel et j'ai cru que...

– Désolé le coupa l'interlocuteur inconnu. Il est arrivé un incident à propos de votre épouse.

– Isabelle a eu un pépin ? Que lui est-il arrivé ?

La réponse le glaça. Il chuta dans le canapé plus qu'il ne s'y assit. Les détails semblaient clairs. Comment Isabelle avait-elle pu faire cela ? Il promit de prendre immédiatement la route de Genève. Son premier réflexe fut d'avertir son fils Mathieu. Ce fut pénible et long à expliquer. Le jeune homme n'était au courant de rien et il avait fallu tout lui raconter.

– Mais pourquoi a-t-elle craqué ? Cela ne ressemble pas à maman.

– Je ne sais pas tout encore. Je dois filer à Genève pour avoir des explications complémentaires et être là-

Et tant pis pour Sapiens

bas lorsque l'on retrouvera son corps, si on le retrouve. Le lac est très profond, tu sais.

– Mon Dieu. C'est terrible. Ma pauvre maman. Disparaître ainsi. C'est terrible.

– Je dois partir pour Genève à présent. Je te tiens au courant, mon fils.

Avant de partir, Denis demanda à un voisin d'aller porter avant la fin de la journée une lettre à Jean-François sur l'îlot des Chiens Perrins. Le voisin fit juste l'aller-retour dans l'après-midi. Il ne débarqua même pas car le jeune homme était sur le nouveau ponton, à mettre une dernière touche au carrelet.

Jean-François décacheta la lettre, lut le message de Denis et resta raide, glacé, tétanisé par la nouvelle. Isabelle était morte. Elle avait quitté son hôtel dans la nuit et quelqu'un l'avait vue se jeter dans l'eau du lac. Jean-François pris conscience que sa vie était brisée à jamais.

Puis il réfléchit. C'était sa chance. C'était leur chance. Il prit sa décision. Cette fois il serait le premier auprès d'elle, dans l'au-delà.

Le premier pour l'éternité.

Il détacha le filet carrelet de la poulie, noua la corde autour de son cou et jeta un dernier coup d'œil vers le continent avant de se lancer dans le vide, trois mètres plus bas.

Et tant pis pour Sapiens

Au large, se dirigeant vers l'îlot, il aperçut un canot qui avançait à toute vitesse. La silhouette qui le conduisait avait les cheveux qui flottaient au vent. Elle faisait de grands gestes, comme pour lui dire quelque chose...

Avertissement au lecteur

Si vous êtes d'humeur taciturne ou pessimiste, arrêtez là le roman. Ne lisez pas la suite.

Isabelle est morte, le monde va à sa perte et Jean-François s'est suicidé pour rejoindre sa dulcinée dans l'au-delà et être avec elle pour l'éternité.

Mais si vous ne voulez pas quitter nos héros sur cette note tragique, alors poursuivez votre lecture jusqu'au bout. Une surprise vous attend...

Le grand voyage

Les retrouvailles

Isabelle était arrivée en fin de journée à Fromentine et avait pris le premier bateau pour l'île. Une sourde angoisse la tenait car elle avait peur que Jean-François ne soit pas là. Il l'avait appelée la nuit dernière à son hôtel de Genève, mais elle n'avait pas répondu. Plongée dans ses tourments et ses doutes, elle savait pourquoi il appelait et elle avait préféré prendre sa décision toute seule.

L'amour ou la mort. Elle avait choisi l'amour. Elle avait décidé de tout quitter, son mari et son travail, pour vivre ses derniers instants avec Jean-François. Elle ne croyait plus au remède miracle qui sauverait l'humanité de cette horrible épidémie qui transformait les gens atteints en monstres à moitié loups, à moitié

Et tant pis pour Sapiens

ours. Elle avait tenté de reprendre la vie commune avec son mari, mais elle ne le supportait plus. Son cœur était à Jean-François et elle avait du mal à jouer la comédie. Il lui manquait trop.

Isabelle avait choisi de quitter Genève, d'abandonner ses collègues et les recherches sur le virus. Elle était partie pour rejoindre cet homme qu'elle aimait et avec qui elle voulait passer leurs derniers moments. Car elle pensait que les « loupours » allaient gagner et dominer le monde. Jean-François et elle étaient contaminés de la première heure et revenaient à leur forme humaine après leurs crises, mais pour combien de temps encore ? Elle voulait vivre avec lui leurs derniers moments, mourir avec lui pour être ensemble dans l'éternité.

Quand elle avait débarqué de la navette qui reliait Fromentine sur le continent à Port Joinville sur l'île, elle avait d'abord filé chez elle, dans la maison qu'elle occupait rue des Sicardières. David devait y être, elle voulait s'expliquer avec lui avant de rejoindre Jean-François. Mais il n'était pas là.

Elle ne savait pas où était passé son mari. Il aurait dû être là. Elle ne voulut pas l'appeler et préféra prendre le bateau et foncer tout de suite vers l'île des Chiens Perrins où Jean-François retapait sa cabane de pêche. Elle croisa son voisin immédiat qui lui indiqua que Denis était parti sur le continent après lui avoir remis une lettre pour Jean-François.

Et tant pis pour Sapiens

Elle devina immédiatement le contenu de la lettre et une peur irrépressible la saisit. Elle connaissait bien l'homme qu'elle aimait. Il allait se supprimer. Elle devait le prévenir, mais le téléphone ne marchait pas dans la petite île des Chiens Perrins. Elle se précipita au port et mit son petit hors-bord en route pour se diriger le plus vite possible vers le ponton carrelet de Jean-François.

Quand elle aperçut la cabane, elle comprit qu'il s'y passait quelque chose de pas normal. Elle actionna sa corne de brume et fit des signes désespérés vers Jean-François qui avait une corde autour du coup et qui s'apprêtait à sauter du ponton.

Elle le vit ôter la corde et plonger vers le canot, à sa rencontre. Elle ralentit et fit une embardée pour que le pont soit perpendiculaire au nageur. Jean-François se hissa à bord et se jeta dans ses bras.

– Tu es vivante ! Tu es vivante mon amour ! Criait-il en riant et en pleurant en même temps.

Il l'enlaçait et la faisait sauter dans le frêle esquif qui tanguait de plus en plus. Elle eut la présence d'esprit de couper le moteur avant qu'ils tombent à la mer tous les deux, enlacés dans un baiser fougueux qui ne s'interrompit pas pour autant.

À bout de souffle, ils se séparèrent et rejoignirent le bateau qui tanguait un peu plus loin. Une fois à bord, ils s'enlacèrent encore et encore. Ce n'est qu'au bout

Et tant pis pour Sapiens

de plusieurs minutes qu'Isabelle remit le moteur en route et qu'ils se dirigèrent vers le ponton carrelé.

Une longue explication s'ensuivit. Elle lui raconta ses doutes, ses angoisses, ses douleurs causées par leur séparation. Il lui dit ses chagrins, ses souffrances, ses désespoirs. Il lui raconta la lettre de Denis et sa décision d'en finir pour être enfin le premier dans sa nouvelle vie éternelle.

Ils restèrent enlacés de longues heures, heureux de s'être retrouvés enfin. Le clapotis de l'océan aux pieds du ponton tout neuf berçait leur béatitude tandis que le soleil se couchait à l'horizon. Derrière les rares nuages blancs floconneux, le disque orangé de l'astre se déformait et s'étirait en strates juste au-dessus de l'eau bleu sombre, presque violette.

Le cri des oiseaux de mer ponctuait de chuintement régulier du ressac, de notes aiguës mélodieuses à leurs oreilles assoupies. Elle sentait la respiration de Jean-François sur ses beaux cheveux longs et sa tête se soulevait au rythme régulier de la poitrine puissante du jeune homme.

Lui pensait déjà à la suite et réfléchissait à moitié endormi. Il visualisait comme en un rêve, la suite de leur vie. Il voyait leur départ vers un autre lieu, une autre vie, une autre histoire. Pour cela, il lui fallait préparer dès le lendemain les conditions du voyage.

En face, sur le continent, les lumières de Saint-Jean-de-Monts s'allumaient les unes après les autres. Au

Et tant pis pour Sapiens

loin, derrière la ville, le ciel était déjà presque noir. Une trompe de bateau résonna au loin à Port Joinville. Un chalutier retardataire avait un peu de mal à rentrer à cause de la marée qui commençait à descendre à nouveau. Le piaillement des mouettes diminua au fur et à mesure qu'elles rejoignaient le port, légèrement au sud, derrière eux.

Il se tourna vers Isabelle, lui plaqua un baiser dans le cou, sa main effleura sa poitrine puis s'égara plus bas. Elle s'offrit à lui avec délice et après son cri de délivrance lui déclara tout à coup avec un grand sourire :

– J'ai faim !

Il éclata de rire.

– C'est l'effet que je te procure ?

– Oui mon amour. Cela te chagrine ?

– Non. Moi aussi j'ai faim. De toi.

– Non, non, non monsieur. D'abord toi nourrir femelle si toi vouloir continuer badinage.

– Très bien ma squaw. Moi Aigle Pêcheur te donner à manger.

Fier de sa réponse, il se releva en riant à nouveau, heureux comme il ne l'avait pas été depuis très longtemps. Il alluma un petit feu de bois, installa deux poissons vidés sur une broche et les fit tourner au-dessus des flammes.

Et tant pis pour Sapiens

Au même moment, Denis arrivait à Genève, les équipes de plongeurs avaient cessé les recherches dans le lac Léman et les mutants avaient lancé leur première grande offensive vers Paris depuis le bois de Boulogne. En Europe, un quartier de Berlin venait de tomber entre leurs pattes griffues, à Rio de Janeiro la troupe tirait à la mitrailleuse lourde sur la foule de mutants. En Inde, à New Delhi, les habitants fuyaient devant l'avance des monstres déchiqueteurs.

Les Loupours semblaient être en train de gagner la guerre.

Le départ

Dans l'île des Chiens Perrins, les amoureux passèrent la plus grande partie de la nuit à construire leur projet de vie.

– Tu crois vraiment que vous ne trouverez pas de remède pour éradiquer cette horrible épidémie ?

– Je ne vois pas comment, même si nous trouvons un vaccin, nous pourrions organiser les secours et convaincre les Loupours à se faire soigner.

– Alors notre humanité est fichue ?

– Peut-être pas complètement. Il devrait bien rester quelques groupes d'êtres humains par-ci par-là, isolés dans des coins reculés.

– Comme des montagnes ou des îles ?

– Oui, voilà.

– Alors nous allons partir dans une île loin d'ici.

– Mais où veux-tu partir ? Et comment ?

– Demain, je vais aller au port faire le plein de carburant et de victuailles. Puis nous prendrons la mer pour les Açores.

Et tant pis pour Sapiens

– En plein Atlantique ?

– Oui, on m’a parlé d’une petite île, Corvo au nord de Florès, la plus à l’est des Açores. Un ancien petit volcan.

– Et tu peux y aller avec un petit voilier ?

– Le voilier auquel je pense fait douze mètres et tiendra le choc s’il n’y a pas de grosse tempête.

– Mais à qui appartient ce bateau ?

– C’est important ?

– Tu ne vas pas le voler quand même !

– Parce que ce n’est pas moral ? Peux-tu me dire ce qui est encore moral ?

– Oh mon dieu !

Puis ils travaillèrent sur les vivres et l’eau qu’il faudrait embarquer. Il fallait prévoir la route à suivre et penser à une route de secours si celle-là ne convenait pas. Jean-François proposa de suivre les côtes jusqu’à Bordeaux pour prendre en main le voilier qu’ils allaient voler, puis de piquer au large vers les côtes d’Espagne en direction de l’Afrique. Son projet consistait à rejoindre les Açores en faisant le moins de chemin possible en pleine mer.

Ils notèrent tout ce qu’il leur venait en tête depuis les vêtements jusqu’aux outils de base dont ils pourraient avoir besoin pour une vie de Robinson. Le

Et tant pis pour Sapiens

sommeil les prit à l'aube alors qu'une embarcation s'approchait de leur île.

Le bateau s'approcha du ponton et une voix cria :

– Ohé, Jean-François. Tu es là ?

Le jeune homme se réveilla de son demi-sommeil et se leva pour accueillir l'importun. Il fut étonné de voir Mathieu, le fils d'Isabelle. Il se mit à réfléchir à toute vitesse. Il lui fallait trouver un mensonge crédible.

– Salut Mathieu.

– Salut. On dirait le bateau de mes parents, là.

– Oui, ton père m'a dit de m'en servir quand il est parti avant-hier.

– Ah ! Donc tu sais pour ma mère. Elle est morte.

– Oui.

– Moi aussi je sais pour elle et toi. Il m'a tout raconté.

– Ah.

– Tu aurais pu me dire que tu l'aimais.

– J'ai pas trop envie d'en parler là, tu vois.

– De toute façon je ne crois pas qu'elle soit morte. C'est pas son genre.

– Qu'est-ce qui te fais dire ça ?

Et tant pis pour Sapiens

– D’abord son caractère et son acharnement à se battre pour obtenir ce qu’elle veut. Mon sentiment personnel, je la sens vivante. Et puis ce bateau.

– Ce bateau ?

– Mon père est peut être large d’esprit mais pas au point de « fraterniser » avec son rival. Il ne t’aurait jamais confié son bateau. Et puis il y a ici deux bateaux. Qui a amené le deuxième ?

Jean-François commençait à se sentir agressé. Il sentait se réveiller en lui les virus. Sa voix se troubla un peu.

– Si tu veux récupérer ton bateau, tu peux.

– C’est pas le problème Jean-François. Où est ma mère ?

Pendant ce temps, Isabelle qui n’osait plus bouger dans la cabane, était tiraillée entre l’idée de se montrer à son fils pour le soulager de sa peine et le fait que cela risquait de faire capoter son projet. Elle perçut le changement de ton du jeune écrivain et prit peur pour son fils. Alors soudain, elle se décida.

Elle sortit et adressa son plus beau sourire à son fils chéri.

– Bonjour mon chéri. Tu es très fort et tu me connais bien. Apponte et viens.

Jean-François sourit aussi, soulagé, et tendit la main pour attraper le bout d’amarrage. Mathieu le lui lança et se précipita dans les bras de sa mère. Cela

Et tant pis pour Sapiens

compliquait le projet, mais tout problème avait toujours une solution. Ils allaient en parler.

Une fois les effusions calmées, les explications suivirent, franches et parfois semées de reproches. Mais Mathieu était tellement heureux de retrouver sa maman vivante qu'il finit par placer le reste en seconde position. Il était lui aussi très intelligent et comprit vite que la situation ici n'évoluerait pas dans un sens favorable. Faisant le rapprochement avec les bateaux, il demanda tout à coup :

– Et vous partez quand et pour où ?

– À trois nous aurons peut-être plus de chance ? Répondit Isabelle en lançant un regard de détresse vers Jean-François.

– Je le pense aussi. Mais nous devons nous mettre d'accord dès à présent.

– Je vous le dis tout de suite, si vous m'emmenez avec vous loin des menaces des monstres, je serai un partenaire à part entière et pas le fils de... Vous êtes d'accord ?

– Pour moi cela me va comme préalable.

– D'accord mon chéri.

– Tu commences mal maman.

Elle lui caressa la joue tendrement et promit que c'était la dernière fois. Puis ils mirent leur plan à plat, étape par étape. Jean-François se chargerait des cartes maritimes, du matériel de survie et de faire le plein de

Et tant pis pour Sapiens

carburant pour le moteur de secours du voilier tandis que Mathieu et Isabelle feraient les courses alimentaires et des objets usuels. Ils décidèrent de rentrer immédiatement dans l'île pour mettre au point les derniers préparatifs.

Le soir même tout était prêt. Jean-François et Mathieu déterminèrent ensemble la route à suivre pour les deux prochains jours en tenant compte de la météo et le départ eut lieu le lendemain matin très tôt. Ils embarquèrent tout le matériel et la nourriture sur le « Beaufort », le voilier d'un voisin assassiné par un monstre quelques jours auparavant. Ils avaient récupéré sans trop de problèmes le double du trousseau de clefs la veille au domicile inoccupé du voisin disparu.

Ils sortirent du port au moteur avant de larguer les voiles et de mettre cap au sud en restant à vue de la côte magnifique. Le vent soufflait au sud-ouest et les portait rapidement et sans effort vers La Rochelle.

Le cortège des fuyards

Devant eux, dans le jour naissant, ils apercevaient d'autres bateaux qui naviguaient au même cap. Mathieu s'en étonna car cela n'était pas habituel en cette saison de voir autant d'embarcations aller pêcher au large. Et puis elles allaient toutes dans la même direction.

– Je crois qu'en fait ils font comme nous.

– Ils partent chercher un endroit moins exposé.

– Mais ils vont où ? Nous on sait où aller, mais eux ?

– Chacun croit avoir pensé au bon endroit. Mais vu la taille de certaines embarcations beaucoup ne doivent pas aller bien loin.

Le soleil était de la partie, les mouettes accompagnaient les bateaux, on se serait cru en vacances. Le cortège filait sur l'eau d'un bleu profond, au grès de la petite houle qui faisait monter et descendre sur l'océan les petits navires. Le spectacle étonnant semblait joyeux et festif. Quelques coups de sirènes disputaient le silence aux cris des mouettes.

Et tant pis pour Sapiens

Isabelle eut envie de s'allonger sur le pont du voilier pour se laisser chauffer au soleil. Elle céda avec une petite honte à cette tentation et Jean-François la rejoignit tandis que Mathieu tenait la barre. Elle ressentit une impression de soulagement et de bonheur. Elle ferma les yeux et se laissa emmener loin des horreurs du moment. Le soleil caressait sa peau avec douceur, le clapotis de l'eau sur les flancs du bateau accompagnait le bercement incessant du voilier, elle prit la main de son amant et s'assoupit lentement.

Les derniers jours avaient été difficiles pour elle sur bien des plans et ses moments de sommeil avaient été rares et perturbés. Son corps avait besoin de retrouver calme et détente, son esprit devait retrouver sérénité et vivacité, le contexte agréable de la traversée l'emporta vers un sommeil réparateur impérieux.

Elle ne fut aucunement dérangée par les différentes conversations qui s'engagèrent avec les autres voyageurs. Elle servit même, sans en avoir conscience, de preuve aux dires de ses compagnons.

- Vous allez où comme ça ?
- On va vers l'île de Ré, et vous ?
- Nous filons aussi vers La Rochelle.
- Ah très bien.
- Vous êtes tous les trois ?
- Oui, nous allons rejoindre mon père.
- Il est à La Rochelle ?

Et tant pis pour Sapiens

– Non. Dans l’île de Ré.

– C’est calme là-bas ?

– Pour l’instant oui.

– Ok, on va peut-être y aller aussi. Vous fuyez vous aussi ?

– Non, nous allons en vacances.

– Vous n’avez pas peur ?

– Ma mère endormie là, a l’air d’être angoissée ?

– Non, c’est vrai. Bon, ben bonne navigation et bonnes vacances.

Les bateaux s’approchaient sans cesse les uns des autres pour échanger entre eux mais peut-être aussi pour vérifier qui naviguait dans ce cortège impromptu et un peu inquiétant. Après tout, des Loupours pouvaient s’insérer dans la caravane pour attaquer à la nuit tombée. Les gens restaient tendus.

Plusieurs bateaux les abordèrent ainsi et Isabelle finit par se réveiller pour réclamer quelque chose à manger. Les garçons lui expliquèrent la situation et elle eut une idée de génie pour éviter ça.

– On devrait hisser un drapeau qui indique un malade à bord.

– Ah non ! Ils vont croire que nous abritons un loupours et ils vont nous tirer dessus pour nous couler.

– Exact. C’est pas une bonne idée.

Et tant pis pour Sapiens

– Comment faire, alors ?

– Il faudrait s'éloigner davantage de la côte et naviguer plus au large. La plupart des embarcations auront peur de faire comme nous.

Ils décidèrent donc de piquer au large. Le trajet vers l'île de Ré devait leur prendre environ dix à douze heures. Ils comptaient donc y arriver vers 18 ou 19 heures, mais cela ne les arrangeait pas vraiment car ils ne voulaient pas s'y arrêter en réalité. Ils craignaient le contact avec les autres fuyards. Ils décidèrent donc de contourner l'île, comme s'ils voulaient aller à Ars-en-Ré au lieu de Saint Martin, et profiter ensuite de la nuit pour filer vers l'île d'Oléron.

Jean-François pensa qu'ils trouveraient par là-bas aussi les mêmes problèmes de fuyards. Mais il ne dit rien. La navigation se déroula sans autre incident bien qu'un vent plus fort se soit levé et qu'il les pousse cette fois vers le plein ouest les obligeant à redresser la barre assez souvent pour ne pas trop s'éloigner des côtes.

Ils arrivèrent en vue de l'île de Ré en fin d'après-midi et mirent alors résolument le cap vers Oléron. Seuls deux autres voiliers les suivirent vers leur nouvelle destination. Mathieu et Jean-François maîtrisaient assez bien le Beaufort à présent. Isabelle prit la barre quelques temps tandis que le jeune écrivain montrait à Mathieu comment faire cuire les bars qu'ils avaient pêchés dans la matinée.

Et tant pis pour Sapiens

Les choses se compliquèrent un peu quand il fut question de naviguer la nuit, d'autant plus que le temps s'était couvert de devenait menaçant. Pas pour des questions de navigation car ils avaient tout le matériel nécessaire pour détecter les autres navires, et suffisamment d'expérience, pensaient-ils, pour affronter un petit grain. La difficulté résida plutôt dans le choix des quarts de veille dans la mesure où ils se méfiaient d'un abordage hostile. Et puis il y eut aussi le fait que Jean-François et Isabelle entendaient bien dormir ensemble et que ce serait la première fois en présence de Mathieu.

Il fut donc décidé que Mathieu prendrait le troisième quart après Isabelle et Jean-François. Les amoureux comptaient que Mathieu s'endormirait vite et qu'ils pourraient passer ces quatre heures seuls à la barre, puis seuls au lit pendant deux heures quand Mathieu prendrait le relais. Elle avait un besoin impérieux de discuter et de câliner tendrement Jean-François. Mathieu accepta sans trop rechigner.

Le couple mit le pilotage automatique et réduisit un peu la voile après avoir allumé les feux de position. La nuit descendit lentement sur le continent qui finit par n'exister que par les lumières qui se mirent à scintiller le long de la côte sur leur gauche. Sur leur droite, le soleil plongea dans l'or de son reflet à l'horizon liquide avant que la nuit s'installe complètement. Ils repèrent les feux de deux autres bateaux qui semblaient avoir calqué leur vitesse et leur cap sur eux.

Et tant pis pour Sapiens

– Ils m’énervent ces deux-là.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– Parce que je n’aime pas que l’on me prenne en chasse.

– Tu crois ça ? Je pense qu’ils fuient tout comme nous et qu’ils craignent les autres eux aussi, tout simplement.

– On verra bien quand on bifurquera vers les Açores, s’ils sont toujours près de nous bien sûr.

– Mais, s’ils vont eux aussi là-bas ?

– Cela m’étonnerait vois-tu. Car la route maritime logique pour aller aux Caraïbes passe par le sud, les Canaries et pas par les Açores.

– À cause des vents ?

– Mais bravo. Tu es plus fine que je ne pensais relativement aux affaires maritimes.

– J’ai consulté Internet pour savoir ce que voulait dire le nom du bateau. Beaufort est un nom lié aux vents. Et j’ai vu des cartes des vents assez explicites.

Jean-François lui expliqua que ce serait plus dur de naviguer contre le vent. Il leur faudrait tirer des bords et le trajet serait plus long. Mais personne ne devrait les suivre. Ils seraient en sécurité.

Isabelle se resserra encore contre lui, referma son gilet en croisant ses bras sur sa poitrine et lui tendit ses lèvres. Elle aimait que Jean-François joue ce rôle de

Et tant pis pour Sapiens

protecteur. Elle se sentait bien avec lui et s'abandonnait complètement. Il la sentit se détendre et se fondre contre son corps. Il prit ses lèvres avec douceur et ferma les yeux un instant.

Quand il les rouvrit, il constata que les deux autres bateaux se rapprochaient d'eux, chacun de son côté, les prenant en tenailles. Il réagit immédiatement.

– Aux moteurs cria-t-il à Isabelle. Ils nous attaquent.

Elle s'occupa de mettre en route les moteurs tandis qu'il coupait l'éclairage des feux de position. Isabelle vérifia la vanne d'arrivée d'eau de refroidissement moteur puis la manette de propulsion. Elle était bien sur le point mort. Elle appuya sur le bouton de démarrage, mais rien ne se passa.

– Démarre, démarre cria-t-elle.

Elle appuya encore, en vain. Jean-François ramenait la grande voile à l'aide d'un winch. Il entendit les cris d'angoisse d'Isabelle.

– Active le préchauffage, vite, lui cria-t-il depuis le pont, le préchauffage !

Elle se rappela alors la procédure de démarrage du moteur. Elle poussa le bouton de préchauffage et des voyants rouges s'allumèrent.

– Aller, aller, dépêche-toi de chauffer. Vas-y, mais vas-y s'angoissait Isabelle.

Et tant pis pour Sapiens

Enfin, le son du buzzer lui indiqua que le moteur était prêt. Elle appuya alors sur le petit bouton de démarrage et accéléra franchement.

Cela lui avait pris quelques minutes pendant lesquelles Mathieu sortit de son demi-sommeil en entendant les cris et se réveilla tout à fait quand les moteurs démarrèrent. Il comprit tout de suite la situation et se précipita sur le pont pour affaler la voile d'avant.

Leur bateau fit se mit à filer droit au travers des vagues avec une vitesse qui augmentait rapidement. Les deux autres navires étaient maintenant à portée de voix.

– Arrêtez votre bateau tout de suite. Vous êtes sous nos feux croisés. Vous n'avez aucune chance de fuir.

Une rafale d'arme automatique résonna dans la nuit.

– Mathieu, met la mitrailleuse en batterie, cria Jean-François en guise de réponse, pensant intimider les agresseurs avec ce mensonge.

Il inventa même un autre passager.

– Pierre, monte-moi vite le bazooka.

Les bateaux assaillants commençaient cependant à s'éloigner vers l'arrière. Ils ne pouvaient plus voir dans la nuit sombre le Beaufort qui avait coupé ses feux. Mais ils avaient la possibilité de suivre l'écume de leur sillage. Isabelle accéléra encore. Si les autres avaient un moteur puissant, ils pourraient revenir. Alors Jean-

Et tant pis pour Sapiens

François décida une manœuvre diabolique de hardiesse.

– Coupe le moteur et vire à tribord de 180 degrés, ordonna-t-il à sa compagne.

Le bateau devint silencieux et s'éloigna sur son erre vers la pleine mer.

Les poursuivants n'ayant plus de trace à suivre, furent pris de court. Désorientés, ils virèrent vers le continent, espérant que la proie qu'ils chassaient chercherait à s'abriter dans une crique discrète.

Sur le Beaufort, ils remontèrent les voiles et avancèrent silencieusement au vent. Nos trois amis restèrent en alerte jusqu'au matin. Les premiers rayons du soleil leur firent découvrir petit à petit une belle mer calme et libre. Aucun bateau n'était visible, ils avaient réussi. Pour l'instant.

La bataille de Paris

Najcemar avait lancé ses troupes sur le sud de la capitale française depuis le bois de Boulogne où se cachaient les Loupours. De l'est, un autre groupe attaquait en partant du bois de Vincennes pendant que déferlaient les hordes des banlieues nord qui partaient de Saint Denis.

La bataille s'était engagée de façon simultanée. Les monstres étaient organisés et leur action concertée. La défense de la capitale se montrait délicate. Les groupes des révoltés empruntaient les grands boulevards larges et dégagés. La préfecture fut prise au dépourvu, ne s'attendant absolument à une attaque de ce type de si grande envergure.

La police fut immédiatement alertée et l'on vit très vite les forces fidèles se déployer avec leurs armes anti-émeute. Mais les hommes des compagnies de CRS hésitèrent à tirer à balles réelles sur les monstres. Il y avait parmi eux leurs voisins, leur cousins, leurs frères peut-être.

Quand les jets d'eau et les grenades lacrymogènes ne suffirent plus pour arrêter les loupours, la préfecture fit appel à la troupe. Au sud, les assaillants

Et tant pis pour Sapiens

avaient quasiment envahi le quartier de la défense, nœud névralgique du pouvoir financier. Les groupes de l'est avaient avancé jusqu'à la place de la Nation et au nord, Barbès étaient tombé.

Des volutes de fumée montaient de plusieurs endroits au-dessus du ciel de Paris. Les loupours incendiaient les voitures, les magasins, les locaux mal protégés au fur et à mesure de leur avancée. Les sirènes de police et des ambulances résonnaient dans le silence terrifié des alignements d'immeubles des rues. La population humaine se terrait chez elle. Les contaminés se battaient sans peur et déchiquetaient tous ceux qui tombaient sous leurs griffes. Certains groupes pénétraient dans les immeubles, défonçaient les portes des appartements et massacraient sans pitié les humains normaux.

En fin d'après-midi, depuis la cellule de crise de l'Élysée, un ordre terrible de conséquences partit vers les sections de militaires. « Feu à volonté ».

La nuit tomba sur une ville en guerre civile. Des voitures blindées parcourraient les rues en informant la population par haut-parleur qu'un couvre-feu avait été décrété à vingt heures par les autorités et que la troupe tirerait sans sommation sur tout suspect errant dans les rues jusqu'à neuf heures le lendemain matin.

La situation ne cessa de se dégrader toute la nuit avec des petites escouades de révoltés qui utilisaient des cocktails Molotov contre les voitures blindées des forces publiques. Les jours qui suivirent furent

Et tant pis pour Sapiens

terribles. Des deux côtés, les pertes furent importantes. Des deux côtés, les haines furent attisées par les débordements et la libre expression de la sauvagerie des hommes, malades ou pas.

Najcemar coordonnait les avancées des trois fronts ouverts par ses troupes. Il dirigeait avec froideur les assassinats d'humains. Ses soldats lui obéissaient d'autant plus aveuglément qu'ils étaient complètement désinhibés et ne faisaient plus la différence entre le bien et le mal.

Il n'était pas rare de voir des femelles loupours s'en prendre à d'autres femmes et même à des enfants et des bébés. C'était à celle qui ferait preuve de plus d'inhumanité. Et lorsqu'elles se battaient contre un homme, elles mettaient encore davantage de sauvagerie dans leur combat. Des cris horribles retentirent toute la nuit dans les zones conquises par les loupours.

Najcemar ne dort pratiquement pas. Il contrôlait tout, supervisait tout, dirigeait tout. Il suivait les conquêtes de territoire rue par rue. Les rapports lui arrivaient sans cesse de partout. Il donnait ses ordres sans presque réfléchir, simplement en regardant la carte de la ville.

Vers l'aube, il ordonna à ses troupes de conquérir le métro pour se déplacer plus facilement et prendre à revers les troupes loyalistes. Ce fut d'une facilité déconcertante. Les grilles furent ouvertes sans difficulté particulière, les centres de contrôle des lignes

Et tant pis pour Sapiens

envahis sans résistance, les rames alimentées en électricité sous la responsabilité d'employés contaminés expérimentés.

Des milliers de personnes se précipitèrent dans leurs voitures et tout ce qui roulait pour évacuer Paris par l'un des seuls côtés qui semblait encore libre, toute la partie ouest. Les autoroutes furent vite encombrées de cars, de voitures, de camions, de motos, tous se dirigeant vers les autoroutes pour rejoindre Mantes la Jolie et vers Pontoise pour filer vers la Normandie.

Mais les loupours ne tardèrent pas à prendre les mesures pour bloquer cette sortie de Paris. Il en fut de même pour l'autre côté, vers l'est et l'autoroute qui menait vers Metz et Strasbourg. Les loupours avaient déjà bloqué l'autoroute partant de Saint Denis vers Lille et la Belgique. Les sorties sud de Paris étaient tombées elles aussi. La nasse était fermée.

La bataille dura trois jours. Quand les troupes régulières se rendirent, la population eut le choix : se laisser contaminer par des morsures dispensées sans colère, ou se faire déchiqueter par des loupours assoiffés de vengeance.

La Seine arbora des tons rosés pendant plusieurs heures après la chute de Paris, et charria des morceaux d'êtres humains vers la Normandie horrifiée. Najcemar fêta sa victoire au grand stade de France en organisant des combats entre les humains et les loupours gladiateurs à la plus grande joie des milliers de spectateurs assoiffés de sang.

La route des Açores

Sur le Beaufort, nos trois héros n'osèrent revenir plus près de la côte. Ils firent le point et redessinèrent un cap sur leur carte. Il leur faudrait au moins dix-huit jours pour rejoindre les Açores dans ce sens-là, en partie contre le vent. Ils avaient assez de nourriture pour tenir un bon mois, le voilier était solide, ils le connaissaient à présent, savaient comment il réagissait à leurs sollicitations. La décision fut vite prise.

Ils auraient le soleil dans le dos tous les matins et l'astre leur servirait de phare à suivre tous les après-midi. Le vent était principalement de sud-sud-ouest, ils placèrent les voiles auprès de façon à ce qu'il prenne le bateau par le travers pour le pousser à l'ouest.

Jean-François resta à la barre pour tirer les bords régulièrement, le bateau avançait bien. Ils atteignaient les six nœuds. Le Beaufort méritait bien son nom. Pendant ce temps, Isabelle et Mathieu discutèrent longtemps. Isabelle expliqua à son fils tous les événements qui s'étaient passés depuis deux ans. Mathieu écoutait attentivement, posait des questions, cherchait à comprendre.

Et tant pis pour Sapiens

Le début du voyage fut presque sans surprise. À part la rencontre avec des dauphins qui s'amusèrent à faire la course devant l'étrave. Un jour pourtant ils eurent une frayeur. Mathieu était à la barre, Isabelle étendue sur le pont lisait un livre tout en bronzant, Jean-François se reposait dans la cabine.

– Cachalots en vue à tribord hurla soudain Mathieu. Deux adultes et un petit.

– Jean-François, mon chéri, viens voir.

Ils admirèrent les cétacés jusqu'à ce que ces derniers s'intéressent à eux en retour. Du coup, quand ils se rapprochèrent du bateau, l'inquiétude monta d'un cran à bord. Les mammifères marins étaient tout à fait de taille à leur causer de gros dégâts s'ils les heurtaient par mégarde. Et à présent, ils se dirigeaient vers eux nonchalamment, mais sûrement. Isabelle prit vraiment peur. Mathieu changea de cap et le cachalot mâle sonda juste en arrivant sur eux. Sa compagne et leur petit firent de même. Ils ne remontèrent pas et les navigateurs ne les revirent pas. Isabelle en fut pour sa peur, mais demanda aux hommes d'éviter les cétacés à l'avenir. Elle en avait eu sa dose.

La dernière semaine la météo leur avait promis une dépression à venir. Le douzième jour, elle fut confirmée pour les jours suivants. Des vents de sud-ouest/nord-est de quarante-cinq nœuds étaient annoncés. Ce serait difficile s'ils prenaient les vents de cette force de face. Ils décidèrent de se dérouter vers le

Et tant pis pour Sapiens

sud pour éviter au plus possible les vents et passer sur le bord de la tempête.

Le lendemain, ils passèrent leur temps à bien arrimer tout ce qui pouvait représenter un danger pour l'embarcation ou pour eux. La mer commençait à se creuser. La houle atteignait à présent les quatre mètres. Elle forçait encore dans la nuit. Le lendemain le ciel s'était chargé de gros nuages menaçants. L'horizon se couvrait de moutonnements blancs et quelques vagues passèrent par-dessus bord. Ils s'attachèrent par précaution, passèrent leur gilet de survie et la lutte commença.

Au premier coup de vent sérieux ils ramenèrent les voiles et Mathieu serra la barre entre ses mains. Les vagues étaient encore toutes dans le même sens. Le bateau réagissait bien. Il suivait le mouvement de l'océan. Les écoutilles étaient fermées, les paquets de mer s'écoulaient du pont normalement par les dalots bien dégagés. Le tangage du bateau ne les gêna aucunement tant ils étaient bien amarrés à présent.

Les premières gouttes de pluie les fouettèrent vers midi. Ils mirent le pilotage automatique et en profitèrent pour aller déjeuner dans le carré. Ce fut simple et assez comique quand Jean-François renversa son verre sur lui, mais à part cela, rien ne perturba vraiment ce moment de pause.

Ils remontèrent sur le pont pour être prêts en cas de coup dur. La pluie semblait s'être légèrement calmée. Le vent soufflait moins fort que prévu et l'après-midi

Et tant pis pour Sapiens

passa ainsi sans trop de problème jusqu'au moment où Isabelle aperçut tout près d'eux un container tombé d'un cargo, quasiment immergé. Elle alerta Mathieu ;

– Container à bâbord devant nous.

Il fila un coup à tribord et le bateau réagit, mais ils furent heurtés malgré tout. Le pire venait d'être évité. Jean-François descendit malgré tout vérifier la coque à l'intérieur du voilier. Il ne semblait pas y avoir de fuite d'eau. Pourtant il avait ressenti un choc assez fort. Il descendit dans la cale et vit une voie d'eau sur le côté, pas très importante, mais qui demandait néanmoins une réparation immédiate. Il remonta demander à Isabelle de lui donner un coup de main.

Le calfeutrage dura une bonne demi-heure. Puis il lança la pompe de cale pour évacuer l'eau. Là-haut sur le pont, Mathieu s'en était sorti comme un chef. La nuit était tombée à présent, plus tôt que d'habitude à cause des nuages. Ils passèrent leur temps à craindre qu'un autre container ne les heurte sans qu'ils ne l'aient vu dans le noir.

La chose positive c'est que la tempête se calma assez vite. Le vent chuta de manière sensible, la pluie s'arrêta bientôt et l'océan retrouva sa houle habituelle. Par précaution, ils ne remirent les voiles qu'à moitié et les quarts furent pris à deux, Mathieu ayant accepté d'assurer un quart de quatre heures pour démarrer le cycle. La nuit passa ainsi, à ouvrir grand les yeux et à surveiller les lumières éventuelles d'un cargo ainsi que le radar.

Et tant pis pour Sapiens

Le lendemain, le beau temps était revenu. Ils firent le point et constatèrent qu'ils avaient pas mal dérivé. Il fallut remettre cap au nord-nord-ouest pour remonter vers les Açores. Cela faisait quinze jours qu'ils avaient quitté les côtes françaises. Ils commencèrent à se détendre. D'ici quatre ou cinq jours ils seraient arrivés. Ils décidèrent de fêter cela par un bon repas bien arrosé, à titre exceptionnel. La fatigue de la nuit précédente, le bon repas, le vin et le relâchement nerveux fit qu'ils s'endormirent tous les trois pour la première fois depuis leur départ. Ce fut leur erreur.

Le choc fut terrible. Le frottement qui s'en suivit résonna dans toute la structure. Isabelle réagit la première et finit de réveiller les deux garçons en se précipitant sur le pont. Elle resta sans voix. Les deux hommes la rejoignirent et restèrent pétrifiés à leur tour. Un mur immense leur barrait la vue. Le Beaufort glissait le long de ce mur d'acier qui les surplombait de trente mètres. Sa coque raclait celle du porte container géant qui devait bien faire trois cent mètres de long.

Jean-François sauta sur le pilote automatique, le débrancha et prit la barre. Il vira pour changer le cap de leur bateau afin de s'éloigner du géant des mers. Isabelle lança le moteur et Mathieu descendit les voiles du plus vite qu'il put. Le voilier réagit bien et s'écarta rapidement du monstre qu'ils avaient heurté, mais le mal était fait. Ils embarquaient beaucoup de mer par une voie d'eau sur le tribord. Le voilier prenait de la gîte. Il fallait réparer d'extrême urgence. Les deux

Et tant pis pour Sapiens

garçons s'y mirent pendant qu'Isabelle tentait de lancer des SOS.

La masse métallique énorme du tanker empêchait toute transmission et ceux du navire géant ne les avaient certainement même pas vu ni sentis. Il s'éloigna petit à petit, superbe dans sa morgue dédaigneuse et souveraine. Ils furent ballotés durement par la traine du navire et cela n'arrangea pas leurs affaires.

Jean-François comprit le premier que leur sort était scellé. Ils n'arriveraient pas à naviguer longtemps. La voie d'eau était trop longue et ils n'avaient pas le matériel pour la réparer vraiment. Le Beaufort allait couler.

– Isabelle cherche une île près d'ici. N'importe laquelle.

– Mais je cherche où et comment ?

– Élargis le champ du radar et en disant cela, il se demanda pourquoi le radar n'avait pas sonné en s'approchant du porte container géant.

Isabelle exécuta la manœuvre et très vite découvrit à deux miles une petite île qui devait à peine dépasser de l'eau.

– J'ai, cria-t-elle.

– Fonce dessus le plus vite que tu peux.

Elle mit le cap droit sur l'écho radar et augmenta les gaz. Ils arrivèrent une demi-heure après au bord d'une

Et tant pis pour Sapiens

toute petite île. Leur coque était quasiment submergée. Le bateau toucha le fond et s'immobilisa. Ils plongèrent et nagèrent jusqu'à la rive à cinquante mètres de là. Ils prirent pieds sur une petite crique bordée de rochers recouverts d'algues. Ils s'affalèrent sur les galets de la mini plage et se retournèrent pour voir ce qu'il restait de leur voilier.

Le bateau était échoué sur un haut fond tout près de la côte. Les vagues tapaient la coque et faisaient bouger le bateau. Ils comprirent qu'il ne tiendrait pas longtemps avant d'être détruit pièce par pièce. Jean-François prit la parole :

– Il faudrait que l'on aille récupérer tout ce que l'on pourra avant que la coque n'éclate.

– Oui, et il faut le faire dès à présent renchérit Mathieu.

Isabelle éclata en sanglots. Ses nerfs lâchaient. Elle se remit à penser que Dieu la punissait de son amour interdit. Mathieu fit signe à Jean-François de la laisser vider son stress. Elle en avait besoin et ils pourraient la consoler et la ragailhardir plus tard. L'urgence du moment était bien de sauver tout ce qui pouvait l'être.

Ils se remirent donc à l'eau et firent plusieurs allers-retours en poussant devant eux ce qui flottait. À un moment, Isabelle les regarda puis elle se leva et s'éloigna un peu de la crique. Elle revint avec un bout de filet de pêche échoué entre les rochers.

Et tant pis pour Sapiens

– Tenez, leur dit-elle, cela va vous permettre de rapporter plus de choses à chaque voyage.

Et ils constatèrent avec plaisir qu'elle commençait à faire le tri de ce qu'ils avaient déjà ramené. Mais ils durent s'arrêter car la fatigue les prenait. Ils devaient récupérer physiquement avant de continuer.

Ils avaient abordé une toute petite île inhabitée, à l'est de Santa Maria, l'une des plus au sud-est des îles des Açores, les Formigas. Ils virent plusieurs fois des avions passer haut dans le ciel bleu dégagé de tout nuage. Ils devaient être à l'aplomb d'un couloir aérien régulier. Cela les sauverait peut-être. Un peu plus loin, sur un autre îlot, ils distinguèrent un vieux phare. Fonctionnait-il encore ? Y avait-il quelqu'un à demeure ?

Pour l'instant, ils devaient finir de récupérer ce qu'ils pouvaient et puis aussi visiter l'île pour analyser leurs capacités de survie dans cet espace restreint.

Genève, centre du monde

À Genève, Denis avait participé aux recherches dans le lac. Cela n'avait rien donné. Les sondes des services de sécurité n'avaient rien détecté. Le responsable des policiers expliqua à Denis que cela était fréquent, car il y avait des courants marins qui entraînaient les corps des disparus vers les grands fonds du centre du lac. Certains d'entre eux étaient retrouvés dans les filets des bateaux qui pêchaient dans les eaux du Léman.

Depuis quelques jours, Denis avait tenté de joindre à nouveau son fils Mathieu, en vain. Il reçut enfin un message du jeune homme.

« Je suis en route en bateau pour les Açores avec des amis très chers. Nous espérons y trouver la sécurité. Porte-toi bien »

C'était laconique mais rassurant. Mathieu le rappellerait certainement à son arrivée. Il était un garçon réfléchi, intelligent, prudent. S'il était parti en bateau c'est qu'il avait confiance en ses coéquipiers et dans le navire. Aller aux Açores depuis la côte européenne n'était pas le plus facile, mais il devrait y être dans trois semaines maximum.

Et tant pis pour Sapiens

Ici, à Genève, les scientifiques continuaient de chercher une solution pour éradiquer cet horrible virus prophage. Il avait ses entrées dans le centre de recherche et auprès des scientifiques grâce à Isabelle et pouvait enquêter auprès des différents services. Il constatait le désarroi total des biologistes, des médecins, des sociologistes, des chercheurs de toutes les disciplines réunis dans ce centre mondial de l’OMS.

Il en était de même pour les conseillers politiques qui tentaient en vain de trouver un *modus vivendi* avec les loupours et faisaient brainstorming sur brainstorming afin de faire jaillir l’idée géniale qui mettrait tout le monde d’accord pour que l’espèce humaine puisse cohabiter avec les mutants.

Denis interviewait tous ceux qui acceptaient de parler à son micro, mais ils étaient de moins en moins nombreux. De toute façon, il avait reçu des instructions absolument formelles : ses reportages ne devaient en aucun cas laisser paraître l’impuissance et la désespérance des responsables de la survie de l’humanité.

Entre deux rendez-vous, Denis ne cessait de penser à Isabelle. Comment avait-elle pu en arriver à se suicider ? Certes, elle était affaiblie par sa séparation d’avec Jean-François. Il connaissait sa femme et savait qu’elle était entière. Elle faisait tout à fond, se donnait pleinement et quand elle aimait, c’était fort, puissant, irrépessible. Justement. Si ce n’était pour lui,

Et tant pis pour Sapiens

comment avait-elle pu faire cela en pensant à ce jeune blanc-bec d'écrivain à la noix ?

Denis était content de lui avoir transmis l'information. Pour qu'il souffre lui aussi comme il avait fait pâtir son fils et lui de cet amour illicite. Mais au fait, Mathieu avait réagi comme lui. Il avait eu du mal à croire que sa mère s'était suicidée. Et puis pourquoi était-il retourné en Vendée quand son père lui avait appris la nouvelle de la mort de sa mère ? Et ce message curieux envoyé par SMS au lieu de l'avoir en direct ?

Denis finit par relire les mots transmis par Mathieu. Et il comprit. Bon sang, comment n'avait-il pas saisi tout de suite ? « Je suis en route en bateau pour les Açores avec des amis très chers. Nous espérons y trouver la sécurité. Porte-toi bien ». Des amis très chers. Bien sûr. Il ne pouvait s'agir que d'Isabelle et de Jean-François. Mathieu était avec eux, il ne pouvait le dire clairement à son père, mais c'était ça. Sinon, il ne serait pas parti alors que l'on pouvait retrouver le corps de sa mère à tout moment.

Mathieu était avec elle. Il avait prévenu son père. Mieux, il lui disait où il pourrait les retrouver. Denis retrouva son moral. Le monde était en train de s'écrouler, son couple était en train de s'écrouler. Maintenant il comprenait. Isabelle avait choisi d'essayer de sauver son amour comprenant qu'elle ne pouvait sauver le monde.

Et tant pis pour Sapiens

Lui aussi ne pouvait que participer, ici, à la chute de plus en plus rapide de l'humanité. On lui demandait même de cacher la vérité au public. Il prit lui aussi sa décision, mais ne s'en cacha pas et après avoir fait sa valise, il se dirigea vers l'aéroport pour prendre un billet qui devait le mener aux Açores.

Les avions étaient tous pris d'assaut par des gens fortunés qui s'envolaient pour les îles de l'océan Indien. Il réussit à prendre un avion pour Lisbonne avec correspondance pour Sao Miguel, la plus grande des îles. Le contrôle au départ fut des plus simples et il pénétra dans la salle d'embarquement. Ce n'était pas du tout pareil pour ceux qui débarquaient et qui devaient subir tout un tas de contraintes et de visites médicales. Cela mettait tous les vols en retard et créait une confusion générale inimaginable.

Dans la foule d'attente, certains s'énermaient et Denis pensa qu'un d'entre eux risquait de se transformer en monstre s'il avait été contaminé. Cela ne manqua pas de se produire. On entendit brusquement des cris, on vit des gens courir en hurlant, et la police se précipiter vers un point d'embarquement. Peu après, Denis entendit trois détonations sèches. Le calme revint petit à petit après que la pauvre femme malade ait été abattue comme un chien.

Il put enfin prendre son avion avec quatre heures de retard. Le voyage se fit dans un silence glacial. Plus

Et tant pis pour Sapiens

personne n'avait le goût de rire ou de partager même des mots anodins de simple politesse.

Le spectacle fut le même à Lisbonne, malgré qu'il soit resté dans une salle de transit en attendant sa correspondance vers Ponta Delgada qu'il atteignit en fin d'après-midi.

Mathieu et ses « chers amis » devraient arriver dans quelques jours. Il avait le temps d'organiser leur accueil.

La découverte

Leur première préoccupation fut de trouver de l'eau. Le point culminant de l'île se dressait au sud de leur crique. Il ne devait pas mesurer plus de cent mètres de haut. Presque à son pied, une marre d'eau douce miroitait au soleil. Les eaux de pluie arrivaient ici à cause du relief, avant de s'écouler doucement vers la mer en un petit ru bordé de quelques fleurs blanches.

Le soulagement gagna les trois explorateurs. Non loin de là, à flanc de coteau, un affleurement de roche ressemblait à une grotte à demi couverte. Avec les voiles récupérées, ils pourraient construire un abri correct.

Par contre, la végétation était rase, rare, et les roches granitiques ne semblaient pas favoriser la pousse de plantes ou de fruits comestibles. Leur seules ressources alimentaires, en dehors des quelques provisions sauvées, seraient les produits de la mer et les nombreux oiseaux marins qui nichaient ici. Par chance, vue d'en haut, les eaux claires et peu profondes en bordure de la côte étaient emplies de poissons divers. Les nichées d'oiseaux leur fourniraient

Et tant pis pour Sapiens

des œufs à profusion et s'ils réussissaient à en capturer, ils pourraient manger de la viande.

Mais pour cela, il leur fallait trouver du bois à brûler. Ils en trouvèrent dans une autre crique, entassé par la houle au fond de la petite plage, coincé entre les rochers. Il faudrait le laisser sécher hors de la portée des eaux. Ils en rapportèrent quelques bouts vers la demi-grotte qui leur servirait d'abri. Mathieu avait retrouvé une loupe qui leur permettrait d'allumer le feu le moment venu.

Le moral de l'équipe remonta rapidement. Ils commencèrent leur installation en attendant la nuit pour voir si le phare sur l'autre île s'illuminait bien. Ils essaieraient d'entrer en contact avec l'occupant éventuel demain.

– De toute façon, remarqua Jean-François, si le phare est automatisé, il est régulièrement visité pour l'entretien mécanique. Donc, tôt ou tard, nous aurons de la visite.

Ils passèrent le reste du temps à ramasser des plantes et des herbes pour se faire des lits le moins durs possible, disposèrent les trois couches individuelles le long de la roche, et bloquèrent une voile par des rochers sur le dessus de l'affleurement, puis sur le côté faisant face à la mer et au vent dominant.

– Nous voilà installés pour notre première nuit de Robinsons, mais qu'allons-nous manger ?

Et tant pis pour Sapiens

– Maman, as-tu pensé à quelque chose de particulier ?

– Je croyais qu'ici il n'y avait plus de maman ni de fiston ! Bon, la pizzeria est fermée à cette heure-ci, la brasserie aussi et le frigo est vide. Alors si l'un de vous deux part chercher quelques œufs, et si l'autre réussit à allumer un feu avec la loupe, on pourra manger un petit quelque chose.

– J'allume le feu répliqua immédiatement Jean-François, qui pensa ainsi éloigner Mathieu pour rester seul avec Isabelle.

Une fois son fils éloigné, Isabelle s'adressa à son amant :

– Je ne crois pas que notre situation soit si brillante que cela.

– Ne t'inquiète pas. Nous avons de quoi manger, de quoi boire, de quoi nous protéger de la pluie et du vent. Et nous sommes ensemble, mon amour.

– Et j'ai mon fils avec moi. Avec nous devrais-je dire. Ne le pousse pas à bout. Sois patient, nous aurons des moments d'intimité quand il partira à la pêche sous-marine.

– T'ai-je parlé de cela ? T'ai-je harcelée ? Pourquoi me prendre pour un enfant irresponsable ? Je sais bien que ton fils ne facilite pas nos rapports, mais je saurais attendre, rassure-toi.

– Je connais la fougue des jeunes gens.

Et tant pis pour Sapiens

– Ah bon ? Tu ne m'avais jamais fait cette confidence, plaisanta-t-il.

– Idiot. Lui répondit-elle en retrouvant le sourire.

Il installa des brindilles de bois et défila une cordelette pour servir d'étoupe afin de démarrer le feu. Il orienta la loupe coté soleil et régla la hauteur de sa main afin que le rayon concentré atteigne les filaments de corde. Isabelle s'assit contre lui et posa sa tête à son épaule. De sa main libre il caressa ses beaux cheveux un peu plus ternes en ces moments tragiques.

Quand Mathieu revint, il eut l'intelligence de s'annoncer en chantant à tue-tête une ballade de marins. « Ohé matelot, ta belle t'attend sur les quai de Saint Malo »... Jean-François pensa qu'il avait mis un peu plus de temps qu'il n'en fallait sur cette si petite île, et il lui en fut intérieurement reconnaissant.

Le feu crépitait joyeusement. Isabelle emplit sa part du travail en cassant les œufs dans un saladier avant de les battre. Bientôt, une délicieuse odeur d'omelette leur taquina les narines. Ils avaient récupéré des assiettes et des couverts. Leur dîner fut presque normal.

– Qu'il y a-t-il à la télé ce soir demanda Mathieu ?

– Ce soir, c'est séance de cinéma répondit Isabelle.

– Ah bon ? Que voit-on ?

– Les étoiles de la chanson au cinéma du lion d'or.

– C'est chouette, ça. Et c'est où ce cinéma ?

Et tant pis pour Sapiens

– Ici ! C'est ici le cinéma du lit où on dort.

Ils éclatèrent de rire tous les trois en même temps. Le moral était revenu. Ce soir, au moins, ils dormiraient bien.

Le lendemain matin, ils furent réveillés par le cri des oiseaux s'étaient mis à piailler aux premiers rayons du soleil. Jean-François se leva le premier et écarta la lourde voile. Le spectacle qui s'étalait devant ses yeux lui coupa le souffle. Le ciel bleu, soutenu à l'aplomb de l'île, se teintait de rose à l'horizon. L'océan reflétait le disque solaire sur la presque totalité de la largeur de la mer. Les rares nuages qui flottaient au-dessus prenaient des tons chamarrés allant du rose pâle à l'orange lumineux et leur consistance floconneuse renvoyait la lumière de strate en strate.

La mer bleu clair, presque transparente, promenait les moutons blancs de l'écume comme la chantilly sur un lit de gelée au curaçao. Il aperçut en contrebas de leur abri les poissons qui nageaient au milieu des rochers immergés, balancés avec les plantes marines par le courant fort. Le bateau secoué par les vagues s'était déjà presque entièrement désintégré.

– Debout dans la cambuse, cria-t-il quand il fut revenu de son émerveillement. Le ciel nous attend.

– Humm. Gnamnm fit une forme en s'étirant voluptueusement. La tête ébouriffée d'Isabelle apparue de dessous la petite voile qui lui servait de couverture.

Et tant pis pour Sapiens

La nuit avait été fraîche et ce matin encore, un vent frais soufflait dans leur dos vers le continent européen. Mathieu frissonna en rejoignant Jean-François qui préparait déjà une casserole d'eau pour la chauffer et servir du café soluble sauvé du naufrage.

– Brrr, dit-il. Vivifiant, hein ?

– Oui, plutôt. Si le vent ne tombe pas, on va devoir se trouver de l'occupation.

– L'eau doit être fraîchounette aussi.

– On verra bien, mais il faudra y aller quand même.

– Oui, mais comme je suis allé aux œufs hier, j'irai au bois aujourd'hui et toi à la pêche.

– Pourquoi pas. Mais avec quoi ?

– On va faire un harpon en bois, après le café.

– B'jour les garçons. Où sont les croissants frais ?

– Bonjour Maman. Bien dormi ?

– Bonjour Isabelle. Tiens ton bol de café. Je pars chercher un bâton pour harponner des poissons bien frais.

Ce qui fut dit fut fait. La journée, bien lancée, continua ainsi jusqu'au soir après une pêche miraculeuse et la flèche lancée avec succès sur un oiseau par Mathieu qui avait fabriqué un arc avec du bois et de la corde.

Isabelle avait fait le tour complet de l'île sans rien trouver d'autre qui pourrait leur servir utilement. Elle

Et tant pis pour Sapiens

fit aussi des signaux avec un miroir vers le phare qui avait bien fonctionné toute la nuit précédente, mais en vain. Manifestement, il était entièrement automatisé.

Les garçons construisirent un muret devant leur abri pour se protéger davantage du vent qui soufflait toujours et qui était assez frais. Par contre le soleil tapait fort et ils furent vite en nage. Ils décidèrent d'aller piquer une tête pour se rafraîchir et se rincer. Mais Mathieu voulut aller se baigner de l'autre côté de l'île, sur la plage de sable. Le courant était plus fort ici et ils eurent du mal à nager comme ils auraient voulu.

Le soir arriva et les nuages aussi qui couvrirent rapidement le ciel de leur masse menaçante. La pluie se mit à tomber alors qu'ils mangeaient un morceau de mouette, assez dur et peu goûteux à vrai dire. Ils renforcèrent l'attache des voiles et se couchèrent au fond de la mini grotte.

La pluie se transforma en tempête et les vents hurlèrent toute la nuit. Ils finirent par s'endormir au son de la pluie, du vent et des claquements de la voile secouée par la force des éléments. Le mauvais temps continua encore toute la journée et toute la nuit qui suivit. Isabelle et Jean-François restèrent blottis l'un contre l'autre, à se tenir chaud. Ils n'avaient pas allumé de feu pensant garder du bois sec pour faire cuire les repas. Mathieu osa s'aventurer au-dehors mais revint vite, trempé et frigorifié.

Le deuxième jour la tempête s'arrêta pour laisser place à une immense surprise. Ils n'étaient plus seuls.

Les naufragés du Cabral

C'est Mathieu qui les vit en premier.

Il aperçut au milieu des rochers au nord de la petite île, des morceaux de bois et ce qui ne pouvait être qu'un mât en bois de voilier. Il s'approcha pour voir ce qui pourrait être récupéré quand il entendit un gémissement sous un tas de bric et de broc échoués là. Il écarta les morceaux et découvrit une petite fille recroquevillée accrochée à une planche.

Il la prit doucement dans ses bras et lui parla à l'oreille :

- Bonjour petite princesse.
- Qui êtes-vous questionna-t-elle ?
- Je m'appelle Mathieu et toi ?
- Melinda. Où est ma maman ?
- Je ne sais pas. Elle était avec toi ?
- Oui. Et avec mon papa et mon frère aussi.
- Vous étiez où ?
- Sur le bateau.
- Quel bateau ?

Et tant pis pour Sapiens

– Le bateau de papa. Le Cabral.

– Ok, on va les chercher avec mes amis, tu veux bien ?

– Oui, bien sûr.

– Ohé, Isabelle, Jean-François cria-t-il. Venez vite.

Cinq minutes après, Isabelle avait pris en charge la petite Melinda et les garçons recherchaient dans les rochers les autres survivants éventuels. Affalé sur un petit banc de sable dans un creux de la côte, ils trouvèrent un garçonnet endormi, la jambe contusionnée. Ils le ramenèrent jusqu'à leur abri et lui prodiguèrent quelques soins avant de repartir en quête des parents.

Le père fut repéré à moitié enfoui, la tête baignant dans l'eau. Il n'y avait plus rien à faire pour lui. Sa femme flottait un peu plus loin dans une marre d'eau salée, trente centimètres plus haut, entre des rochers hors d'eau. Ils cachèrent les cadavres sur une petite éminence et les recouvrirent de pierres et de galets pour les protéger des oiseaux.

Ils couchèrent les petits après les avoir restaurés comme ils pouvaient et câliner le plus possible. Le petit garçon s'appelait Lioan et n'avait que trois ans. Puis ils s'éloignèrent un peu pour discuter de cette situation nouvelle.

– Qu'a-t-il bien pu se passer ?

Et tant pis pour Sapiens

– Ils ont dû être pris dans la tempête qui les a drossés ici avec leur petit voilier.

– Comment dire aux enfants que leurs parents sont morts ?

– On ne leur dit pas, c'est tout. Pas pour l'instant.

– Vous avez remarqué leur stature ?

– Oui, ils étaient balèzes, même la femme.

– Je crois que c'étaient des loupours.

– Quoi ?

– Et les petits ?

– Je ne sais pas, il faut se méfier.

Le reste de leur journée fut morose. Ils discutèrent pour savoir ce qu'ils pourraient bien leur donner à manger en attendant que les secours arrivent. Car ils arriveraient. Jean-François leur expliqua que ce bateau ne venait certainement pas d'Europe. Il s'appelait « Cabral » du nom de l'explorateur portugais qui découvrit les Açores, il avait deux enfants en bas âge à bord et ne dépassait pas huit mètres. Il avait certainement été loué à un propriétaire portugais qui le rechercherait suite à la tempête.

– Ce doit être un sloop en bois, avec sa petite voile, ce foc que nous avons retrouvé. Il ne vient pas de loin.

– Je crois que tu as raison. Ils vont savoir, ils savent déjà, que l'embarcation a disparu. Le père a peut-être envoyé un SOS. Ils vont venir bientôt.

Et tant pis pour Sapiens

– Et si c’est des loupours qui viennent ?

Personne ne put répondre. Un avion approchait au loin et ils entendirent son moteur qui vrombissait de plus en plus fort. Ils se mirent à faire des signes avec leur bras tandis que l’appareil les survolait. Les avaient-ils vus ? Ils en doutèrent car le petit aéronef continua sa route vers le continent.

Leurs cris et leurs gesticulations avaient réveillé les enfants. Il fallait s’en occuper, mais ils voulaient aussi savoir un maximum de choses sur eux et leur famille. Isabelle fut chargée de discuter avec eux. Elle réussit à devenir leur amie et deux heures après, elle savait tout ou presque sur leur famille.

Les Lavallière étaient des gens ordinaires qui vivaient à Niort. Le père était ingénieur en électronique et la mère assistante de direction dans une compagnie d’assurances. Ils habitaient une jolie maison et venait régulièrement en vacances ici où ils louaient une petite maison près du port de Ponta Delgada. Ils faisaient souvent des petits voyages en mer de quelques jours sur ce bateau que leur prêtait un voisin très gentil. Ils avaient décidé dernièrement d’aller faire une promenade autour de l’île de Santa Maria.

Nos amis en conclurent que les recherches ne démarreraient pas tout de suite et qu’il fallait donc s’organiser sérieusement pour tenir plusieurs jours et peut-être même plusieurs semaines.

Et tant pis pour Sapiens

Pourtant, Denis se préoccupait de leur retard. Il alla voir les autorités portuaires qui lui expliquèrent que les îles venaient de subir deux tempêtes significatives et qu'une troisième était annoncée. Ils devaient lancer des recherches pour un bateau parti pour l'île de Santa Maria car ils avaient reçu un appel au secours. Et comme il n'était pas sûr que ses amis soient bien en route pour les Açores, ils verraient cela après.

La capitainerie était submergée par tous ces bateaux qui arrivaient de partout, aussi bien d'Europe que des Amériques, à cause de l'invasion des loupours. Les autorités tentaient de contrôler la santé de tous ces arrivants, mais c'était quasiment mission impossible. Et puis il y avait trop d'entrées et de sorties, les trafiquants de toute sorte multipliaient leurs activités, la police était débordée et le désordre commençait à s'installer dans l'île.

Denis décida de louer un petit avion pour aller survoler les environs. Il réussit à convaincre un pilote de survoler la région est de l'océan. Ils partirent le matin assez tôt et piquèrent droit face au soleil levant.

La mer miroitait tout en bas, mais il n'y avait aucune trace de bateau. En discutant avec le pilote, il apprit que souvent, lors des tempêtes, les bateaux qui venaient du Portugal se détournaient au sud jusqu'à l'île de Santa Maria. Denis lui demanda donc de faire pareil. Le pilote accepta moyennant un petit supplément et changea de cap. Ils arrivèrent bientôt sur une partie où Denis vit un chapelet de petites îles.

Et tant pis pour Sapiens

– C’est quoi, ça ?

– Les Formigas. Des petites îles inhabitées.

– Vous pouvez vous en approcher ?

– Oui, bien sûr.

Et Denis observa avec attention les rochers qui émergeaient à peine de l’océan. Il crut déceler un mouvement sur le plus grand d’entre eux.

– Approchez-vous encore.

Et il les vit. Ils étaient deux adultes. Mais très vite il y eut un autre adulte et deux enfants qui faisaient des grands signes. Il était persuadé qu’il s’agissait d’Isabelle de Mathieu et de Jean-François. Son cœur ne fit qu’un bond dans sa poitrine. L’avion fit des basculements d’aile sur aile pour leur faire comprendre qu’il les avait vus puis il disparut vers le nord-ouest.

Sur l’île, Isabelle et les garçons étaient fous de joie. Ils avaient été repérés. Les secours seraient là demain dans la journée. Les enfants crurent que c’étaient leurs parents. Il fallut commencer à leur dire que non. Jean-François inventa une histoire qui disait que les parents étaient blessés et soignés dans un hôpital dans la grande île. Mais la petite fille posa la question terrible.

– Ils sont morts, c’est ça ? On ne les reverra plus ?

– Je ne sais pas ma puce. Peut-être que oui. Il faut te préparer au pire, et le faire comprendre à ton petit frère. Nous verrons cela demain. Pour l’instant, savoure ce moment : demain nous serons secourus.

Et tant pis pour Sapiens

Dans l'avion, le pilote informa la tour de contrôle de son retour et de leur découverte. Des oreilles indiscreètes entendirent aussi le message.

L'attaque des loupours

Le bateau chargé des loupours naviguait vers les Formigas. Ils avaient eu l'information en début d'après-midi et avaient décidé d'aller voir.

– Il y a là-bas, d'après nos informations, au moins deux bateaux échoués. Les occupants du voilier français qui étaient trois et le couple disparu avec les enfants.

– Nous pouvons facilement prendre le dessus et embarquer tout ce qu'ils ont dans leurs bateaux.

– Mais le pilote de l'avion n'a pas vu les bateaux.

– Ils doivent s'être déchirés sur les rochers. Mais la cargaison n'est au pire qu'à cinq mètres de fond et nous sommes équipés.

– Et que faisons-nous des naufragés ?

– On les prend en otage. Le gars qui était avec le pilote paiera pour sa femme et son fils. L'autre mec est peut-être le père des enfants, d'ailleurs la mère y est peut-être aussi et ils ne l'ont pas vu.

– Et s'ils résistent ?

Et tant pis pour Sapiens

– On les tue. Et on les bouffe. On est de loupours, non ?

Ils éclatèrent tous de rire à cette évocation de leur nouvelle capacité.

L'aube approchait et l'île aussi. Ils arrêtaient les moteurs et mirent la voile pour terminer le voyage en silence. Dans l'île tout le monde dormait tranquillement. Mais les oiseaux réveillés lors de l'abordage des loupours tirèrent Mathieu de son sommeil.

Il se leva doucement à moitié endormi et alla voir au-dehors ce qui pouvait bien déranger les oiseaux. En voyant des silhouettes se glisser furtivement entre les rochers, il se réveilla complètement. Son regard se fit plus acéré et il remarqua que les hommes étaient armés et qu'ils se déplaçaient de façon lourde comme des loupours.

Il réveilla immédiatement sa mère et Jean-François.

– Chuttt. Nous sommes envahis par des loupours. Ils sont armés.

– Ils savent où nous sommes ?

– Je crois pas, ils cherchent.

– Ils vont vite nous trouver. Que faisons-nous ?

– Les enfants vont nous handicaper. Il faut leur dire de se cacher et de ne pas bouger. Les loupours ne savent pas qu'il y a des enfants. Ils ne savent peut-être pas que nous sommes là.

Et tant pis pour Sapiens

- Alors pourquoi prennent-ils des précautions ?
 - Oui, ils savent. L'avion était sans doute loupours. Ils ont dû conquérir les îles des Açores.
 - Bon sang, on est foutu alors.
 - Pas encore. Si on gagne, on prendra leur bateau pour fuir ailleurs.
 - Bon, ils croient nous surprendre, et ça va être l'inverse. On connaît bien notre milieu et pas eux. On prend chacun un gros bout de bois, on les attaque un par un, par surprise, avec pour objectif, le bateau.
 - Et les enfants ?
 - On les laisse là pour l'instant.
 - Vous voulez nous abandonner s'écria Melinda qui s'était réveillée !
 - Non. On ne peut pas t'expliquer. On revient vous chercher. Restez là, il y a du danger pour vous.
- La petite se mit à crier brusquement et se transforma en un petit loupours. Son frère Lioan fit de même et se jeta sur Isabelle. La bataille dans la grotte fut rapide. Jean-François lâcha ses propres virus et sous les yeux horrifiés de Mathieu assomma le petit pendant qu'Isabelle avait eu plus de mal à maîtriser la petite. Ils regardèrent tous les deux Mathieu.
- N'aie pas peur, nous maîtrisons encore le virus. Aller, allons attaquer les autres.

Et tant pis pour Sapiens

Dans la pénombre, ils réussirent à se rapprocher des assaillants. Jean-François se tapit derrière un rocher et frappa à la tête le loupours qui lui fit face à un moment. Surpris, ce dernier bascula en arrière et disparu dans l'océan trois mètres plus bas.

Isabelle se chargea d'un monstre plus petit et lui enfonça son épieu dans le ventre. Il poussa un cri avant de s'effondrer ce qui alerta un troisième attaquant.

– João ? O que é isso (que t'arrive-t-il) ?

Il n'eut pas l'occasion de reposer sa question. Mathieu lui planta un couteau dans le dos. Puis il le retira pour l'enfoncer en pleine poitrine sous les côtes, en remontant vers le cœur.

– Gonçalo, O estão là em cima (ils sont là-haut). Olha para o muro para a direita (Regarde le muret à droite).

– Gonçalo ? Responde me (Réponds moi).

Isabelle se dressa devant lui brusquement et il recula de surprise dans les bras de Jean-François qui le retourna et lui arracha la moitié du visage d'un seul coup de gueule avant de lui déchiqueter le bras dans une crise extrême de violence.

– O que se passa (Que se passe-t-il) cria un autre loupours manifestement apeuré.

Ils se jetèrent sur lui. Il tira un coup de feu avec son arme de poing mais il tremblait tellement que son tir se

Et tant pis pour Sapiens

perdit dans la nature. Mathieu lui prit son pistolet et lui tira une balle dans la tête sans prendre le temps de réfléchir.

Ils récupérèrent les armes et se précipitèrent vers le bateau. Il n'y avait personne à bord. Ils se regardèrent sans mot dire. Mathieu vit sa mère et Jean-François redevenir « normaux » et retrouver leur aspect humain. Il se dit que désormais, il ferait chambre à part et éviterait bien de les contrarier.

Le silence était retombé sur l'île. Pourtant il semblait bien à Mathieu qu'il manquait un assaillant. Il le leur dit et ils promirent de rester sur leur garde pendant qu'ils chargeaient le bateau de tout ce qu'ils pouvaient.

Quand ce fut fait, ils embarquèrent les enfants ligotés et partirent au moteur vers le large, sans trop savoir quelle destination prendre. Le réservoir de fuel était à moitié vide, il faudrait faire le plein, les voiles étaient bien entretenues et pourraient leur servir, d'ailleurs c'est ce qu'ils décidèrent de faire pour économiser le carburant. Ils mirent quand même le cap sur le nord-ouest pour se rapprocher de Sao Miguel la grande île pas très loin au nord.

Les enfants avaient retrouvé leur aspect humain. C'était signe qu'ils n'étaient pas gravement malades. Isabelle promit de s'occuper d'eux et de leur expliquer qu'ils ne devraient plus avoir peur tant qu'ils seraient avec eux. C'est ce qu'elle fit à leur réveil.

Et tant pis pour Sapiens

– Bonjour Melinda, bonjour Lioan.

– Bonjour tante Isabelle. Que s'est-il passé ?

– Nous avons été attaqué par des méchantes personnes. Vous avez cru que l'on vous abandonnait, mais bien sûr c'était faux. Nous nous sommes battus contre eux, on a gagné, on leur a pris le bateau et on s'est sauvé en vous emmenant avec nous. Maintenant nous partons à la recherche de vos parents.

– Ils ne savaient pas où ils sont ?

– Qui, les méchants qui nous ont attaqué ?

– Oui.

– Non, ils ne savaient pas. Là on retourne à São Miguel voir votre voisin gentil. Il le sait peut-être, lui.

Les enfants restèrent calmes et gentils comme avant l'attaque des loupours. Le voyage continua sans problème. Ils arrivèrent au port sans encombre. Une surprise énorme les y attendait.

David était sur le quai à discuter avec une femme portugaise, très belle, qu'il avait rencontré depuis son arrivée. Ils avaient sympathisé et envisageaient à présent de partir ensemble.

Ils se virent tous en même temps. Isabelle pâlit, Jean-François blêmit, Mathieu sourit, David s'épanouit. Les enfants sentirent bien qu'il se passait quelque chose, mais ils ne pouvaient comprendre.

Et tant pis pour Sapiens

Très vite, les explications éclaircissent la situation. David fit faire le plein de carburant, il put même prendre des petits fûts pour accroître leur autonomie. Isabelle et Mathieu se chargèrent des victuailles, Jean-François resta à bord avec les enfants à qui il raconta que leurs parents étaient soignés dans une autre île très loin d'ici.

Ils quittèrent le port au plus vite car ils remarquaient bien que de plus en plus de gens rôdaient autour de leur bateau avec des intentions pas très honnêtes. Le bateau se dirigea franchement à l'ouest, cap sur les Caraïbes.

La radio française qu'ils purent accrocher n'annonçait que des mauvaises nouvelles. Les loupours gagnaient partout. Les humains se cachaient, se sauvaient dans les contrées sauvages et reculées.

« Les savants ne peuvent plus rien. La plus grande spécialiste de la lutte contre les loupours a disparu et plus personne ne peut sauver l'humanité telle que nous la connaissons. Bientôt l'Homo Sapiens aura disparu au profit de cette nouvelle humanité. On ne sait pas encore comment ils se désigneront, Homo Loupours, Homo Brutus, Homo Régressus ? En tout cas, il semble qu'Homo Sapiens soit bien condamné, à terme, à disparaître de la surface terrestre. »

Un autre commentateur lui répondit.

« Vous ne pouvez pas dire cela. La situation semble désespérée pour l'Homo Sapiens, mais l'espèce

Et tant pis pour Sapiens

humaine va perdurer. Je suis sûr que quelqu'un quelque part trouvera un nouveau chemin. N'oubliez pas que... »

Isabelle éteint le poste et se tourna vers les autres voyageurs. Elle regarda Jean-François avec un immense amour dans les yeux et déclara en guise d'éloge funèbre :

– Je t'aime, et tant pis pour Sapiens.

Épilogue

– Alors que pensez-vous de ce récit ? Demanda le conteur à ses auditeurs attentifs et séduits.

– C'est une belle histoire, mais s'appuie-t-elle sur quelque chose de vrai ?

– Oui, oui. On a trouvé des traces de ces monstres. Il y a environ dix mille ans nous, Homo Sapiens, avons failli disparaître et l'espèce s'est redéveloppée on ne sait pas trop comment, depuis un foyer que l'on situe en Amérique centrale.

– Et les monstres ont disparu comment ?

– On suppose qu'ils se sont éliminés tous seuls lors de guerres intestines, ou bien encore Isabelle a fini par trouver la solution.

– Et ce livre, qui l'a écrit ?

– On l'a retrouvé dans un appareil, l'ancêtre de nos plasmarams. Ils appelaient ça un ordinateur. Un technicien a pu le décrypter. C'est signé Jean Mostaran. L'Histoire n'a pas retenu son passage sur Terre, mais il a peut-être lui-même vécu cette aventure.

– Alors ils ont survécu.

– Oui, ils ont survécu. Et c'est grâce à eux que nous sommes là aujourd'hui.

Remerciements

Comme d'habitude, j'ai écrit ce livre en partant d'un article sur les virus paru dans une revue scientifique auquel j'ai associé un fait divers qui s'est produit quelque part dans un pays du nord de l'Europe. Le contexte et l'environnement de l'histoire que je raconte ici est vrai. Les lieux cités existent, les paysages aussi. Seuls les personnages et la trame romanesque sont inventés. La question que l'on pourrait se poser à la lecture du livre est la suivante : Où va donc l'humanité depuis quelques années ?

Je tiens à remercier en premier mon épouse pour ses critiques et ses remarques positives. Je salue aussi sa patience ainsi que ses encouragements et son appui les jours de « page blanche ». Et puis son immense patience pour les jours où, au contraire, j'étais absent pour elle, plongé dans mon livre avec mes héros.

Un grand merci également à ces amis qui sont mon comité de lecture personnel :

- Horiya Marie, ma voisine de Saint-Jean-de-Monts, qui sait si bien me dire ce qu'elle aime et ce qu'elle aime moins.

Et tant pis pour Sapiens

- Marie Thérèse Continenza, mon amie de Maisons-Alfort, auteure d'un premier livre si prometteur (Le clos Margot), pour la vision réaliste de ses analyses.

- Liza Lo Bartolo, auteure de talent, intransigeante sur l'orthographe et la syntaxe, femme battante que la maladie ne vaincra jamais et qui est un exemple d'intelligence et de finesse d'esprit et de courage. Une belle personne.

- Jean-Marie Busselet, ancien directeur général de Solivres éditions, qui me propose toujours le meilleur café de Paris avant d'entrer dans de grandes discussions sur l'évolution des techniques informatiques auxquelles je ne comprends toujours pas grand-chose. Son appréciation de lecteur avisé me sert beaucoup.

- Thierry Papot, presque de la famille, pour son soutien sans concession, ses avis pertinents et ses propositions toujours justifiées même si l'auteur entêté que je suis ne tient pas toujours compte de tout...

- Patricia Chaigne, ma première lectrice, ma petite belle sœur bien aimée, pour la justesse et la sensibilité de ses remarques.

Et tant pis pour Sapiens

**Prenez connaissance des autres livres de
Jean-Marc Irlès.**

- Le prix à payer**
- Une enfance pieds noirs**
- Une vie de rêve**
- En attendant les dieux**

Sur le site de l'auteur :

www.jean-marc-irles-ecrivain.com

ou bien envoyez votre commande à l'adresse :

APED

Jean-Marc Irlès

62 quai Fernand Saguet

94700 Maisons-Alfort

Livraison gratuite en France métropolitaine

Livres

dédiacés

Et tant pis pour Sapiens



Le prix à payer

Prix : 13 euros

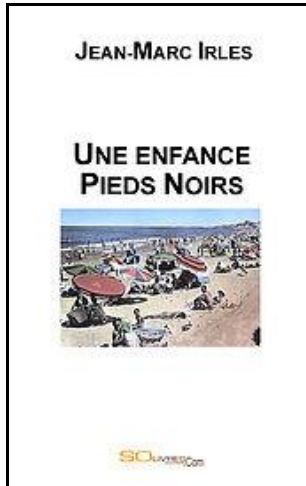
Dans cette ville où tout le monde se connaît, les désirs de vengeance et les rancunes couvent. Une situation banale en soi qui va tourner au drame.

Les cupides, les ambitieux et les autres s'affrontent. Qui sera puni, qui sera récompensé, qui paiera? Car il y a toujours un prix à payer.

Une description impitoyable du monde de la "grande distribution" et de certaines mentalités provinciales.

Un roman noir plein de subtilités qui vous prend doucement et ne vous lâche plus...

Et tant pis pour Sapiens



Une enfance Pieds Noirs

Prix : 13 euros

Quand la guerre d'Algérie commence, Alain a huit ans. Lorsqu'elle finit et qu'il doit partir pour la France, il est un adolescent de quinze ans.

Comment a-t-il vécu ces sept années de guerre ? Ses souvenirs d'enfant sont-ils heureux ou dramatiques ? A-t-il gardé de la rancœur ? A-t-il pu s'intégrer facilement dans cette patrie inconnue, la France ?

Comment a-t-il construit sa vie d'adulte avec cette plaie dans le cœur ? Car il s'agit bien de cela.

Cinquante ans après, il raconte tout à son ami.

Et tant pis pour Sapiens



Une vie de rêve

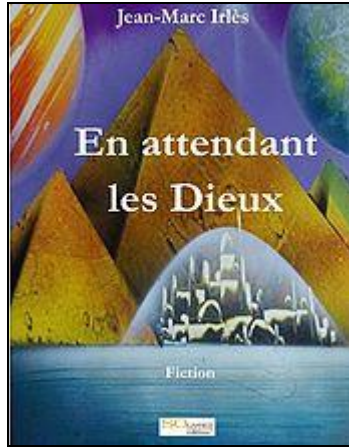
Prix : 15 euros

Nous sommes entre 1887 et 1947. Honorine est pieuse, Charles est anticlérical. Elle veut une vie bourgeoise, il est fier d'être ouvrier. Elle est conservatrice, il est militant socialiste. Elle est antisémite, il est antifasciste. Elle ne le sait pas encore, mais elle est transsexuelle, il n'ose pas lui dire qu'il est homosexuel.

Ils vont vivre tous les grands moments artistiques, sociétaux, scientifiques, politiques et économiques de leur temps et survivre aux deux guerres mondiales.

Mais leur amour résistera-t-il à leurs différences ? Jusqu'où peut aller la tolérance ?

Et tant pis pour Sapiens



En attendant les Dieux

Prix : 15 euros

Sur notre planète, la cupidité, la violence, la haine, l'égoïsme vont croissant. Les guerres sévissent partout. Chacun voit bien que les conditions s'aggravent.

Mais que faut-il faire pour sauver l'humanité, en plus de prier les Dieux pour qu'ils nous secourent ?

Justement, au-delà de notre univers, une civilisation avancée et humaniste nous scrute et décide de venir nous sauver. Un homme recherché par toutes les polices et une femme amoureuse de lui vont jouer un rôle essentiel dans cette reconquête du bonheur et de la paix sur la Terre.

C'est leur histoire qui nous est contée ici.

